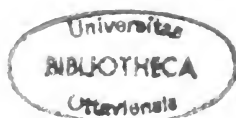




NOG - 4 1967







*Guerey, Gabriel*  
**LES  
AUTEURS**

**E N**

**BELLE HUMEUR,**

Ouvrage d'Esprit & divertissant,

*Par M.<sup>r</sup> G. . . . .*



**A AMSTERDAM,**

**Chez L'HONORE' ET CHATELAIN.**

**M. DCC. XXIII.**



2 3 1

66 143

14

PQ

1799

.G78A67

1723

Coll. spec.



## AVERTISSEMENT.



*Es deux Ouvrages  
qu'on trouve ici  
étoient devenus ra-  
res , & ils meritoient  
pourtant d'être plus com-  
muns. On les a joint en-  
semble , parce qu'ils sont  
d'un même Auteur , & é-  
crits à peu près dans le mê-  
me goût. Il seroit inutile  
de m'étendre sur le mérite de*

## AVERTISSEMENT.

*ces deux Pièces , après l'éloge qu'on en trouve dans le Dictionnaire de Mr. Bayle, dans les jugemens des Savans de Baillet , & dans tous les Auteurs qui en ont fait mention. Tout cela donne lieu d'espérer que le Public recevra favorablement cette nouvelle Edition.*





# CATALOGUE.

Atlas historique , nouvelle  
Edition en 7. Volumes, in  
folio.

Les Oeuvres de P. & T. Cor-  
neille , nouvelle Edition,  
10. Tomes 12.

Les Fables choisies de La  
Fontaine nouvelle Edition,  
augmentées de petites Nôtes  
pour en faciliter l'intelligen-  
ce 12.

Le Commentaire Philosophi-  
que par Mr. Bayle. 2. Tom.  
12.

Nouvelles Maximes sur l'Edu-  
cation des enfans 8.

Trai-

## CATALOGUE.

Traité de l'Education des En-  
fans, 2. Tomes 12.

Traité du Beau. 8.

----- de Géometrie 12.

La Science des Personnes de la  
Cour &c. nouvelle Edition,  
augmentée considérablement  
4. Tomes 12.

Le grand Cabinet Romain,  
avec l'explication des figu-  
res qui se trouvent à Ro-  
me. fol.

Du Pin Bibliothéque des Hi-  
storiciens 4.

Oeuvres Philosophiques de Mr.  
L'Archevêque de Cam-  
brai. 12.

L'esprit des Cours de l'Euro-  
pe, où l'on trouve des  
Reflexions ingénieuses sur ce  
qui s'est passé de plus remar-

# CATALOGUE.

quable, pendant la dernière  
Guerre. 19. Vol. 12.

Dictionnaire de Giron Italien  
& Hollandois 4. 2. Vol.

Histoire du Concile de Jeru-  
salem. 4.

Memoires & Négotiations de la  
Paix de Munster.

Memoires de Mr. de Navail-  
les 12.

—— de Chavagnac in 12.

Memoires d'Angleterre 2. Vol.  
12.

Sermons de la Mothe 8.

Imhof Genealogie des Famil-  
les d'Italie, & de Portugal:  
en Latin folio. 2. Volum.

Les Avantures & Voyages de  
Robinson Crusoe. 3. Tom.

12.

Le Theatre de la Foire, ou  
L'O-

# CATALOGUE.

L'Opera Comique 3. Tomes 12.

La Logique de Mr. Croufatz, en 3. Tomes in 12.

Reflexions sur l'utilité des Mathematiques par le même. 8.





L A  
G U E R R E  
D E S  
A U T E U R S  
A N C I E N S  
E T M O D E R N E S.



Ue les Ordonnances du Parnasse font mal gardées, & que Messieurs les Savans sont des gens fantasques & difficiles à gouverner! Quel fruit n'avoit-on pas lieu d'attendre de la dernière réforme, & qui n'auroit pas crû que tous les troubles de la République Littéraire étoient apaisez? Cependant Nicandre, un nouveau songe m'a bien appris des nouvelles: j'ai vû le Parnasse dans un desordre qui n'est pas croyable; j'ai vû tous les beaux Esprits divisez, & il ne s'en est rien salu qu'Apollon, accompagné d'un petit nombre d'Auteurs choisis, n'ait abandonné les autres

à leur mauvais sens , & n'ait fait banqueroute aux eaux d'Hyppocrene. Il faut vous faire un recit de toutes ces choses où vous prenez tant de part , & puis que je vous dois tous mes songes , j'aurois tort d'en oublier un qui ne peut manquer de vous divertir.

Représentez-vous donc d'abord une sédition , non pas à la verité aussi sanglante , mais pour le moins aussi tumultueuse que celle du troisième Livre de Thucydide ; ou bien imaginez-vous une confusion de Parties & d'Avocats qui parlent tous à la fois , & qui ne crient pas tant pour se faire entendre , que pour embrouiller leur Juge & leur Aversaire : C'est à peu près l'état où je trouvai le Parnasse : chacun tâchoit de l'emporter sur son compagnon à force de crier haut ; l'un disoit qu'il ne vouloit point de reforme , l'autre la demandoit ; celui-ci ne reconnoissoit point d'égal , & celui-là point de Supérieur ; enfin dans ce grand tumulte , tous ensemble se jetoient leurs Livres à la tête , & se faisoient des armes de leurs Ouvrages. Vous jugez bien que les Auteurs de petite taille , comme vous pouriez dire les Indouze , n'eurent pas l'avantage dans ce démêlé ; certains géans qu'on appelle les Infolio , les battirent à platte couture , & c'étoit une pitié de voir comme on en accabloit d'autres , qui n'avoient que des feuilles volantes pour leur défense.

Ce désordre dura longtemps ; il commençoit même à fatiguer Apollon : Mais ce Dieu ayant fait prendre quelques-uns des plus rebelles , & les ayant chassés comme perturbateurs du repos public , il intimida tellement les autres ,

tres, que le trouble s'apaisa, & qu'il se fit tout à coup un grand calme sur la montagne: Je ne vous dirai pas bien précisément, qui furent ces principaux auteurs de la sédition que l'on dégrada; car outre que le nombre en étoit grand, le bruit & la confusion m'empêchèrent encore de m'en bien instruire, & je n'entendis parler que de la Serre, de Nerveze & des Ecu-teaux, que l'on me fit reconnoître à la tête de cette bande séditieuse. Quoi? disoient-ils, est-ce ainsi que l'on reconnoît les services que nous avons rendus dans les Lettres? Quoi? ce stîle qui a fait Secte, & qui régne encore dans les *Marguerittes Françaises*, dans le *Roman de la Cour de Bruxelles*, dans *Clitie*, & le *Secrétaire à la Mode*: cette Prose qui valoit pour le moins une demi Poësie, ces Phrases que l'on vendoit au Palais comme des *Fleurs de bien dire*, & dont on fesoit des *Bouquets* pour les beaux Esprits; Tout cela ne vaut pas qu'on nous laisse un méchant coin de cette Montagne; dont nous sommes en possession depuis tant d'années?

Et de grace, Messieurs, interrompit Dulong, grand faiseur de bouts-rimez: laissez-moi composer en repos, je suis chassé comme vous; on me traite ici de Poëte crotté: mais j'ai tantôt achevé une dizaine de Sonnets contre les neuf Muses & Apollon, qui nous vengeront bien de l'insulte que l'on nous fait; & si vous m'en croyez, nous laisserons là ces barbares, nous dresserons Autel contre Autel, nous irons nous emparer du Mont Olimpe, d'où nous les battons en ruine; & nous trouverons bien un cheval parmi nous pour avoir de l'eau. Aussi-

#### 4 LA GUERRE

bien quelle gloire y avoit-il d'être ici derriere les autre ? Quel plaisir d'y vivre dans une posture contrainte ? & de se voir sur un penchant d'où le moindre vent pouvoit nous abatre ?

Voyons donc ces Sonnets , dit alors brusquement Nerveze.

Voici , répondit Dulot , huit cens points jettez , & sept vingt rimes toutes préparées que je n'ai plus qu'à remplir , cela s'appelle le canevas de tous mes Sonnets , & la matière première de mes Poësies.

Sur ce pied-là , dit des Ecuteaux , je ferois en deux heures un Poëme Epique de vingt-quatre chants : Mais nous avons d'autres affaires qui nous pressent davantage , & notre rétablissement est la seule chose qui doit maintenant nous occuper. Pour moi , continua-t-il , je suis d'avis que nous employions les derniers efforts pour reprendre notre rang ; nous ne sommes point si mal auprès d'Apollon qu'on le pourroit croire ; il ne savoit pas ce qu'il faisoit en nous bannissant ; peut-être avoit-il quelque amourette en tête qui le rendoit de mauvaise humeur ; & après tout , Messieurs , la place que nous perdons merite bien que l'on fasse une tentative. Nous avons encore des amis sur la Montagne , toute notre bande n'est pas ici , & il y a une certaine Muse enflée & hydropique , établie depuis peu par du Rossset , qui nous servira bien en cette rencontre : Enfin il faut tout mettre en usage , & si nos pratiques secretes & notre bruit ne peuvent rien faire , nous empoisonnerons du moins la fontaine , par un dernier coup de desespoir.

Empoisonnons-là donc dès à present , reprit Dulot,



## DES AUTEURS. 5

Dulot , car c'est la seule chose que nous soyons bien capables de faire ; il ne faut plus parler de Muse hydropique pour nous , à l'heure qu'il est elle crève , & déjà du Rosset a gagné la fuite.

A peine eut-il achevé ces mots , que chacun , à son imitation , jeta un exemplaire de ses œuvres dans la fontaine , & prit la route du Mont Olimpe. Alors , tournant mes yeux sur le Parnasse , j'aperçûs un Politique moderne , qui parloit à Phoebus de cette manière.

Ne craignez-vous point , dit-il , que ces Messieurs que vous venez de chasser décréditent votre Montagne ? Les nouveaux établissemens sont toujours suivis , & vous êtes si anciens vous & vos Muses , qu'un nouvel Apollon pourroit bien vous supplanter. Je vous dis ces choses avec tout le respect que je dois à la sacrée bande : Mais enfin , il me semble que vous pouviez prendre en meilleur parti. Quelques grands que soient les desordres d'un Etat , il est dangereux de les reformer ; au reste , vous avez banni des gens à qui vous avez fait accueil autres fois , c'est vous-même qui leur avez donné rang parmi nous , & tel que vous traitez aujourd'hui de Distilateur de Galimatias , a fait l'honneur de son siècle , & s'est vû couronner par vos propres mains. Ce que vous condamnez maintenant en eux pourra revenir un jour , & l'exemple du passé me fait craindre pour l'avenir. J'avouë que le stile s'est beaucoup raffiné depuis cinquante ans : Mais qui fait si l'on ne se trompe pas encore , & si la mode qui se mêle de nos affaires , aussi-bien que de celles de la Cour , ne se lassera point de parler toujours d'une même sorte ? J'ai vû , & Saint Amant l'a écrit , que ,

A. 3      Si-

*Si vous oyez une équivoque ,  
 Vous jettiez d'aise votre toque ,  
 Et preniez son sens malotru  
 Pour un des bons mots de Bantru ;*

*J'ai vû qu'un Sonnet Acrostiche  
 Anagrammé par l'emistiche ,  
 Aussi bien que par les deux bouts  
 Passoit pour miracle chez vous.*

*J'ai vû que vous preniez des noïses  
 Pour des Marguerites Françoises ,  
 Et qu'eussiez joñé des Conteaux  
 Pour Nerveze & des Escuteaux ;*

*Et depuis peu même la Serre  
 Qui Livre sur Livre desserre  
 Duppoit encore vos esprits  
 De ses impertinens écrits.*

Je n'en dis pas d'avantage ; c'est à vous maintenant de faire réflexion sur toutes ces choses ; de considérer qu'ils ont encore leurs partisans dans le monde ; que les Turlupins font de leur cabale , & que les Précieuses, qui ne cherchent qu'un schisme , prendront occasion de ce divorce pour relever leur parti.

J'ai tout vû , dit Apollon , & tout murement considéré , & puis que leur condamnation est prononcée , il faut qu'elle tienne. Le Parnasse ne se gouverne point par vos maximes d'Etat , souvent la seule fureur y tient lieu de Loi , & nous ne dépendons ni de la politique d'Aristote , ni de celle de Machiavel. Voici,  
 conti-

continua-t'il, le plus fort de nos troubles apaisé, & rien n'empêche à cette heure, que nous ne travaillions utilement à notre réforme.

C'est quelque chose, interrompit un Ancien, dont la mine austère & le front ridé me le firent reconnoître pour le vieil Aristarque; c'est quelque chose, dit-il, d'avoir purgé la Montagne de cette canaille: Mais ce n'est encore là que la moindre partie de ce que nous avons à faire, & il en reste bien d'autres à dégrader, qui font ici les réformateurs eux-mêmes. Il y a longtems que j'attendois ce grand jour; toute ma vie n'a été qu'une censure continuelle, & grace au bon sens qui regnoit chez moi, je n'ai jamais rien trouvé de bon. Ce qui passoit pour chef-d'œuvre dans le monde, étoit traité de monstre dans mon Cabinet; mes proscriptions contre les Auteurs ont plus fait de bruit dans l'Empire des Lettres, que celles de Sylla n'en ont fait depuis dans la République Romaine; & jamais Livre n'a manqué de passer de mes mains au feu. Si j'en suis donc crû, l'on ne fera grace à personne, on ne considérera ni ancienneté ni réputation, nous nous traiterons tous de Turc à More, & l'on s'efforcera d'abattre ces grands noms, qui ont tant fait de bruit dans leur siècle, & que l'on revere encore aujourd'hui sans savoir pourquoi.

Alors Plutarque prenant la parole; Timon, dit-il, n'est point si méfiant que cet homme-là; il est plus Aristarque qu'il ne fut jamais, & il ne faut que lui pour broüiller toute notre réforme. Encore, si c'étoit un Philosophe qui parlât ainsi, peut-être mériterait-il d'être écou-

té; mais qu'un misérable Grammairien, qui n'a d'empire que sur les syllabes, prononce hardiment sur les Ouvrages de tant de grands hommes que nous admirons comme des prodiges; c'est, à mon sens, ce qui ne peut être souffert. Il est vrai que ce n'est pas d'aujourd'hui que les Grammairiens sont insolens, ces insectes se mêlent par tout; & sous prétexte des mots qui sont de leur juridiction, ils se constituent Juges de tous nos Livres, & condamnent nos raisonnemens & nos pensées. On fait l'arrogance de ce Palemon, qui osa bien se venter que les Lettres étoient nées avec lui, & qu'elles mourroient avec lui; son siècle n'eut point de Savant qu'il ne méprisât, & pendant que tout le monde regardoit Varron comme le plus poli de tous les Romains, ce Barbare le traitoit de porc. Cette audace, continua-t-il, ne devoit pas demeurer impunie, peut-être même seroit-il à propos de nous débarrasser de toute cette caballe factieuse: Car enfin il y a long tems que nous ne faisons plus de solécisme, & nous n'avons pas besoin de leurs règles pour bien parler. Je voi ici un Didime qui nous écrasera quelque jour, avec sa Grammaire en six mille Livres, & si une fois la guerre des Gerundifs & des Participes se rallume entr'eux, toute l'éloquence de Demosthene & de Cicéron ne sera pas capable de les apaiser.

Chacun applaudit à la remontrance de Plutarque, & aussi-tôt Agrippa, tenant à la main son Livre de la vanité des Sciences, parla de cette manière. Il est vrai, dit-il, que si l'on considère les gens de Lettres comme un peuple,

ple, les Grammairiens en font la lie : Mais à parler de bonne foi, continua-t-il, tout ce peuple ne vaut pas grand chose, je l'ai examiné autresfois, j'en ai étudié tous les états, & je n'y ai trouvé qu'abus & que vanité. Les Orateurs ne font que des factieux, les Poètes que des conteurs de fables & de bagatelles, les Philosophes que des fantasques, les Medecins que des homicides, les Théologiens que des hérétiques, les Astrologiens que des imposteurs, les Geometres que des fanfarons, les Politiques que des visionnaires, les Naturalistes que des rêveurs, les Cosmographes que des vagabons, les Chimistes que des vendeurs de fumée, les Jurisconsultes que des harpies, les Mathematiciens que des sorciers, & les Historiens que des menteurs. Voila en gros le jugement que j'ai fait des Sciences il y a long tems, & ce Livre que je tiens en main confirme, par des preuves invincibles, tout ce que je dis. Ainsi, poursuivit-il, en regardant Apollon, si vous m'en croyez, vous vous contenterez désormais d'éclairer le monde, & renonçant au titre de Protecteur des Savans, vous reduirez toutes vos qualitez à celle de Pere de la Nature.

En cet endroit, Sénèque se leva, & avec son air de Philosophe Moral, & de réformateur des mœurs; je ne suis pas, dit-il, si grand ennemi des Sciences que ce Déclamateur qui vient de parler : Mais je puis dire néanmoins que l'utilité n'en est pas si grande, que la plupart se l'imaginent : Elles aportent d'ordinaire un grand obstacle à la vertu, & l'on abandonne cette fille du Ciel pour de vaines curicitez, & pour des connoissances souvent inutiles.

L'Orateur cherche toute sa vie l'art de bien dire, & ne songe point à bien faire; le Philosophe employe tous ses soins à connoître la Nature, & ne travaille point à se connoître lui-même; l'Astrologue veut fouiller dans l'avenir & ne s'assure pas du présent; en un mot toute notre industrie ne s'occupe qu'à nous rendre plus habiles, & nous ne faisons rien pour devenir meilleurs. Cependant nous ne sommes pas obligés d'être savans, mais seulement d'être gens de bien. Qu'Homere soit plus ancien qu'Heziodé, & qu'Hecube soit plus vieille qu'Helcine, tout cela nous est inutile; il vaut mieux mettre fin à nos erreurs que de nous informer de celles d'Ulysse; & pratiquer la chasteté, que de savoir si Penelope l'a toujours gardée. C'est vainement que nous lisons notre destin dans les Astres, si nous ne sommes résolus à tous ses caprices; il est bien plus important de garder la droiture dans nos actions que de connoître une ligne droite; & quand la Musique nous aura appris à composer une parfaite harmonie de tons discordans, c'est une étude perdue, si notre ame n'est d'accord avec elle-même.

Serez-vous toujours un débiteur de Morale à contre-tems, interrompit Petrone, & pensez-vous que nous soyons maintenant d'humeur, & que nous ayons le loisir d'entendre vos sentences fastueuses, & vos leçons du Portique: Je m'étonne, qu'avec vos millions de révenu, vous ne nous prêchiez encore la pauvreté. Parlons plutôt de votre stile défectueux, & de l'enflure de vos maximes qui n'ont jamais fait de sage qu'en idée; parlons de cette  
hy-

## DES AUTEURS. 11

hypocrisie, dont vous empruntiez le masque dans toutes vos actions ; N'êtes-vous pas ce Philosophe qui condamnant la tyrannie, affectoit neantmoins la faveur d'un Tyran ? Au même temps que la Cour avoit tous vos soins, ne blâmez-vous pas ceux qui s'approchoient ambitieusement des grands ? Combien de fois avez-vous pesté contre les flatteurs, lors même que vous veniez de flatter des Princesses & des affranchis ? Enfin écrivant & parlant incessamment contre les dépenses des riches, ne mangiez-vous pas sur des tables de Cedre, & votre maison ne brilloit-elle pas de tous côtez en meubles superbes & magnifiques ? Nous n'avons que faire de vos pensées, ny pour la reforme des mœurs, ny pour celle des Sciences : le Parnasse se réglera bien sans vous, & vous serez assez heureux, si l'on vous fait grace pour tous les Esprits que vous avez gâtez. C'est de vous ou de votre Pere que viennent ces Déclamations, qui ont corrompu toute l'Eloquence ; c'est-là que d'un ton de Démoniaque, & de furieux, on voit des insensés qui s'écrient ; *Je suis tout couvert des playes que j'ay receuës pour la deffense de la liberté publique, il m'en coûte un œil pour elle, & mes membres rompus, demandent à tout le monde du secours pour me reconduire chez mes enfans.* Au lieu de sujets ordinaires, on n'y voit que des Pirates enchainez qui se plaignent sur le rivage, que des Tyrans qui commandent imperieusement aux enfans d'égorger leurs Peres ; & l'on n'y entend que des Oracles qui veulent le Sacrifice de plusieurs

plusieurs Vierges, pour faire arrêter la peste.

Il en auroit dit davantage, mais Lipse, grand adorateur de Sénèque, indigné de le voir traiter si mal; Est-ce, lui dit-il, à cause qu'on vous appelle *l'Arbitre de la Politesse, & de l'Elegance*, que vous tranchez ici du maître & du réformateur? Est-ce parce que vous avez dix ou douze Scoliaſtes qui deſſendent votre Latin, que vous voulez abattre le Portique de Zenon? Songez plutôt que vous êtes un impie, qui profanez les Lettres par vos ſaſetez; ſongez que les débauches du monſtre des Empereurs, & peut être même les vôtres, ne ſe liſent qu'avec horreur dans ce malheureux fragment, que la ſeule perverſité des mœurs a fait paſſer juſqu'à nous, & ne réveille point contre vos Satyres une indignation qui les a déjà miſes en pièces, & qui peut avec juſtice anéantir tout le reſte avec votre nom. Si ma mémoire ne me trompe point, je penſe avoir eu pitié de vous en quelque endroit de mes œuvres, je vous ai refait quelque période, & rétabli quelque terme corrompu: je ne ſai même ſi me laiſſant emporter au torrent, je n'ai point donné quelque éloge à l'élegance de votre diſtion: Mais quoi qu'il en ſoit, je rétracte aujourd'hui tout ce que je puis avoir écrit à votre avantage, & je veux qu'il ſoit rayé de mes Livres.

Mascaron, croyant qu'il y alloit de ſon honneur de deſſendre un Philoſophe, dont il avoit écrit les dernières paroles, ſe joignit à Lipſe, & l'embrallaſſant: Que vous m'obligez, dit-il, d'avoir repouſſé l'injure que  
vient



vient de faire ce Satyrique au plus illustre de nos Amis de l'antiquité ; quelque provision que j'aye fait de constance dans la Morale , elle ne m'a servi de rien dans cette rencontre , & mon ame attaquée dans ce qu'elle eut jamais de plus sensible , s'est vûë contrainte d'abandonner toute sa fermeté à la surprise d'un coup si rude & si imprévu. J'appelle tous les siècles & tous les Stoïciens à la vengeance de cette injure , & je vous la demande , dit-il , en regardant Apollon , comme le point le plus important de cette réforme. Quand cet excellent Philosophe , ajouta-t-il , a parlé si sévèrement contre les Sciences , ce n'est que par zèle pour la vertu. Je ne sai même s'il n'a point raison dans tout ce qu'il vient de dire ; car sans parler des Poètes qui ne s'entretiennent que de fables toute leur vie , passant encore sous silence les Orateurs qui réservent toutes leurs admirations pour un beau discours , & qui courent sans cesse après cette vaine idée de la parfaite Eloquence , comme après le souverain bien , que peut-on dire des Philosophes qui ne se plaisent qu'à douter de tout , & qui font des Guerres éternelles à la vérité , sous prétexte de la défendre ? Que peut-on penser de ceux qui n'ont dans la tête que le mouvement perpétuel ; qui passent soixante ans après un triangle ; qui bornent toute leur ambition à la connoissance d'un point ou d'une ligne ; qui donneroient toutes les Sciences ensemble pour la quadrature du Cercle , & qui font gloire de mourir le compas en main , comme un Soldat avec son

son épée. Certes continua-t-il, voila des choses dignes de réforme, & l'on ne sauroit trop s'emporter contre ces abus.

Alors Zenon, Socrate, Epictete, Arrien & Scioppius se jettèrent sur Pétrone & l'alloient déchirer, sans une bande de Satyriques qui s'y oposa. Juvenal, entr'autres, paroissoit fort échauffé, & arrêtant Zenon par le bras, il lui parla de cette manière: Est-ce ainsi, dit-il; que vous pratiquez cette vertu austère que vous enseignez? Je m'étois toujours bien douté que vous n'étiez Philosophes que de nom, & que vous ne pouviez passer que pour des fanfarons dans la Morale. Quoi? vous êtes Stoïciens, & vous vous vengez? Vous faites profession de constance, & vous ne sauriez souffrir une égratignure? Il me prend envie, continua-t-il, quand je voi cala, de fuir plus loin que les Sauromates, & d'aller chercher une habitation au delà de la Mer glaciale: Mais non; vous gagneriez trop à mon absence, & j'aime mieux encore demeurer ici pour fronder vos cagoteries & décrier cette vertu qui fait tant de faste. Votre constance; ajouta-t-il, ne se trouve que sur le papier; & l'on voit bien que vous bravez la mort dans vos Livres, mais il ne paroît point que vous l'ayez bravée sur l'échafaut. Cependant le Peuple vous croit de grands hommes: Il prend toutes vos fanfaronades pour des vérités, & quand il lit vos écrits, il traite la mort de bagatelle, & s'y présente sottement sur la bonne foi de votre parole. Il y a bien de la difference, néanmoins entre

## DES AUTEURS. 15

tre un Stoïcien dans son cabinet, & un Stoïcien dans la prison : *Il est vrai*, dira le premier, \* *Je suis contraint de mourir, mais je ne suis point forcé de me plaindre : On me peut retenir dans les chaînes, mais on ne m'oblige pas d'y gémir : Je suis condamné à l'exil, mais rien n'empêche que je n'y marche en riant. Vous voulez que je vous dise mon secret, il ne me plaît pas de vous le dire : Vous me menacez des fers si je ne vous le découvre, voilà des membres qui sont tout prêts à les recevoir. Mais ne croyez pas que l'on captive ainsi ma volonté, elle sera toujours elle-même, c'est à dire toujours libre, absolue & indépendante, & Jupiter, tout puissant qu'il est, n'a point d'Empire sur elle. S'il faut mourir tout à l'heure j'y consens, mais si mon exécution est différée, ne laissons pas de dîner toujours, & au sortir de table, je monterai sur l'échafaut & sacrifierai ma tête.* Voilà le langage du cabinet ; mais que celui de la prison est bien éloigné de cette hauteur. Alors notre Stoïcien n'a plus ce visage tranquille, ny cet esprit assuré, la crainte d'une mort présente se saisit de tout l'homme entier, & l'on reconnoît en ce moment, que cette vertu qui éblouissoit les yeux n'est qu'une fausse lueur, ou pour mieux dire, une vaine enflure qui s'abat au premier coup de disgrâce.

Perse voyant du desordre, sachant de plus que l'on murmuroit de l'obscurité de ses Vers, & craignant pour ses Satyres que le

vent

\* Arrian sur Epictète.

vent sembloit vouloir emporter , tant elles étoient légères , tira Juvénal à part , & lui parla de cette sorte. Si nous n'y prenons garde , dit-il , nous allons voir une Guerre civile sur le Parnasse , & je remarque déjà tant d'aigreur dans les Esprits , que pour peu qu'on leur laisse encore la liberté , Apollon n'en fera plus maître. Je suis , continua-t-il , aussi mordant qu'aucun autre ; on fait que je n'ai pas trop épargné les mauvais Auteurs , & peut-être n'y a-t-il ici personne qui , comme moi , ait osé reprendre les Vers de son \* Empereur : Cela soit dit toutesfois sans faire tort à Philoxene , car ayant mieux aimé être condamné aux carrières , que d'approuver les méchans Vers d'un Tyran , il mérite d'emporter le titre de premier Martyr de la Poësie. Mais il est tems que nous ayons du repos , & il ne faut point réveiller d'anciennes querelles qui dorment depuis tant de siècles. Nous autres Satyriques sur tout , avons plus de mesures à garder que personne , jamais nous ne nous sommes faits que des ennemis , & c'est un miracle que nous soyons venus jusqu'ici bagues sauvées. Ti-rons-nous adroitement d'une affaire , dont la fin ne peut rien apporter de bon à notre cabale , & essayons , par notre silence , de jouir du repos & de la réputation que nous avons enlevée aux autres.

En cet endroit , Homère apercevant Zoïle son ennemi déclaré , demanda Justice à Apollon des attentats que cet envieux avoit faits contre ses œuvres. Vous savez , dit-il ,  
que

\* Néron.

que je suis le Père des Poètes , Que tous les Dieux me doivent leur origine ; Que la langue Grecque n'a point d'autre source que mes Poèmes : Que c'est dans eux seuls , qu'on peut trouver la parfaite idée de l'Epopée , & que sans moi , quoi qu'en veuille dire Sophocle , il n'y auroit non plus de Poétique d'Aristote , que d'Eneïde de Virgile. Cependant , je voi que l'on souffre ici un Barbare , qui n'est connu dans les Lettres que par le mépris qu'il a fait de mes Ouvrages. Seroit-ce que l'on voudroit approuver ce qu'il a dit contre moi , & près de trois mille ans de réputation ne me mettront-ils point à couvert des insultes de ce Sophiste ? Je sai qu'il a trouvé des Partisans dans le monde , & qu'il leur fournit des mémoires , mais je renonce au Parnasse si on les écoute , & j'aurai cet avantage en le quittant , que je reprendrai tout mon bien , & qu'après l'avoir arraché à tant de beaux Esprits qui ne sont vêtus que de mes dépouilles , cette Montagne ne fera plus qu'un coteau stérile , & deviendra plus pitoyable que les champs de Troye.

Alors un peloton de Poètes Grecs & Latins se rangea autour d'Homère , & l'un d'entr'eux que je reconnus pour Aristophane , lui dit , qu'il avoit tort de prendre l'alarme : Que la présence de Zoïle & de ses semblables ne serviroit qu'à faire valoir encore davantage son mérite : Que si quelqu'un étoit assez téméraire pour l'attaquer , ils déchargeroient sur lui toute la fureur de leurs

jambes , \* & qu'au pis aller , il pouvoit de ses œuvres mêmes s'en faire un bouchier plus fort que celui d'Ajag ; qu'il n'y avoit à craindre dans ce grand jour que pour les Poètes crotez ; que l'ancienneté feroit révérée ; que l'on ne toucheroit point aux Vétérans comme lui , & qu'enfin il fàuveroît de cette guerre jufques à fon combat des grenouilles. Sachez de plus , ajoûta-t-il , que vous avez le † vainqueur du monde pour Protecteur ; qu'il ne fut point fi amoureux de Roxane que de vos Poèmes ; qu'il les portoit toujours avec lui , & qu'il ne prit jamais de confeils que d'Homère & de fon épée , qui toutes les nuits étoient comme en fentinelle fur fon chevet.

Homère parut un peu raffuré de cette remontrance : Mais Boisrobert , qui de fa vie n'avoit pû trouver de goût à la lecture de ce Poète , & qui avoit toujours confidéré Aléxandre comme un Héros en idée , & fon Hiftoire comme un Roman , fe fit ouverture dans la preffe , & commença fon difcours par ces Vers , que l'on prit pour un deffi.

*Paroiffez Navarrois , Maures & Caftillans ,*

*Et touz ce que le monde a produit de vaillans.*

. Ou pour parler plus jufte , continua-t-il , paroiffez fameux critiques ; venez Saumaiſes , Scaligers , Caſteivestros , Vidas , en un mot , aprochez legion de Commentateurs & d'In-

\* Ce font des Vers Satyriques. † Alexandre.

d'Interprètes , & apprenez aujourd'hui de moi , que celui que vous appelez le Prince des Poètes , n'est qu'un misérable rapsodiste , à qui vos seules bévûes ont donné du nom. Ne vous entêtez point si fort de cet aveugle , ses Poèmes ne sont composez que des chansons qu'il chantoit devant la Samaritaine , & sur le Pont-neuf de son tems ; c'étoit un coureur de Cabarets , qui suivoit la fumée des bons écots , & j'ai plus de deux garens parmi Messieurs les Anciens , qui me font dire qu'il n'avoit pas un emploi plus honorable que celui de notre fameux \* Savoyart. Cela vous étonne sans doute , & vous rougissez maintenant d'avoir traité de Princes des Poètes , celui qui n'est tout au plus que le Patron des Menestriers ? Mais passons d'Homère à sa Poësie , & voyons si elle mérite ces grands éloges que vous lui donnez. Je me connois un peu en Poétique ; Ce grimoire qui fait peur à bien des Gens , n'est rien pour des Abbez comme nous , qui devinent tout à demi mot ; & je puis dire avec la hardiesse , que me donne la qualité de bel Esprit ordinaire du Cardinal de Richelieu , que mon goût a fait le destin de tous les Ouvrages qui ont paru du tems de son Ministère , & que sur ce pied-là , j'ai droit de faire le procès à votre Prince des Poètes. Les plaisans Héros , continua-t-il , que ceux de l'Iliade , & de l'Odissee ! La belle chose que c'est de voir Achille courir après les Troyens , qui fuyent comme des enfans devant un fantôme ! Je pensois qu'on ne pou-

B-2                    voit

voit opposer à un Héros des ennemis trop redoutables , & j'avois toujours ouï dire , qu'il n'y eût jamais qu'un combat opiniâtre qui pût rendre une victoire glorieuse ? Mais votre Poëte n'est pas de ce sentiment ; & à votre avis , pourquoi pensez-vous qu'une Déesse prenne le soin d'armer elle-même Achille ? Pourquoi le rend-on invulnérable ? Pourquoi fait-on qu'il jette des pierres que deux hommes ne pouvoient pas même soulever ? Est-ce pour terrasser des Geans ? A-t-il la terreur du monde à combattre , & les Troyens sont-ils invincibles ? Helas ce sont des mouches devant un Lyon , ce sont des Pygmées devant Hercule , & à peine ce fils de Thetis a-t-il montré son visage , qu'ils prennent l'épouvante , qu'ils gagnent la fuite , & disparaissent devant cet invulnérable , comme les plus petits poissons devant un Dauphin. C'est la comparaison dont se sert le Poëte , & par là , jugez de l'égalité du combat , & de l'honneur de la victoire. Cependant cela s'appelle parmi vous quelque chose de fort héroïque : Vous admirez ces grands effets de valeur , & vous ne laissez pas encore de proposer Achille pour l'idée du vrai Magnanime , quoi qu'il tuë le fils de Priam , qui lui demandoit la vie. Vous me répondrez , peut-être , que c'étoit la mode d'en user ainsi dans ces tems-là : Mais dites-moi , je vous prie , étoit-ce la mode entre les Héros de se dire des injures de Crocheurs ? Et Achille ne pouvoit-il reprendre Agamemnon sans l'appeller *yvrogne* , & *tête de chien* ? J'avoue de bonne foi que je ne

suis



## DES AUTEURS. 21

suis pas si grand critique que vous , je vous abandonne volontiers tout ce qu'on appelle unité d'Action , Episode & Peripetie : Mais aussi permettez que je vous déclare , que nous n'avons pas toujours besoin de l'autorité d'Aristote pour condamner Homère ; & qu'il y a un certain goût de Cour , & d'esprit fin , que la plupart de vous autres Messieurs , n'avez jamais connu , qui est plus sûr & plus suivi que vos règles de Poétique. Par exemple , vous ne dites mot de ces longues harangues que les Héros de l'Iliade & de l'Odissee , font dans la chaleur du combat : c'est assez pour vous qu'elles se trouvent dans Homère pour les approuver : Mais demandez au Duc de Veimar , & à Gassion ce qu'ils en pensent ; ils vous diront que le pauvre aveugle jugeoit des combats comme des couleurs ; & pour moi qui ne suis pas tout à fait si grand guerrier qu'eux ; mais aussi qui connois votre Poète pour un grand rêveur , je vous dirai qu'assurément il dormoit en ces rencontres , comme en beaucoup d'autres. En effet , continua-t-il , croyez-vous qu'il fut bien éveillé , quand il faisoit plaindre Thélemaque , à peu près de cette manière ; *Ver-  
rai-je toujours dans notre maison des Galans  
qui nous ruinent , qui mettent tout par écu-  
elle , qui mangent nos bœufs & nos moutons ,  
qui boivent tout notre vin , & jamais mon  
cher pere Ulysse , ne reviendra-t-il pour les  
chasser.* J'ai connu autrefois le fils d'un Mar-  
chand qui parloit ainsi en l'absence de son  
Pere , l'honneur de sa Mere n'étoit rien pour  
lui , & je puis dire , que le pauvre enfant

n'y pensoit non plus que Thélémaque , mais aussi il soupiroit fort du vin & des viandes qui se consumoient. Je sai bien que du tems d'Ulysse , les bœufs étoient chers ; Je sai même qu'on en faisoit des presens , & qu'on envoyoit aussi hardiment un quartier de cet animal que l'on envoie aujourd'hui un flet de Cerf : mais en vérité Thélémaque n'avoit-il rien de plus cher au monde que son bœuf & ses moutons ? Et n'étoit-ce que pour manger que ces galans voyoient Penelope ? Ah que je sai bon gré à Platon d'avoir chassé ce Poète de sa République ; que je.....

Ton insolence , interrompit Virgile , va trop loin , prend garde , profane , que l'on ne te précipite au bas de ce rocher , & que l'on ne t'envoie tenir compagnie à ce Philosophe dont tu parles. Alors j'aperçûs Platon au pied de la Montagne faisant de continuel efforts pour l'escalader , mais le pauvre Philosophe retomboit toujours : Apollon avoit mis exprès plusieurs sentinelles pour le repousser à la moindre avance qu'il pourroit faire , & c'est ainsi que par droit de représailles , il rejettoit du Parnasse celui qui avoit chassé les Poètes de sa République. Pendant que j'étois attentif à le regarder , Virgile continuoit son invective contre Boisrobert , & il s'agitoit d'une manière si furieuse , que je desespérois déjà du salut de ce pauvre Abbé , sans Maynard qui vint promptement à son secours , & qui rabaisa l'orgueil & la fierté du Poète Romain.

Ne prenez pas tant de peine , dit-il , à défendre Homère , songez plutôt à vous sou-

soutenir vous-même. Notre siècle n'est plus  
 duppe comme les autres ; Vous n'avez plus  
 cette foule d'adorateurs qui vous étouffoit  
 autrefois d'encens , & l'on n'ose plus dire  
 aujourd'hui , ô la divine chose que l'Enéide.  
 Quoi ! parce que vos fautes sont anciennes ,  
 pensez-vous que nous soyons obligés de les  
 respecter ; & lorsque l'expérience nous apprend  
 que la vieillesse est l'ennemie des belles cho-  
 ses , vous osez espérer qu'elle donnera des  
 graces à ce qui n'en eût jamais ? Non , quand  
 tous les Grammairiens conjurez devroient ve-  
 nir m'accabler ; Quand toute la fureur des  
 Poètes me menaceroit ; & quand je devrois  
 donner un démenti à toute l'antiquité Poë-  
 tique ; il faut que je desabuse aujourd'hui  
 tout le Parnasse , & que j'achève de le gué-  
 rir d'une vieille erreur , qui est d'autant plus  
 dangereuse qu'elle lui plaît. Pourquoi faut-  
 il que la fortune de votre Enée partage deux  
 grandes Déeses , & que l'Olimpe soit trou-  
 blé de ce qui se passe ici-bas ? Certainement ,  
 ou je ne me connois point en Divinités Ro-  
 maines , ou vous vous en êtes moqué ; Il vous  
 souvient encore du personnage que vous fai-  
 tes faire à Junon : Elle a ouï dire , à ce que  
 vous prétendez , comme si elle ne pouvoit  
 savoir l'avenir que par ouï dire , qu'Enée se de-  
 voit un jour établir en Italie , & qu'il y  
 fonderoit un Empire qui seroit la terreur de  
 tout l'Univers , & qui détruiroit sa chere  
 Carthage : Elle veut empêcher ce coup ,  
 s'il lui est possible , elle jure la perte d'Enée ,  
 & elle est prête à donner la plus jeune , &  
 la plus belle de ses Nymphes , à qui la pou-

ra défaire de ce Héros. Est-il possible que les Dieux soient si colères ? C'est la réflexion que vous faites en cette rencontre , & en effet ne trouvez-vous pas que Junon s'échauffe un peu trop le sang , pour ne remporter que la honte d'une entreprise inutile ? J'avois toujours crû qu'il n'étoit rien impossible aux Divinitez , & que sans se mettre en colère , elles triomphoient de tout ; mais il ne vous plaît pas que Junon ait la force & le crédit , de pouvoir perdre un misérable mortel qui traînoit sur Mer les restes d'une fortune ruinée ; vous voulez qu'elle entre en fureur ; vous lui attribuez un dépit qui ne va pas loin de la rage ; & cette Déesse toute transportée va trouver Eole , & lui emprunte ses Vents pour se vanger. Qu'il fait beau voir cette sœur & femme de Jupiter en état de suppliante : C'est pourtant la figure qu'elle fait auprès d'Eole , & elle a si peur qu'il ne la refuse , qu'elle lui promet pour récompense la belle Déjopée. Que ne feroit-on point pour obtenir une Nymphé aussi mignonne ? je m'assure qu'il souhaita d'avoir mille Vents au service de Junon : mais par bonheur pour Enée aussi-bien que pour le repos du monde , il n'en possédoit encore qu'une douzaine , dont quelques-uns même n'étoient pas méchans. Il lui donne ce qu'il en avoit , il ne pouvoit pas faire davantage. A peine a-t-il entr'ouvert l'ancre qui les tenoit renfermez , qu'ils se déchargent impitoyablement sur la flotte du pieux Enée , ils soulèvent les flots , ils rompent les cordages , ils brisent les voiles , ils écartent

tent les Vaisseaux , tout l'air est en feu , la mer est toute écumante , la nature est tout en desordre , & c'étoit fait d'Enée , si Neptune , surpris de ce grand tumulte , n'eût mis la tête hors de l'eau. Ce Dieu de la Mer fait avorter tous les desseins de Junon , & regardant le trouble qu'avoient fait les Vents sur son Empire , il ride le front , il jette sur eux des regards pleins de menaces , & voici la première rodemontade qui fut faite au monde. *Si je vous prens*, dit-il, ..... *Mais non je ne veux pas me mettre en colère , allez , je vous pardonne pour cette fois , & n'y-retournez de vôtre vie.* Les Vents intimidés se renfoncèrent dans leur caverne , & laisserent à Junon le triste dépit de n'être pas vengée. Cela n'est-il pas plaisant que les Dieux s'entendent si mal ? Mais ne quittons point encore Neptune , dites-moi je vous prie pourquoi gourmande-t-il l'aimable Zéphire ? Quelle part avoit-il dans cette tempête ? Et lui qui n'a pas la force d'abatre une Tulipe , comment veut on qu'il ait soulevé la Mer. Helas ! il n'a jamais fait que du bien , il est le souhait de toutes les belles , à peine pourroit-il brouiller un tour blond , & le pauvre innocent qu'il est , ne fait pas même troubler l'eau de la plus foible fontaine. Vous me direz , peut-être , que je connois mal la Marine , & que quand cet innocent se mêle avec un certain Vent qu'on appelle Eure , il fait sur Mer d'étranges ravages ; Je sai bien que c'est par là que vous sauvent vos Commentateurs ; je sai même qu'au défaut de cette raison , ils en trouvent d'autres que

la plupart reçoivent pour bonnes , mais tout cela ne me persuade pas , & je ne puis accorder tous les desordres dont vous le rendez complice , avec cet air pacifique qui lui est si naturel.

Revenons maintenant à Junon , ce n'est pas la première fois , ajouterez-vous qu'on lui a fait niche , & sans parler de Ganimede , & de plusieurs autres qui s'en sont moquez , vous me rapporterez l'exemple d'Hercule qui a bravé sa puissance : Mais tout de bon , voudriez-vous bien faire comparaison d'Hercule à Enée ? & pouvez-vous m'opposer ce Dieu des braves au plus grand pleureur qui fut jamais ? Vous n'avez pas oublié en quel état il étoit au premier coup de votre tempête : un autre que vous auroit donné de la constance à son Héros ; il lui auroit fait regarder d'un visage tranquille & ferein toute la fureur des vents , & pendant que les ames vulgaires étoient consternées , il l'auroit fait remarquer par un courage intrepide , & au dessus de tous les périls. Cependant il commence à pleurer tout le premier , il leve ses mains au Ciel , il perce l'air de ses cris , il pousse de longs soupirs , & la crainte qui s'empare de son corps , expose aux yeux des Troyens un Héros transi. Le beau spectacle ! & que vous fournissez dans cet endroit un rare exemple de fermeté à nos Admiraux. N'y auroit-il point eu quelque Dieu pleureur parmi vous ? Et la Barbarie des Gots , qui a étouffé tant de beaux monumens de l'Antiquité , ne nous auroit-elle point ravi la connoissance de cette Divinité

té pleureuse ? en vérité je ne fai qu'en croire , car je ne vois que cela qui puisse justifier les larmes d'Enée ; encore s'il vous en eût coûté quelque chose pour donner de la constance à votre Heros : Mais on fait que rien n'est à meilleur marché que le courage dans un Poëme Epique , & que la Poësie ne fut jamais chiche de miracles. Hé quoi ! le moindre souvenir de ses misères le fait gémir ; s'il voit à Cartage la peinture du Siège de Troye , il se desespère , & son visage est inondé d'un torrent de pleurs : je le pardonnerois au petit Jule d'en user ainsi ; Mais le petit Jule est un enfant , & Enée ne le doit plus être. Vous voulez néanmoins , tout pleureur qu'il est , nous le faire passer pour un grand Homme ; & c'est ce qu'il tâche de persuader lui-même en cet endroit du premier Livre , où Venus le rencontrant dans un bois lui demande qui il est , & quel sort l'a amené en ces lieux. Je suis , dit-il , le pieux Enée , connu depuis les dernières extrémités de la Terre , jusques au dessus des Astres : Cela n'est-il pas beau dans sa bouche ? Et sa fanfaronnade mêlée de bigoterie , nel'emporte-t'elle pas sur toutes celles que l'on peut faire ? Pour moi , j'admire ce *Pieux Enée* , & c'est tout de même que si le Pere le Moine dans son Poëme avoit fait dire à Saint Louis en pareille rencontre , *Je suis ce bon Catholique Louis*. Que ce Héros est d'un plaisant Caractère ! Il ne s'aperçoit pas qu'il fait passer au moins une nuit entière à Didon , dans le recit de ses aventures ; car il commence sur le soir à

les

les conter , & il consomme la longueur de deux Livres dans ce recit. Elle bailla bien des fois, la pauvre Reine, & c'est une remarque que n'ont point faite vos Commentateurs : Mais comment ne se feroit-elle point ennuyée ? Car sans parler de la longueur du discours , que pouvoit-elle penser de l'aventure du Cheval de bois ? Voilà bien sans mentir le plus vilain endroit de votre Eneïde. Quoi ! une Ville qui dix ans entiers avoit résisté aux forces , & aux artifices des Grecs, se laisse prendre en une nuit par un Cheval : Quoi ! ce fils de Venus s'y laisse tromper ! Je n'ose pas dire après cela ce que je pense de vous , & d'Enée : Mais je sais bien que si vous voulez vous rendre justice, il ne vous fera pas difficile de le deviner. Vous connoissiez-mal Ulysse, de le croire d'humeur à s'être enfermé dans cette machine : il étoit trop fin pour le faire , & ce vieux routier , dont toute l'Antiquité nous vante les ruses , avoit des voyes plus sûres pour prendre les Villes. Cependant , si l'on vous en croit, Didon fut charmée de ce recit ; le Cheval de bois ne fit point de tort à votre Héros , & cette Reine , ravie des hauts faits d'Enée, de sa bonne mine & de son grand cœur , sentit pour lui quelque chose de plus que de la tendresse. Voyons donc maintenant sa galanterie , & pour en juger comme il faut, considérons le pitoyable état auquel il étoit en arrivant à Carthage. C'étoit un malheureux Fugitif, battu des Vents & de la Tempête , à qui il ne restoit que deux ou  
trois



trois vaisseaux fracassez ; il ne savoit où tourner, toutes choses lui manquoient, & l'on doit se le figurer comme un misérable Bandi. Didon, par une générosité toute Royale, lui ouvre ses Ports, elle le reçoit en son Palais, elle veut que les Troyens soient traitez comme ses propres Sujets, elle fait radoubier ses Vaisseaux, elle le rend Maître de toutes ses richesses, elle lui donne le divertissement de la Chasse, elle invente de nouveaux plaisirs pour lui, il n'est couvert que de ses faveurs ; Enfin elle lui fait part de sa Couronne, & quand, le perfide qu'il est, s'est refait à ses dépens, quand toute sa Flotte est remise en bon équipage, quand il a tiré de cette Reine trop généreuse tout ce qu'il en pouvoit avoir, il l'abandonne brusquement, & sous prétexte d'une vision, il lui dit que c'est la volonté des Dieux qu'ils se séparent. Un galant homme auroit-il crû si légèrement sur la foi d'une apparition ? N'auroit-il pas reproché à ses sens de l'avoir trompé, & à toute extrémité ne se feroit-il pas plaint de l'injustice des Dieux ? Ne les auroit-il pas accusez de jalousie ? Et n'auroit-il pas mieux aimé être sourd à leurs Commandemens que d'être infidèle à cette Reine ? Encore, s'il avoit réparé sa faute par un adieu moins précipité, s'il lui avoit donné, par complaisance, les deux ou trois mois qu'elle lui demandoit, on pourroit l'excuser en quelque sorte : Mais il ne fait ce que c'est que de complaisance, il aime mieux être bigot que galant, & remporter la gloire d'une piété scrupuleuse, que celle

celle d'une honnête galanterie. A peine Mercure eut-il achevé son Ambassade, que ce Héros veut partir, & voici le bel adieu que vous lui faites faire. Je sai, dit-il, grande Reine, les obligations que je vous ai, elles ne sortiront jamais de ma mémoire, & si je n'étois contraint d'obéir à l'ordre des Dieux, qui m'appellent en Italie, si je pouvois disposer de moi . . . . . Que pense-t-on qu'il feroit ? sans doute qu'il demeureroit à Carthage, qu'il se donneroit à Didon, qu'il ne vivroit que pour elle : Mais non, ce n'est rien de tout cela ; j'irois dit-il, réparer les ruines de Troye, & je relèverois le Trône abatu de Priam. \* En cet endroit tous les rieurs Anciens & Modernes firent une huée qui retentit dans toute la plaine, & le pauvre Virgile fut obligé de se retirer avec son bon ami Servius, qui le consolait en lui disant, que du moins il avoit fait de beaux Vers, & qu'il feroit toujours par excellence le Poète Latin.

Plaute prit aussi-tôt la parole, & s'adressant à Horace, De quel droit, dit-il, vous êtes-vous érigé en Juge de mes Ouvrages ? Et pourquoi condamner un Poète, quand il n'est plus en état de se deffendre ? Qui vous a dit que vos Ancêtres ont fait des sottises † d'avoir admiré mes Plaifanteries, ne méritai-je pas les éloges qu'ils m'ont don-

\* C'est ainsi que la plupart expliquent cet endroit : Mais il y en a qui lui donnent une autre interprétation qui sauve entièrement Enée du reproche de ce mauvais compliment.

† At vestri Proavi Plautinos & numeros & laudavere sales, nimium patienter atrumque, ne dicam stultis, Horat. de Art. Poët.

donnez, & croyez-vous que leur goût ne vaille pas bien le votre. Vous vous entêtez d'une certaine Urbanité que personne n'a jamais connue. C'est un je ne sais quoi qu'on ne sauroit expliquer, une grace d'imagination & de fantaisie, & depuis tant de siècles que l'on en parle, elle ne s'est rencontrée, dit-on, que dans trois ou quatre génies heureux, qui peut-être ne la connoissoient pas eux-mêmes. Quand on veut louer un Ouvrage, il faut, continua-t-il, que ce soit par des beautés sensibles, & qui sautent aux yeux, l'esprit ne donne son admiration que lors qu'il se sent piqué, & ce sel Attique que nos Anciens Maîtres répandoient jusques sur leurs moindres syllabes, n'est point cette Urbanité qui s'échape, & qui passe sans dire mot: Mais c'est une pointe qui réveille l'imagination, & qui souvent porte son atteinte au cœur. Il n'y a point de Catons à qui je ne plaise, mes bons mots démontent leur gravité, & l'estime qu'on en fait est si générale, qu'on les traduit en toutes les Langues.

Ne vous flatez pas tant des traductions que l'on a faites de vous, répondit Horace; Si nous n'étions connus l'un & l'autre que par cet endroit, nous serions en grand danger de n'être point lus, & rien ne justifie tant les deux Vers dont vous vous plaignez, que vos Comédies habillées à la Française. Voila ce que je suis bien aise de vous apprendre en passant, à quoi j'ajouterai, s'il vous plaît, que ceux qui vous admirent encore aujourd'hui en Original, ne sont pas plus

plus sages que nos Ancêtres. Que vos pointes me font pitié, continua-t-il en s'écriant ! Que vos jeux & vos allusions sont misérables ! & que vous faites de vilaines chûtes en courant après un bon mot. Ce n'est pas ainsi qu'en use Térence ; par tout il est agréable sans le vouloir être, son vol est toujours égal, il ne plane pas comme vous sur une pensée, & il ne fuit rien tant que ces endroits favoris qu'on arrange, par compartiment, dans un Ouvrage, pour surprendre le Lecteur à chaque reprise. Si vous êtes donc en peine de connoître l'Urbanité, il ne faut que les Comédies de Térence pour vous l'apprendre, c'est-là que vous la trouverez toute entière. Mais j'ai bien peur que cette Urbanité ne soit pas de votre goût, il est mal-aisé que l'air naturel des choses puisse plaire à ceux qui vont toujours au de-là, & qu'une beauté simple & modeste arrête des gens qui ne connoissent que le tard & l'affetterie. Croyez-moi, vous êtes bien-heureux que Rome n'ait pas toujours eue des Scipions, & des Mecenes pour Juges des Poètes ; si le destin eut voulu que vous fussiez tombé vivant entre leurs mains, on ne parleroit plus de vos Poësies, & je n'aurois pas eu besoin de vous montrer à la Cour d'Auguste, comme un Poète dangereux à suivre. Mais à parler franchement, il étoit de ma conscience Poétique, d'avertir le public des pièges que vous lui tendiez ; j'en ai fait autant d'Ennius, de Lucile, de Dossene, & de plusieurs autres, & tout le monde m'en a fû bon gré.

Vous

Vous êtes sans mentir des gens bien fâcheux vous autres Satyriques , interrompit Terence avec sa douceur ordinaire ; il n'y a pas moyen qu'un pauvre Poète se sauve de votre recherche , & vous découvrez impitoyablement toute sa misère. Bien m'en a pris que j'aye marché droit , sans cela j'aurois eu mon fait comme les autres : Mais quoi qu'il en soit , avouons que notre condition est bien misérable ; car si nous avons le bonheur d'attraper ce que les autres cherchent , & si nous méritons l'estime des honnêtes gens , nous avons aussi tôt le déplaisir d'avoir à combattre , pendant notre vie , une foule d'envieux qui s'élèvent contre nous , & notre réputation n'est généralement établie qu'après la mort , c'est à dire , quand nous ne sommes plus en état d'en profiter. Je puis parler de ces choses mieux qu'aucun autre ; on fait les reproches que j'ai essuyez ; je n'ai fait aucune pièce qui n'ait eu besoin d'Apologie , & toute ma vie n'a été qu'un combat continuel contre les esprits mal faits. On veut maintenant que je sois les délices de tout le monde : On dit , que je sers de modèle pour bien écrire : On ajoûte que hors de mes Ouvrages , il ne faut plus chercher d'Urbanité : On me fait accroire que les plus excellentes Plumes me choisissent pour le sujet de leurs Traductions : \* Que c'est pour moi seul qu'ils employent toute leur délicatesse , & leur pureté , & j'apprens encore que même les Généraux d'Armée , &

C

les

\* Messieurs de Port-Royal en ont Traduit trois Comédies , & Monsieur de Martignac les trois autres.

les plus grands Ministres me font entrer dans toutes leurs parties , & me rendent compagnon de toutes leurs campagnes. \* Je ne sai pas trop , continua-t-il , si l'on ne me flatte point en cela ; Mais enfin , je puis bien dire que cet honneur vient un peu tard , & qu'un Poëte mort ne s'en ressent guères.

Alors Craffot , ancien Régent de Philosophie , & grand Sectateur d'Aristote , repoussant rudement Térence , & jettant un œil de mépris sur Horace : Nous entretenez-vous toujours , dit-il , de vos bagatelles ? Le monde a bien à faire de vos Comédies , & de vos Odes ? & faut-il que pour elles on quitte les vérités solides , & l'étude de la sagesse ? De deux choses l'une , ou vous êtes nécessaires , ou vous ne l'êtes pas ; si vous êtes nécessaires , dites-nous en quoi ? Apprend-on dans vos Poësies à mettre un Argument en forme ? Y trouve-t-on les catégories ? Et vous êtes-vous mis en peine du *Materialiter* , & du *Formaliter* , qui sont les deux Colonnes du raisonnement , & le passe-par-tout de la vérité. Pourvû que vous flattiez les oreilles par l'harmonie de vos nombres , & de vos cadences , que vous remplissiez l'imagination de fictions chimériques , que vous vous jouiez sur une passion , & que vous puissiez dire en trente façons qu'il faut aimer , vous voila contens , & vous entraînez les peuples entiers après vous , sans qu'ils sachent où vous les menez. Cela  
s'apel-

\* Monsieur le Cardinal de la Valette portoit toujours un Térence durant ses Campagnes.

s'appelle, en bonne Morale, débaucher les gens; car après tout, ne faut-il pas être bien enyvré de vos folies pour les cherir comme on fait? N'est-ce pas une espèce de fureur que d'abandonner Aristote pour un Poète? Et ne faut-il pas avoir perdu le sens, quand on dit qu'on aimeroit mieux avoir fait cette Ode que d'être Roi de Perse? \*

Non, Monsieur le Docteur, repartit brusquement de Lestolle, ce n'est point perdre le sens que de parler de la sorte, & j'ajoute à cela qu'il n'y a point de Cours de Philosophie qui vaille le Paisereau de Catulle. En matière de Sciences, qui n'est pas inventeur n'est rien; Il faut déterrer une nouvelle doctrine; ou ajouter à l'ancienne; nous ne sommes que trop accablés de commentaires sur Aristote; & hors Descartes & Gassendi, tout le reste n'est qu'une foule d'Interprètes ennuyeux qui perdent leur tems, & qui le font perdre aux autres. Depuis près de six mille ans que vous cherchez la vérité, pas un d'entre vous ne l'a découverte; On diroit qu'elle se cache exprès pour entretenir les disputes qui vous font vivre, & pendant que les Poètes & les Orateurs charment le beau monde, toute votre vie se passe à faire du bruit dans les Ecoles. Hors de là l'on ne vous connoît plus; on craint même de vous connoître, & si par hazard vous paroissez dans les Cercles, & dans les Ruelles; on vous en chasse comme des barbares. On ne reçoit dans ces lieux-là, que les Voitures

C 2 &

\* C'est ce que disoit Scaliger de l'Ode d'Horace.  
*Do nec gratus eram tibi.*

& les Sarrazins; C'est d'eux & de leurs semblables qu'on se plaît à s'entretenir, & on laisse votre Aristote pour une Lettre de ma commere la Carpe, pour des Stances sur une Souris, pour des Balades & des Rondeaux. Tel est notre goût, tel a été celui de la Cour d'Auguste; une Comedie de Terrence, une Ode d'Horace, une Eglogue de Virgile en emportoient tous les applaudissemens; ces excellentes Pièces sont venues jusques à nous, sans éprouver l'injure du tems, qui n'a pas épargné vos Philosophes, & quelque jour aussi les Tables de la Philosophie Françoisé ne seront plus rien, que l'on verra encore la *Fauvette* & le *voyage de la Chapelle*, & de *Bachaumont*.

Comme il achevoit ces mots, je vis paroître un homme de grande taille, dont la mine meurtriére sembloit porter avec elle la désolation; il étoit coëffé d'un Turban; il avoit une moustache qui sembloit morguer le Ciel; son habit étoit une longue Veste, & l'on voyoit à son côté un grand Cimetière d'une largeur qui épouvantoit. D'abord on le prit pour Alarie, & dans cette première pensée, les anciens Auteurs, qui le détestoient depuis tant de siècles, se jetterent tout à coup sur lui, & déjà ils lui avoient ôté son Turban, arraché sa barbe, déchiré sa Veste, & rompu son Cimetière, quand Du Ryer, Traducteur de l'Alcoran, le reconnoissant à sa parole, le retira de leurs mains, & lui fit rendre tout son équipage. Jamais homme ne fut plus surpris que celui-là, car Nicandre, c'étoit un Turc égaré, qui croyoit  
être



être tombé dans un nouveau monde ; Il voyoit un Peuple piqué sur une Montagne, qui n'avoit pour toutes choses que des Livres & du Laurier, & au dessus de ce Peuple il apercevoit neuf vieilles Filles, un Violon & un Cheval ailé qui sembloit faire des fauts périlleux en l'air. Durier l'instruisit de tous ces Mystères, il tâcha même de l'humaniser, & de lui inspirer l'amour des Sciences, à quoi le Turc répondit en son langage qu'il n'y vouloit rien comprendre, & qu'il aimoit mieux se battre toute sa vie que de mettre le nez dans un Livre.

Ici, Nicandre, considérez quel est mon malheur ; je rêveois, comme vous voyez fort profondément ; je croyois être réellement & en corps, où je n'étois qu'en imagination, & je me dispois à entendre des contestations agréables, qui sembloient se préparer entre Martial & Catulle d'une part, Demostene & Ciceron de l'autre ; Mais, mon cher Nicandre, que les songes courent grand danger dans le voisinage d'une Coquette ? Un tonnerre de coups de marteaux redoublez, dont il sembloit qu'on vouloit rompre la porte d'une Marquise voisine qui s'en revenoit du Bal, me réveilla avec frayeur, & me fit perdre la suite d'un songe, qui jusques-là m'avoit plus instruit que dix années de Conférences Academiques. Que je fis d'imprecations contr'elle ; veuille le Ciel, disois-je en moi-même, que tu n'ayes jamais une bonne nuit ; que tu sois désormais le rebut du Bal ; qu'une vieillesse avancée anticipe sur le plus beau de tes jours,

que tu deviennes aussi grosse que tu es petite, & qu'un mari déshonoré t'accuse à toute heure de ce que tu n'auras pas eu le plaisir de faire. Ainsi, Nicandre, je me laissois emporter à ce que me suggeroit le dépit, & sans le sommeil qui me vint reprendre, j'allois faire plus d'imprécations contre ma Coquette qu'Ovide n'en a fait contre son Ibis.

Mais admirez ma bonne fortune, mon imagination me remit sur le Parnasse, & d'abord j'entendis la voix d'un Poëte ancien, qui crioit de toute sa force, *qu'on me remène aux Carrieres*; c'étoit Philoxene qui parloit ainsi, aimant mieux souffrir ce supplice, que de se déclarer en faveur des Vers de Denis le Tiran, qui le persécutoit de les approuver: Sur quoi Apollon les fit approcher tous deux, & s'adressant au Tiran: Est-ce ainsi, dit-il, qu'on force les gens pour obtenir leurs suffrages? ne tient-il qu'à leur mettre le poignard sous la gorge pour les leur arracher? & pensez-vous que j'endure vos violences comme on les souffroit à Syracuse? En disant ces mots, il lui arracha ses Poësies, & les déchirant par morceaux, Voici, continua-t-il, comme vos Vers méritent d'être traités. Le Tiran indigné de cet affront appella ses gardes, mit la main sur son épée, & alloit entangler le Parnasse; mais Apollon le repoussa, & le misérable tomba dans un précipice qui s'ouvrit tout à propos pour l'engloutir. Voilà, reprit Apollon, en regardant Philoxene, voilà la vengeance que je t'avois destinée; Puis adressant sa parole à tout le Parnasse, il y a, dit-il,

dit-il , dans le monde bien des Denis , mais je n'y vois point de Philoxene , & tel qui juge souverainement de Corneille , n'a que des applaudissemens à donner pour les fautes d'un Duc & Pair. Il faut, ajoûta-t-il , mettre ordre à cet abus qui se multiplie tous les jours ; Il faut se défaire de ces lâches complaisans qui tremblent devant un Poète de qualité , & désormais je veux établir en Cour un Mysantrope ordinaire avec plein pouvoir de critiquer tout : Je pourrai même l'appuyer de deux ou trois Satyriques , qui seront continuellement à l'affût des méchans Vers , & par là je prétens mettre la Cour sur un pied , que dans peu de tems il n'y aura pas un Marquis bel esprit , qui ne vaille pour le moins un Benferade.

Sarrazin secoua la tête sur ce beau projet , & se tournant vers Apollon , nos Marquis , dit-il , feront éternellement de méchans Vers en dépit de vous , & jamais précaution ne fut plus inutile que celle que vous prenez pour les corriger. Quoi ! continua-t-il , vous prétendez entrer dans leur tête avec tout votre attirail de fictions , de mesures , de rimes & d'Epithetes ? ma foi mon cher Maître vous n'y êtes pas , la bagatelle a pris votre place , certaine Divinité qu'on appelle mode , ne laisse point de vuide dans leurs cervelles , & si par hazard Madrigaux , Chanfonnettes & Billets doux , y prennent quelque petit coin , ils s'embarrassent bien-tôt dans une perruque ou dans une veste. Ce n'est pas néanmoins qu'à juger sainement des choses , on ne puisse dire que vous avez de

bons fujets à la Cour : J'y connois des gens qui n'ont pas dormi sur le Parnasse, comme Heziode, & qui font de meilleurs Vers que les siens ; & s'ils ne vous invoquent pas comme les Poètes en titre, c'est qu'ils ont toujours avec eux une Muse Cavaliere qui les en dispense. Autrefois le bel Esprit n'étoit pas à si bon marché ; c'étoit beaucoup pour un Courtisan, quand il savoit juger de sa Fraize & de son Jupon ; alors on donnoit le nom de Sonnet à un Poème Epique, & la Barbarie étoit si grande, qu'on auroit dit qu'Atila étoit encore à nos portes.

J'ai vû ce tems-là, interrompit Jodelle, je l'ai vû ce tems qu'on pouvoit veritablement appeller l'âge d'or des Poètes. On nous respectoit, dit-il, comme des hommes extraordinaires, on nous adoroit, si je l'ose dire, la Cour nous prodiguoit l'encens que nous sommes aujourd'hui obligez de lui donner en tremblant, & il n'y avoit point de bonheur égal à celui de posséder nos bonnes graces : Nous étions de la faveur & du Cabinet, les Rois eux-mêmes lioient commerce avec nous, nous leur aprenions à grimper sur le Parnasse, & souvent ils faisoient des Vers à notre louange. Ainsi nous étions Mètres du goût de la Cour, on ne se formalisoit pas de voir dans nos Poësies des Epithetes obscures & fabuleuses, des Cacophonies ni des Hiatus, & ce que nous apelions licence entre nous, passoit pour beauté dans le public. Nous fusions de la langue ce qu'il nous plaisoit, nous l'assujettissions

à tous nos besoins , & quand la nécessité nous obligeoit de la violenter dans ses termes , personne n'y trouvoit à dire : Mais on croyoit au contraire que nous avions droit d'en user ainsi , & qu'elle dépendoit de notre caprice. D'ailleurs le Mystère nous faisoit valoir , nous ne divulguions pas comme aujourd'hui les secrets de l'Art , nous les cachions sous des ténèbres savantes , & la doctrine étoit si généralement répandue dans toutes nos Pièces , qu'on s'imaginoit que pour être Poète , il falloit avoir une connoissance universelle de toutes choses. On seroit encore dans cette croyance , si nos successeurs eussent gardé la même conduite : Mais vous vous en relâchâtes le premier , continua-t-il , parlant à Desportes : Vous aimâtes mieux prendre l'air de Poésie Italienne , que de travailler comme nous sur le modèle des Poètes Grecs & Latins : vous ne cherchâtes que de la tendresse & de la facilité dans vos Vers , & n'osant suivre la hardiesse de notre vol , vous vous accommodâtes à la foiblesse des Courtisans. Disons néanmoins les choses comme elles sont , le plus grand mal ne vient pas de vous , jusques-là notre Poésie avoit encore de la dignité , & dix mille écus de rente que vous gagnâtes par son moyen , font bien voir qu'elle n'étoit pas méprisée : Mais voici , dit-il , en montrant Malherbe , voici celui qui nous a perdus ; Lui seul est cause qu'on ne parle plus de nous ; La facilité qu'il affectoit dans ses Vers , la simplicité de ses expressions remplirent la Cour de Rimeurs ;

Chacun à son exemple vouloit être Poëte, & le devenoit sans peine, & au lieu que de notre tems la Poësie étoit respectée, parce que l'élevation où nous l'avions mise, la rendoit inaccessible aux ignorans, depuis on la méprisa, parce qu'elle devint si rempan-  
te, qu'on la vit s'abandonner jusqu'aux Va-  
lets de Chambre & aux Sommeliers.

Malherbe se dispoisoit à répondre, lors que Racan, qui craignoit que son humeur brus-  
que ne lui fît dire des choses plus piquantes  
que raisonnables, voulut prendre la parole  
pour lui ; mais le bon homme avoit tant de  
peine à se faire entendre, & ses paroles sor-  
toient avec tant de difficulté, que Gombault  
se chargea lui-même de cette réponse, &  
d'un ton modeste apostrofant nos Anciens  
Poëtes. Ne vous plaignez point, dit-il, si  
vous n'êtes plus aujourd'hui ce que vous  
fûtes autrefois ; peut-être nous arrivera-t-il  
la même chose qu'à vous ; & qui fait si les  
Poëtes qui nous suivront ne nous raviront  
pas cette même estime que nous vous avons  
enlevée : Tel est le destin des Arts, tel est  
celui des Siences mêmes, qu'elles ont de  
tems en tems des révolutions qui changent  
ce qu'elles sembloient avoir de plus assuré ;  
& je ne connois qu'Homere & Virgile en-  
tre les Poëtes, qui ayent pû s'accommoder  
aux goûts differens des siècles, & faire pas-  
ser jusqu'au notre l'admiration de leurs Ou-  
vrages ; encore leur réputation n'est-elle pas  
si entière, qu'il ne se trouve des gens qui  
la combattent ; vous venez d'entendre pre-  
sentement ce qu'on leur reproche, & quoi  
qu'en

qu'en apparence la raillerie ait eu plus de part dans cette critique que la vérité, néanmoins on ne laisse pas quelquefois de dire des choses en riant, qui trouvent des Approbateurs. Vous êtes donc, continua-t-il, entre nous ce qu'Ennius, Pacuve, Nævius & Plaute étoient auprès des Poètes du siècle d'Auguste : Je ne fai si cette comparaison vous offense : Mais il est certain que je vous compare à des Poètes qui ne vous cédoient en rien, dans la bonne opinion qu'ils avoient d'eux-mêmes, & qui se flattoient d'avoir porté la Poësie Latine, du moins aussi haut que vous pensez avoir élevé les Muses Françoises. Si l'on en croit Nævius, sa mort alloit replonger Rome dans la Barbarie, la bonne Latinité devoit mourir avec lui sans espérance de jamais revivre ; & l'Epitaphe de Plaute faite par Plaute même, nous assure que la Comédie pleura sa mort, que la Scene en devint deserte, que les Ris, les Jeux & l'Amour en gemirent, & que le Parnasse en porta le deuil. Cependant ces deux Messieurs se trompèrent ; on fit à Rome des Vers & des Comedies après eux, & ces Vers & ces Comédies effacèrent ce qu'ils avoient fait : Ainsi, qu'Alain Chartier se vante tant qu'il lui plaira des bonnes fortunes que lui procurèrent ses Vers, qu'il publie par tout ce baïser fameux, qu'il reçût d'une Princeesse charmée des belles choses qui sortoient de sa bouche, & que Ronfard se flatte, de ce qu'un grand Roi voulut bien honorer ses obseques de sa presence, nous souffrirons volontiers qu'ils se repaissent de cette vaine fumée :

Mais

Mais aussi qu'ils nous laissent notre Chimère ; & que , contents des honneurs qu'ils ont reçûs de leur siècle , ils ne nous envient point ceux que nous a rendu le notre. C'est là , continua-t-il , le meilleur parti que vous puissiez prendre , & vous conserverez , par votre silence , un reste d'estime qu'il ne tient qu'à nous de vous faire perdre. Vous savez bien que dans la dernière réforme , on vous a déjà fait votre Procès ; vous savez qu'on a condamné ces Vers obscurs qui demandent des Volumes de Commentaires ; & je voi cependant , que par une opiniâtreté ridicule , vous défendez encore ces obscuritez , & qu'au lieu d'admirer l'heureuse facilité des Vers de Malherbe , vous voulez en faire la source de tous les méchants Poètes. Apprenez que cet excellent homme n'aura jamais son pareil ; que lui seul a dégagé notre Poésie de la servitude des Langues Etrangères , & que , tout au contraire de vous , il a bien pris de la peine pour ne nous en point donner. Ce que vous appelez aisé dans ses Vers , & qui véritablement paroît tel quand on les lit , n'est rien moins que cela pour ceux qui veulent les imiter ; rien ne leur coûte davantage que ce qu'il semble ne lui avoir rien coûté , & quand il lui arrive de prendre quelque chose chez les Anciens , il le tourne d'une manière qu'on le trouve plus Original que ce qu'il copie. La Mort , la pâle Mort , qui dans Horace renverse les Palais des Souverains , du même pied qu'elle abat les Cabannes des Misérables , est bien plus hardie dans ces quatre Vers.



*Le pauvre en sa Cabanne , où le Chaume le  
couvre ,  
Est sujet à ses Loix,  
Et la garde qui veille aux Barrières du  
Louvre ,  
N'en défend point nos Rois.*

Il n'y a guere d'aparence , ajoûta-t-il , qu'un homme qui donne de si beaux modèles , ait fait les méchans Poètes , dont vous vous plaignez : Mais en voici la véritable origine , & je suis sûr que vous en demeurerez d'accord avec moi. Tout le monde , comme vous savez , n'est pas inspiré du Dieu qui nous a fait Poètes , souvent il est sourd à une infinité de gens qui l'invoquent , & dans ce même tems il en brûle d'autres qui ne pensent pas à lui. Le nombre de ces derniers est fort petit , & d'ordinaire un siècle n'en produit que deux ou trois ; Mais les premiers ne se comptent que par Legions , & c'est de leurs Vers , que l'on remplit les Volumes des Poësies choisies. Ceux-là ne font rien qu'en dépit des Muses , ils s'agitent , ils se tourmentent , ils s'emportent , ils arrachent leurs cheveux , ils rongent leurs doigts , ils mordent leur langue , ils grincent les dents , ils rompent leurs plumes , enfin ils se desespèrent , & quand ils ont renoncé cent fois à leur dessein , & que cent fois ils s'y sont remis inutilement , alors un Dictionnaire de rimes , & un recueil d'Epitètes leur sert d'Apollon , & voila d'où viennent ces Poètes que vous devriez mieux distinguer des véritables.

C'est

C'est une chose , interrompit Apollon ; que l'on ne se met point assez dans l'esprit , qu'il est impossible de faire de bons Vers sans moi , & d'ailleurs on se persuade que je suis obligé de servir à point nommé tous ceux qui m'invoquent , comme s'il ne falloit que me donner un coup de sifflet pour devenir Poëte. Je suis las , continua-t-il , d'inspirer des gens qui ne secondent par mes inspirations , je veux désormais choisir des têtes à ma fantaisie , & si avec tout cela on ne les prépare à me recevoir , & que l'on n'en fasse pas un Magazin de Fables & d'inventions , il ne faut point esperer que je leur rende visite ; je ne suis plus d'humeur à passer vingt ans auprès d'un faiseur de Poëme épique . J'entens que ceux qui s'en mêlent s'y préparent de bonne heure , qu'ils sachent par cœur leur Poétique d'Aristote , d'Horace , & de Scaliger ; qu'ils se soient rendus familiers Homere & Virgile , & qu'ils ne m'appellent que pour me montrer un beau dessein , & me demander des forces pour l'exécuter. Alors je les assisterai de tout mon pouvoir , je leur fournirai de l'entouziafme , & dans peu de tems je les délivrerai de ce grand Oeuvre qui pèse tant à l'esprit , & qui l'accable souvent sous sa pesanteur. Ensuite qu'ils laissent , s'ils veulent , reposer leur Poëme neuf ans , je leur permets de se défier de la chaleur que je leur aurai prêtée , & je consens volontiers qu'ils consultent leur sens rassis , & qu'ils lui sacrifient tout ce qu'il voudra : Mais d'où vient , poursuivit-il , ce tumulte que je voi au pied de cette Montagne ? Y auroit-il là quel-

quelqu'un qui murmurât de ce que je dis ? Et Balzac qui se tourmente si fort dans cette mêlée , auroit-il pris pour son Prince cette lenteur ennuyeuse que je condamne dans le Poëme épique ? Ce desordre , Nicandre , ne venoit d'autre chose que de l'arrivée de l'Abbé de Morgues , autrement dit l'Abbé de Saint Germain ; le Cardinal de Richelieu & Balzac vouloient l'empêcher de prendre son rang parmi les Historiens , & ils faisoient tous leurs efforts pour lui arracher ses Oeuvres. Voici donc , disoit le Cardinal de Richelieu , voici cet homme qui seul a troublé la gloire de mon Ministère ; voici cette Plume unique que je n'ai jamais sù gagner ; & je tiens maintenant celui après lequel j'ai fait marcher des Legions entières , & dont la recherche m'a fait perdre plus d'une Campagne. Je savois bien , continua-t-il , que je l'attraperois en l'un ou en l'autre monde : Il faut aujourd'hui , qu'il paye tous les maux qu'il m'a coûté , il faut que je me vange de cette malignité opiniâtre , que la crainte des châtimens , ni l'apât des récompenses n'ont pû corriger , & si la Divinité qui préside ici ne m'en fait Justice , je lui ferai bien connoître que je n'ai pas épuisé toutes mes forces à la Rochelle , & que celui qui a pû donner des brides à l'Océan , pourra bien encore abatre ce double Mont ; On sait que je ne suis pas trop accoûtumé aux rodomontades , je n'ai jamais fait de menaces en l'air , & je puis dire que je ne régne pas moins ici que je ne régnois autrefois en France. Toutte cette Montagne n'est célèbre que par les  
beaux

beaux Esprits que j'y ai placez , il n'y en a pas un qui n'ait quelque marque singulière de ma faveur ; ils doivent leur subsistance à mes gages , & je garde toutes leurs Epîtres Dédicatoires , qui sont autant de sermens de fidélité , & qui me répondent de leurs services.

Tout autre que l'Abbé de Saint Germain eût tremblé à ces paroles : Mais lui d'un visage intrépide , & au dessus de la crainte ne fit que secouer la tête , & regardant l'Eminence : Votre fierté , dit-il , n'est plus de saison ; vous n'avez plus d'Armées pour la soutenir ; le tems de votre règne est passé , & j'ai l'avantage que la vérité marche à mes côtes , & que je suis dans un lieu où vous ne tenez de rang que celui d'Auteur. Vous me permettrez bien de vous dire , continuait-il , que vous êtes un peu moins redoutable en cette qualité , que vous ne l'étiez autrefois en celle de premier Ministre : Je sais que vous vous êtes mêlé de Vers & de Prose , que quelquefois vous avez eu part aux applaudissemens du Théâtre , & je vous avouërai , si vous le voulez , que le Parnasse est couvert de vos Creatures , & que même il vous est redevable de ses plus grands hommes ; mais je ne voi pas que vous en soyez plus dangereux pour cela ; ni que vos menaces en soient mieux fondées. Croyez-moi donc , étouffez un ressentiment que vous ne sauriez plus vanger , n'excitez point une sédition qui ne tourneroit qu'à votre honte , & considérez que tous ces beaux esprits dont vous vous flattez , ne demandent plus que du

repos , & qu'ils sont quittes envers vous de toutes les graces qu'ils en ont reçues. On n'est point responsable ici des sermens que l'on fait dans les Epîtres Dédicatoires ; il est permis d'y mentir impunément , & c'est une drogue qui se livre sans garantie , & qui n'est pas de meilleur aloi que les Contes de la Fontaine. Pendant que l'Abbé de Morgues parloit ainsi , Balzac & Bois-Robert passoient de rang en rang , & demandoient main forte pour l'Eminence : mais personne ne se remuoit , la plupart avoient oublié leur ancien serment , & les pensions dont ils avoient été gratifiez , & quelques-uns mêmes prétendoient qu'on leur en devoit encore de reste ; ainsi , Nicandre , l'Abbé se sauva de cette tempête que l'on vouloit soulever contre lui : Mais il y eut de grandes contestations , à qui l'auroit , entre les Historiens & les faiseurs de Libelles pendant les Guerres. Les uns & les autres alléguoient de fortes raisons sur ce sujet , & jamais le différent n'eût cessé , si lui-même fatigué de cette ennuyeuse cérémonie , ne se fût avisé de gagner une petite Eminence joignant au Parnasse , où les savans de son caractère & de sa profession , se mettent à l'écart , pour n'avoir rien de commun avec les autres , qu'ils nomment profanes.

Birouat qui l'aperçut le premier courut au devant de lui , & après plusieurs embrassades réciproques , vous renoncez donc , lui dit-il , au Panegyrique de Saint Joseph , & ce bon Saint vient de perdre en vous un de ses Adorateurs plus zèlez & son Prédicateur or-

D

dinaire

dinaire : \* Mais, continua-t-il , ne nous direz-vous point qui est Auteur de certain Livre intitulé , *Réflexions sur l'usage de l'Eloquence de ce tems* ; Car on en est ici fort en peine , & l'on voudroit bien savoir qui est celui qui juge si hardiment des Orateurs de son siècle , & qui de son autorité privée se mêle de régler leurs rangs.

Je n'ai rien à vous dire-là dessus , répondit l'Abbé de Morgues , & il y a long-tems que je ne me mêle plus de toutes ces dissertations des demi-Savans.

Quel que soit cet homme , reprit Birouat , il tranche un peu trop du Cicéron & du Quintilien ; Nous n'avons vû que du Vair à qui une pareille entreprise ait réussi , encore garda-t-il cette modération de ne point parler des vivans , & de se borner à l'Eloquence du Barreau : Mais cet Anonyme Juge de tout , il passe des Avocats aux Prédicateurs , & il leur donne des Leçons que mille autres avant lui leur ont enseignées. Que lui a fait le P. R. & d'où a-t-il appris que ses périodes ont pensé étouffer l'Eloquence du Barreau ? A-t-on jamais reproché à ces Messieurs qu'ils gâtoient le stile ? Ne sont-ils pas devenus les plus grands Maîtres de la parole ? Et notre siècle a-t-il de meilleurs modeles dans l'Art de bien dire , & dans celui de bien vivre ? S'il est assez vieux pour avoir été témoin des actions du fameux le Maître ; il peut se souvenir qu'elles ont été l'admiration de toute la France , qu'on

\* Tous les ans il prêchoit aux Incurables le jour de Saint Joseph.

qu'on y couroit comme à la merveille du siècle, & qu'au lieu que présentement il faut à nos Avocats des causes de Maillard pour avoir la presse, il ne falloit à celui-ci que les affaires les plus communes pour s'attirer tout Paris; & ce qu'il y avoit de plus illustre à la Cour: mais ce Maître Rhéteur ne se pique pas de bonne foi, & l'on voit bien qu'il n'a fait ce Livre que pour décharger son chagrin sur nos plus grands Orateurs, & particulièrement sur ceux de la Chaire; Je ne suis pas plus grand admirateur qu'un autre, je ne suis pas non plus si novice en Eloquence, que je ne sache discerner le bon du mauvais: Je puis dire sans vanité que je me connois en Sermons, & que ma voix a toujours été comptée pour quelque chose sur cette matière. Cependant je n'estime pas, comme l'Auteur de ce livre, qu'on ne puisse trouver que deux excellens Prédicateurs en France, & que le Père de Lingendes n'ait jamais eu qu'un second. Il faudroit pour être de ce sentiment, n'avoir point entendu l'Evêque de Lisieux, ni celui de Sarlat, & sans parler de plusieurs autres qui sont encore vivans, il faudroit qu'Ogier n'eût jamais paru, & que les Pères de l'Oratoire fussent toujours demeurez dans le silence. Au reste, continua-t-il d'un air railleur, il me paroît merveilleux sur le Chapitre de la Morale; Saint Paul a bien manqué de ne nous en avoir pas appris les différentes espèces, & il faut demeurer d'accord avec ce galant homme, que jamais Prédicateur ne sera universel s'il ne fait provision d'une Morale de qualité pour la Cour,

d'une Morale Bourgeoise pour le Peuple , & d'une Morale campagnarde pour le Villageois ; encore n'est-ce pas là tout , car si ce Prédicateur avec sa triple Morale , n'a le vilage d'un Anacorette , s'il prétend prêcher avec un tein frais & vermeil , s'il ne se défait de son embonpoint , fut-il le plus grand Orateur du monde , ce nouveau Rhéteur nous assure qu'il ne fera rien , & que ses paroles se perdront en l'air. Sur ce pied-là il faut désormais que tous nos Prédicateurs deviennent étiques ; il ne leur sera plus permis de se bien porter ; la jaunisse & la maigreur seront deux parties essentielles dans l'Eloquence sacrée , & voila ce que personne n'avoit encore enseigné jusques à présent.

Comme il achevoit ces mots le Cardinal du Perron se leva , & du même ton qu'il parloit autresfois aux Conférences de Mantes , & de Fontainebleau , il fit une remontrance à peu près de cette sorte. Je ne sai pas , dit-il , si ce nouveau critique dont vous venez de parler , a bien jugé de ceux qu'il reprend , c'est un point que je laisse à examiner à d'autres , mais il est certain qu'on ne sauroit trop crier contre les abus qui se sont vûs de tout tems dans l'Eloquence des Prédicateurs : C'est la seule chose qui nous reste à faire. Car de donner des maximes , c'est dont on n'a pas besoin , & il y en a plus dans l'Ecclésiaste d'Erasme , dans l'Art de Panigarole , & dans la Rhétorique de Grenade que l'on n'en pratiquera jamais. Il importe peu qu'un Prédicateur ait de l'embonpoint ou qu'il n'en ait pas ; On trouve assez de visages pâles & défaits , on ne man-



manque point de gens qui se mortifient : Mais on ne fait pas toujours à quel dessein ils font tout cela , ni quel but ils se proposent ; l'importance est d'en rencontrer qui ne briguent rien , qui refusent des Evêchez , qui prêchent l'Evangile par charité , qui souffrent les injures avec constance , & qui fassent du bien à leurs Ennemis. C'est de ces gens-là dont l'Eglise manque , & à peine en compte-t-on un pour un siècle : On regarde la Chaire comme une voye pour aller à la fortune ; C'est pour cette Idole qu'on sacrifie tous ces talens extraordinaires , on trafique de l'Evangile comme un Avocat de son Code & de son Digeste , & au lieu qu'autrefois il faloit être Evêque pour prêcher , on ne prêche plus aujourd'hui que pour être Evêque. Les solides véritez ont fait place aux pensées brillantes & hardies , on se jouë sur des Paradoxes , & des Antithèses , un Poëte travaille moins à la chute d'un Sonnet qu'un Prédicateur à la chute d'un *Ave Maria* , & ce qu'on appelle la beauté d'un Sermon , ne consiste bien souvent que dans le jeu d'une partition sophistique , ou dans l'amusement d'une comparaison inutile , ou enfin dans l'aplication d'un passage sur lequel l'imagination se donne carrière : Du surplus , ce ne sont que des exclamations froides , que des ah à tout propos , que des paroles fleuries , que des frases incipides & vuides de sens. J'apprens même que depuis quelques années on a passé jusqu'à cette licence , que de faire de la Chaire un Théâtre de Places publiques ; On a vû des gens qui donnoient des farces

spirituelles au lieu d'instructions Chrétiennes, & je sai qu'il y en a ici, qui s'en glorifient, & qui ne voudroient pas avoir changé de méthode.

Alors le petit Père André, qui croyoit que ces derniers mots s'adressoient à lui, apella à son secours Barlet, Menot, Mailart, & le Père Guérin ses prédécesseurs, & sans respect de personne; Foin, dit-il, d'Apollon, foin des Muses, foin de vous, Monfieur le Cardinal, foin de moi-même, & foin de tout le monde, *Omni Caro Fœnum*. Savez-vous bien, continua-t-il, que toutes vos remontrances sont hors de saison : désormais nous ne changerons pas pour tout ce que vous dites, & je déclare que je veux être toujours moi-même. Ne faites point tant ici du réformateur, ni du bon Apôtre; si nous étions encore l'un & l'autre au monde, vous viendriez entendre le petit Père André s'il prêchoit, & peut-être que le petit Père André vous joueroit dans ses Sermons, à qui vous donnez le nom de farces spirituelles. Tout goguenard que vous le croyez, il n'a pas toujours fait rire ceux qui l'écoutaient; Il a dit des vérités qui ont renvoyé des Evêques dans leurs Diocèses, & qui ont fait rougir plus d'une Coquette. Il a trouvé l'art de mordre en riant, il ne s'est point asservi à cette lâche complaisance dont tout le monde est esclave, & toute sa vie il a fait profession d'une Satyre ingénue, qui a mieux gourmandé le vice que vos Apostrophes vagues que personne ne prend pour soi. Demandez aux Marguilliers de S. Etienne

ne

ne comme il les a traitez sur leur Chaire de dix-mille Francs ; Demandez aux \* \* \* \* \* s'ils sont satisfaits du Panegyrique de leur Fondateur ; Mais vous auriez trop de chose à demander , si je voulois vous déduire ici tout ce que j'ai fait , & je ne suis pas d'humeur à vous conter toutes mes prouesses Apostoliques ; Ce que je puis dire , ajouta-t-il , c'est qu'on ne me reprochera jamais d'avoir fait des contes à plaisir , comme il y en a beaucoup qui l'ont pratiqué ; j'ai suivi la pente de mon naturel qui étoit naïf , & qui me portoit à instruire le Peuple par les choses les plus sensibles ; Ainsi , pendant que d'autres se guindoient l'esprit , pour trouver des pensées sublimes , qu'on n'entendoit pas , j'abaissois le mien jusques aux conditions les plus serviles , & aux choses les plus ravalées , d'où je tirois mes exemples & mes comparaisons. Elles ont produit leur effet ces comparaisons , & il ne fera pas inutile de vous en dire une sur laquelle vous jugerez de toutes les autres. Dans le Sermon du Mauvais Riche . . . . . , non c'étoit dans le Sermon du Lazare , je pense pourtant que c'étoit dans celui du Mauvais Riche ; En vérité je ne sai plus dans lequel des deux , tant y a que c'étoit dans l'un ou dans l'autre : je m'avivai donc de comparer le Mauvais Riche à un Chien de Boulogne , & le Lazarre à une Poulle ; Ces Chiens , comme vous savez , sont fort heureux dans leur vie , on les ajuste , on les mitonne , on les carresse , on les couvre de Rubans depuis la tête jusques à la queue ; ils ne vivent que de Biscuit & de

Macaron, leur Maîtresse partage avec eux tous ses bons morceaux, elle les baise, elle a toujours un Manchon pour les garentir du froid, elle les couche même avec elle, sans que pour reconnoissance de tant de douceurs, ils laissent autre chose que leurs ordures : Mais quand ils viennent à mourir on les jette dans un ruisseau, on les abandonne à la voirie. La Poulle au contraire est une malheureuse qu'on ne regarde pas seulement, elle passe toute sa vie sur un fumier, elle ne vit que de vers, & c'est une grande fortune pour elle quand on lui laisse ramasser les miettes dessous une table : Cependant, elle fournit ordinairement des Oeufs que Monsieur & Madame avallent tous les matins; est-elle morte, on en fait de bons contommez, & elle pare un potage qui ne vaudroit rien sans elle; faites maintenant vous-même l'application, & avouez qu'il n'y a rien de plus naturel ni de plus sensible.

Alexandre Hardi, Ancien Poète Tragique, que l'impatience de parler tenoit depuis fort long-tems, adressant sa parole au petit Père André, Vous ne trouverez pas mauvais, lui dit-il, que je parle maintenant de notre Théâtre, car c'est assez aujourd'hui la mode de passer du Sermon à la Comédie. Puis se retournant vers Apollon, je ne connois plus rien, dit-il, à la Scène, il semble qu'on prenne plaisir d'en bannir les Vers, & de mettre tout en Prose; Il y en a même qui s'efforcent de la réduire à trois actes; & si vous n'y donnez ordre, j'ai grand peur qu'on n'apporte encore des changemens plus  
fa-

facheux ; Je ne comprends pas , continua-t-il , d'où peut venir ce relâchement , il me semble que deux mille Vers sont bientôt faits , & l'on fait que bien souvent ils ne me cou-toient que vingt-quatre heures ; En trois jours je faisois une Comédie , les Comédiens l'aprenoient , & le Public la voyoit ; je ne le faisois point languir comme l'on fait maintenant , & la différence que je trouve entre ces Poètes Modernes & moi , c'est qu'on re-présentait d'abord mes pièces sans les promet-tre , & que l'on promet quelquesfois les leurs sans les jouer. De plus , ajouta-t-il , les Comédiens annoncent toutes sortes de Comédies indifferemment comme des Chefs-d'œuvres , ils s'érigent en Juges de ce qu'ils ne connois-sent pas , & si on les en veut croire , le dernier Ouvrage d'un Poète est toujours ce qu'il a fait de meilleur. Ils devroient à mon avis attendre que le Public en eût dit son sentiment ; c'est assez qu'ils aient à répondre de leur action ; Ils s'exposent mal à propos à des démentis que l'on donne à leurs affiches , & bien souvent à eux-mêmes , & ces Eloges à contre-tems ne servent qu'à entretenir la vanité d'un jeune Poète qui se repose dessus , & qui pourroit faire mieux , si l'Encens qu'on lui donne ne lui montoit point à la tête.

Vous parlez de Comédie , interrompit Tristan en Poète du tems de la Ligue ; de grace , continua-t-il , qui vous a dit qu'une Pièce de Theatre ne vaut rien en Prose ? Voila justement l'erreur de tous ceux qui savent comme vous faire deux mille Vers en vingt-quatre heures ils s'imaginent qu'il ne

faut que rimer pour être Poète , & ces Mes-  
 sieurs remplissent notre Théâtre de leurs brouil-  
 leries , sous prétexte qu'ils ont la veine cou-  
 lante , & que la fureur Poétique les suit par  
 tout ; Cependant il y a bien d'autres Myf-  
 tères , & vous changeriez de langage si vous  
 aviez lû seulement les vingt premières lignes  
 de la Poétique d'Aristote : Mais vous êtes  
 venus dans un siècle où l'on ne se piquoit  
 pas beaucoup de l'entendre ; On ne trou-  
 voit point à dire qu'un même personnage  
 vieillît de quarante ans en vingt-quatre heu-  
 res , que sa barbe & ses cheveux blanchissent  
 dans l'intervalle de deux actes ; Il pouvoit  
 entre deux Soleils passer de Paris à Rome ,  
 & c'étoit faire une Comédie que de mettre  
 une vie de Plutarque en Vers. On n'en use  
 pas si librement aujourd'hui , on ne méprise  
 plus Aristote impunément , & l'on ne feroit  
 pas grace à Sophocle pour un jôta. Les  
 meilleures Pièces ont bien de la peine à se  
 soutenir ; Dès qu'elles commencent à paroî-  
 tre , trente critiques , bons ou mauvais ,  
 s'acharnent sur elles , & quand un Poète au-  
 roit charmé toute la Cour , quand les loges  
 & le parterre l'auroient admiré , il se trouve  
 toujours quelque bourru dans la foule , qui  
 n'est pas du sentiment de tout le monde , &  
 qui fait aussi hardiment le procès au Cid ,  
 que s'il ne valoit pas mieux que la belle d'A-  
 rache , ou le grand Ostorius. Il faut pourtant  
 avouer que ces Critiques ont fait du bien au  
 Théâtre ; ils ont mis nos Poètes en garde  
 contre la censure : Mais je voudrois fort né-  
 anmoins qu'ils fussent en plus petit nombre ,  
 &

& qu'ils ne prissent pas l'un pour l'autre , comme il leur arrive le plus souvent : Il est certain qu'il se fait toujours de méchantes Comédies , quelquesfois aussi on nous donne des critiques encore plus mauvaises , & la même demangeaison qu'il prend à de jeunes Poètes , de se mettre sur le Théâtre pour acquérir une réputation prompte & universelle , fait que d'autres qui ne peuvent pas monter si haut , s'efforcent de se rendre illustres par la critique des Pièces les plus éclatantes : Mais qu'ils sachent , ces nouveaux Censeurs , que si par cette voye ils peuvent parvenir à la gloire d'un Aristarque , ils seront toujours néanmoins beaucoup au dessous d'Homère. \*

Un Poète Comique qui n'étoit pas loin de Trifan voyant les esprits embarrassés , Mon Caractère , dit-il , ne me donne pas grande autorité pour oser joindre mes avis aux vôtres ; Mais j'ai appris d'un Auteur qu'on estime beaucoup ici , & par parenteze , c'est Lucien , que les plus grands hommes n'ont pas toujours les meilleures pensées , & qu'un fou ( ne croyez pas pourtant que je le sois ) peut par hazard rencontrer heureusement , & fournir des expédiens qui méritent d'être suivis. Vous avez ouï parler sans doute , continua-t-il , de l'embarras où se vit un jour le Grand Jupiter , certain Philosophe Epicurien , vulgairement appelé Damis , disputoit de la Providence contre le Stoïcien Damoclès , & l'Histoire assure qu'il le combattoit par des raisons si puissantes , que le

pau-

pauvre Stoïcien ne savoit que dire. Jupiter qui s'étoit caché exprès dans un Nuage pour les écouter , voyant son Parti si mal deffendu , & craignant que le lendemain auquel la dispute fut remise , Damis n'achevât de confondre Damoclès , & qu'à l'avenir on ne se moquât des Dieux , fit convoquer par Mercure toutes les Divinitez , pour délibérer de ce qu'il y avoit à faire en cette rencontre , & il lui recommanda de n'en oublier aucune , disant qu'il ne faut quelquefois qu'un sot pour donner un bon avis. Cela fut exécuté ponctuellement , tous les Dieux se rendirent à l'heure prescrite , & Jupiter leur conta ses doléances ; Chacun dit son sentiment là-dessus : Mais Momus , qui ne passe pas pour le plus sage de la troupe , eût la gloire néanmoins d'avoir mieux opiné que tous les autres. Il fut d'avis de ne pas faire semblant de rien : Car , dit-il , il importe peu qu'il y ait des gens de cette opinion , pourvu que la foule soit de notre côté. C'est à peu près , reprit le Poëte Comique , le parti que nous avons à prendre dans cette occasion : laissons critiquer tant que l'on voudra , & ne faisons point de réponse ; on se lassera peut-être de nous déchirer , & le pis aller de cette affaire , c'est que nous aurons toujours la foule pour nous.

Que les applaudissemens de cette foule ; interrompit Vaugelas , coûtent cher à cette Montagne ; c'est ce qui la remplit incessamment d'une infinité d'Auteurs Modernes qui corrompent tout. Qu'un Poëte , par exemple , ait pour lui les Marchans de la rue  
Saint



Saint Denis , & qu'il trouve un Libraire assez facile pour acheter ses folies : le voila devenu Auteur pour le reste de ses jours ; il n'a pas plutôt fini une Pièce qu'il en recommence une autre , & entassant Volume sur Volume , il compose toute sa vie , & ne fait rien néanmoins qui puisse vivre après lui. Si l'on confidéroit comme il faut ce que c'est que de se faire imprimer , on ne s'y résoudroit pas si facilement ; Je n'y ai jamais songé sans frissonner , & après avoir recommencé tant de fois ma Traduction de Quint Curse , après en avoir reçu des Eloges de tous côtez , je tremblois encore pour elle ; Je regardois la Boutique de Courbé comme son écueil , & les jugemens de la postérité m'effrayoient. Que la République des Lettres feroit heureuse si l'on y gardoit ces maximes : Mais on veut être Auteur à quelque prix que ce soit , on en fait métier & marchandise , & j'en connois tels qui assignent leurs Créanciers sur leurs Libraires , & les remettent au premier Ouvrage. On a encore cette malheureuse fantaisie , de prétendre réussir en toutes choses ; on ne veut point passer pour avoir un Génie borné , & comme il n'y a guère de Poète qui n'étende sa Jurisdiction depuis l'Epigramme jusqu'au Poème Epique , on ne voit presque point aussi d'Orateur , qui du Panégyrique ne descende jusqu'au Billet Doux. L'on a vû le Cardinal du Perron faire des Vers au sortir de la Conférence de Fontainebleau , & passer d'un Sonnet à une Harangue ; Scarron que la nature fit tout burlesque , & dont l'esprit & le corps furent

tour-

tournez tout exprès pour ce Caractère , eût bien l'audace de vouloir composer une Tragédie , & sans doute qu'il l'auroit faite , si la mort n'eût prévenu la témérité de son entreprise. Enfin , Balzac lui-même a suivi ce mauvais exemple , & non content de remporter la gloire du grand stile , il a voulu montrer par le Barbon , qu'il n'étoit pas moins propre à la raillerie : Cependant il s'est trompé de ce côté là ; Les délicats n'ont pas été de son goût , & son Barbon n'a fait que gâter ses œuvres. Suivons toujours notre naturel , ne sortons jamais du genre qui nous est propre , & n'envions point aux autres la gloire que nous ne saurions aquerir comme eux. Laissons l'Elegie à Desportes , les Stances à Theophile , le Sonnet à Gombault , l'Epigramme à Mainard , la Satyre à Regnier , le Burlesque à Scarron , le Cothurne à Tristan , le Roman à la Calprenede , le Billet Doux à Voiture , la Prose à Balzac , le Panégyrique à Ogier , l'Ode à Malherbe & à Racan , les Vers Héroïques à Brebœuf , & que chacun cultive le Caractère que le Ciel lui a donné , sans entreprendre sur celui des autres. Ce n'est point la quantité d'Ouvrages qui donnent l'Immortalité ; Deux feuilles de Papier ont fait passer Perse jusques à nous : l'Abbé de Cérifi , ira plus loin , avec sa seule Métamorphose des yeux de Philis en Astres , que beaucoup d'Auteurs qui occupent de grandes places dans nos Bibliothèques , & le Temple de la Mort forcera mieux la rigueur des tems que les six cens Volumes de l'Evêque du Bellay. D'où vient

vient pensez-vous , ajouta-t-il , que nous sommes si fort au dessous des Anciens ? nous qui les devrions surpasser de la même sorte qu'ils surpassèrent leurs prédécesseurs ; c'est qu'on ne se donne pas la patience qu'ils prenoient pour se rendre habiles ; On veut être Auteur dès la mamelle , & l'on voit ici des enfans avec leurs Muses naissantes , \* qui s'érigent en grands personnages. Il se trouve même des gens qui leur applaudissent ; on ne lit que ces nouveutez , & le tems qu'on devoit donner à l'Etude de nos Anciens Maîtres , ne s'emploie qu'à la lecture de ces beaux esprits Modernes , qui ne laissent pas le loisir de reprendre haleine , tant ils s'empressent de multiplier le nombre des méchans Livres. Il feroit donc , continuait-il , fort à propos d'imposer des bornes à cette passion frénétique que l'on a d'écrire , & je ferois d'avis que dès à présent on commençât de faire une revûe de tous les Auteurs , & d'en supprimer ce qui n'est pas dans cette perfection que nous désirons,

Cette remontrance fit trembler plus de la moitié du Parnasse ; Tous les Auteurs du dernier siècle , & une partie de celui-ci en murmurèrent ; mais Apollon la trouva si judicieuse , qu'il ordonna qu'elle fut exécutée , & dès l'heure même il nomma pour Juges , Vaugelas ; Balzac & Malherbe.

On commença par nos Anciens Poètes. Marot qui marchoit à la tête , apporta ses Epigrammes , ses Epîtres , ses Rondeaux , ses Balades & ses Pseaumes , & prenant la paro-

\* C'est le petit Beau-Château,

parole pour les deffendre : S'il étoit possible , dit-il , qu'on fît encore quelque estime de Catulle , d'Horace , & de Martial , j'aurois espérance pour le salut de mes Pièces ; mais je crains bien que ces Messieurs n'ayent perdu leur crédit dans ce dernier siècle , & que l'on ne conte pour rien la peine que j'ai prise à les imiter ; Car enfin , qui voudroit maintenant regarder un Poète Gaulois qui n'a que des mots barbares ? J'ai beau dire que j'étois les délices de François Premier , on me jugera sur le goût de la Cour de Louis quatorzième ; On pèsera toutes mes syllabes , & malheur au premier Vers , qui ne marchera pas droit. On ne me pardonnera pas ces deux Vers.

*O bien-heureux celui dont les commises  
Transgressions , sont par grace remises.*

On me donnera encore la torture sur cette Epigramme.

*Mets voile au vent , Cingle vers nous , Charon ,*

*Car on t'attend , puis quand feras en tente ,  
Tant & plus boi , Bonum Vinum Charum ,  
Qu'aurois pour vrai , doncques sans longue attente ,*

*Tente les pieds à si décente sente ,  
Sans te fâcher , mais en sois content , tant  
Qu'en ce faisant nous le soyons autant.*

En un mot , je dois m'attendre , qu'on  
n'ou-

n'oubliera rien de ce qui me peut travestir en ridicule , & peut-être que l'on me rendra si pitoyable , que je me ferai peur à moi-même.

Helas , interrompit Saint Gelais , que deviendrons-nous donc nous autres , si les Vers de Marot ont tant à craindre ? Mais , ajouta-t-il , pourquoi s'avise-t-on de nous attaquer ? N'y a-t-il pas assez d'Auteurs Modernes à revoir ? Et le tems ne nous met-il pas à l'abry de toute réforme. Nous sommes les premiers Maîtres de la Poësie ; Nous avons heureusement exécuté tout ce que notre siècle étoit capable de faire , & je fais même que Voiture , Sarrazin , & beaucoup d'autres nous doivent la meilleure part de la gloire qu'ils ont acquise.

Pour moi , dit Ronfard , je n'ai rien à craindre , quand on suit , comme j'ai fait , les traces de Pindare , & celles d'Horace , on est à l'épreuve de la censure ; Mais j'ai de plus quatre régnes qui m'ont admiré , & s'il faut aujourd'hui juger de la Poësie , c'est à moi d'en être le Juge , puis que je suis le Prince des Poëtes François , & que l'on me donne autant de soufflets , que l'on fait de fautes.

Vous vous êtes donc bien souffleté vous-même , interrompit Malherbe , car n'en déplaise à votre Altesse Poétique , si l'on retranchoit de vos Vers , ceux qui sont mauvais , vous n'en auriez guère de reste ; & cette Ode , pour le Chancelier de l'Hôpital , que vous avez mise au rang des merveilles , se verroit défigurée en bien des endroits.

E

Cette

Cette Ode , reprit Ronfard , passera malgré vous dans tous les siècles pour le Chef d'œuvre des Odes , & toutes vos Poësies ne valent pas une de ses Strophes. Quand toute la fable seroit perdue , on la trouveroit dans cette Pièce , & dans les vôtres on ne voit que des mots qui ne disent rien. Un grand Poète ne s'embarrasse point de la langue ; Une syllabe plus ou moins ne l'arrête pas ? Sa veine est un torrent qui entraîne tout dans sa course , & celle des Versificateurs , comme vous , n'est qu'un filet d'eau , que le moindre gravier dessèche , & retient tout court. J'ai suivi les chemins aisez quand je l'ai pû faire : Mais à parler franchement , j'en ai rencontré bien peu ; Personne avant moi n'avoit préparé les voies , elles étoient encore toutes couvertes de ronces & d'épines , & vous devriez rendre grâce au Ciel , de ce que je les ai défrichées pour vous y faire un passage. Dites-moi , continua-t-il , si dans cette facilité dont vous vous flattez , il y a rien qui vaille le coulant de ces petits Vers.

*Si pour être né d'Ayeux ,  
Demi Dieux ?  
Si pour être fort & juste ,  
Les Princes ne mourroient pas ,  
Le Trépas  
Devoit épargner Auguste.*

Mais je ne me croirois pas Poète , si tous mes Vers ressembloient à ceux-là , & je m'applaudis bien plus de cette Strophe treizième

zième de mon Ode , pour le Chancelier de l'Hôpital , quoi que vous autres Puristes y trouviez des duretez , qui vous blessent.

*Comme l'Aimant sa force inspire.  
Au Fer qui le touche de près ,  
Puis soudain ce Fer tiré tire  
Un autre qui en tire après ;  
Ainsi du bon fils de Latone ,  
Je ravirai l'esprit à moi ,  
Lui du pouvoir que je lui donne  
Ravira les vôtres à soi ,  
Vous par la force Apollinée ,  
Ravirez les Poètes saints ,  
Eux de votre puissance atteints ,  
Raviront la tourbe étonnée.*

En cet endroit toute la bande des Poètes anciens s'écria , & d'une commune voix ils appellèrent de l'Ordonnance d'Apollon , disant que quand ils n'auroient que l'avantage du tems sur ces nouveaux Juges , c'en étoit assez pour ne les pas reconnoître.

Sur quoi Vaugelas , qui appréhendoit le desordre , s'adressant à Malherbe , & à Balzac ; les Auteurs nouveaux , dit-il , nous feront assez de peine , sans nous embarrasser encore de ceux-ci , qui sont maintenant le rebut des Bibliothèques , & la proie des Vers , & nous ne saurions mieux taire dans cette rencontre que de suivre l'exemple des Architectes , qui employent dans les fondemens de leurs Edifices , les pierres les plus massives & les plus grossières , réservant pour les dehors les plus belles , & les plus polies.

Ainsi , continua-t-il , plaçons-les dans un lieu qui ne soit point exposé en vûë , & qu'ils servent comme de fondement à ce grand Ouvrage qu'on attend de nous.

Alors , Nicandre , on appella les nouveaux Auteurs : Mais quelle foule , bons Dieux ! On ne savoit par où commencer , & je ne croi pas que l'Autel de Lyon , si fameux dans l'Antiquité , en vit jamais tant. J'appris que cette grande confusion venoit de ce que leurs rangs n'étoient pas encore réglés , & que chacun dans la bonne estime qu'il avoit de soi , vouloit marcher le premier. Les Poëtes prétendoient le pas sur les Orateurs , les Orateurs le prétendoient sur les Poètes , & certains Auteurs de Nouvelles Galantes , qui composoient un corps avec plusieurs autres vulgairement appelez , Messieurs des Pièces Choies , faisoient tant de bruit en Vers , & en Prose , qu'on n'entendoit qu'eux. Tout ce qu'on pût faire dans ce grand desordre , fut d'arrêter les premiers qui se présentèrent. On commença par Cyrano , & d'abord on lui demanda ce qu'il prétendoit faire de ses Lettres , qu'il étalloit avec tant d'affectation. N'est-ce pas assez , dit , Balzac , que l'on vous conserve vos Mondes de la Lune , & du Soleil , & quelque chose de votre Agrippine , & de votre Pédant joué.

Non , répondit Cyrano , ce n'est pas assez ; ou si vous voulez que je m'en contente , commencez le premier à supprimer plus de la moitié de vos Lettres , & souffrez qu'on traite vos œuvres , comme vous prétendez traiter aujourd'hui les miennes.



La différence , repliqua Balzac , est grande de vous à moi , on en peut juger par le rang que je tiens ici : Mais d'ailleurs, on ne verra point dans mes Livres ces équivoques puériles , ni ces fades allusions qui vous sont si ordinaires. L'on n'y verra point ces amas d'injures qui font peur à ceux qui vous lisent , & quand j'ai dit du mal de quelqu'un , ce qui m'est arrivé rarement , je l'ai fait d'un air qui sent l'honnête homme , & qui ne fait point l'imagination du Lecteur. C'est de quoi , continua-t-il , vous ne vous êtes guères mis en peine , témoin *Soucidas* , qui selon vous , *n'est tout au plus qu'un Clou aux Fesses de la Nature* , & *une Marionette incarnée* ; témoin le gros homme , \* que vous faites passer , tantôt pour *une Louppe aux entrailles de la Terre* , tantôt pour *une Longe de Veau qui se promene sur ses Lardons* , & par tout pour un *gros crevé* ; témoin encore Scarron que vous traitez de *Monstre ou de Ferme planté au Parvis du Temple de la Mort* , & dont les œuvres ne sont à ce que vous dites , *qu'un pot pourri de peaux d'Asne* , & *de Contes de ma mere l'Oye*. Je ne parle point des impiétez qui vous sont si naturelles , & qui se rencontrent à chaque page , c'est le principal Caractère de toutes vos Pièces ; & vous savez bien aussi , que c'est ce qui fit deffendre votre Agrippine , qui , sans trente ou quarante Vers qui blessent les bonnes Mœurs , auroit diverti long-tems le Public , & tiendrait encore sa place sur le Théâtre.

E 3

Cha

\* Monsieur le Comédien.

Chacun écrit à sa mode , reprit Cyrano , je ne me retracte point de ce que j'ai fait , & je vous défie , continua-t'il , de me montrer dans mes œuvres une allusion , ou une équivoque qui ne soit pas juste. Puisque la Rhétorique a ses figures dont elle nous permet l'usage , puisque chacun a droit de choisir la sienne , peut-on me blâmer du choix que j'ai fait , & prix pour prix , mes équivoques ne valent-elles pas bien vos Hiperboles ? J'ai du moins cet avantage sur vous , que l'on rit de mes équivoques ; mais je sai de bonne part que vos Hiperboles font pitié. On aime bien mieux voir dans mes Lettres *le redoutable Bouteville en la Compagnie des Grammairiens Grecs , qui ont inventé le duel* , \* que l'on fait qu'il aimoit plus que sa vie , que de voir dans les vôtres un Duc d'Espernon , à qui vous voulez *qu'on rende le même honneur que l'on doit aux choses Saintes* , † & tout bien considéré , quand on voudra nous comparer l'un à l'autre , on trouvera que je me joue quelquefois , & que vous vous perdez presque toujours en vous élevant. Mais demeurons-en là si vous m'en croyez , car si vous êtes glorieux comme un Barbier , je vous aprens que je suis fantasque comme la Mule du Pape , & vaillant comme mon Epée.

N'est-ce pas assez de vos équivoques , interrompit Vaugelas , voulez-vous encore nous assassiner de vos Proverbes ?

Vraiment , repartit Cyrano , vous êtes bien dé-

\* Lettre 19. d'un songe.  
Livres 2. Lettre 18.

† Premier Volume ,

déliçats , vous autres Messieurs. S'il faut vous en croire , Erasme a perdu son tems avec ses Adages ; Baif s'est moqué du monde de faire des Mines ; le Comte de Cramail est un mauvais plaissant , avec sa Comédie des Proverbes , & Voiture , tout Voiture qu'il est , a de grands comptes à vous rendre , de cent sortes de petits jeux qui sont si fréquens dans ses Lettres. Que deviendra celle du *Valentin* , puis que *Valentin* y a ? A quelle sauce mangerons-nous , *ma Commère la Carpe* , & que ferons-nous de *Madame l'Abbesse* \*\*\*\*\* & de son *Chat* ? \* Non , non , continua-t-il , les Proverbes ne sont pas si peu de chose que vous croyez , & si je vous avois montré des Lettres , qui me tombèrent autresfois entre les mains , je vous ferois bien changer de langage : Mais à propos , il m'en souvient d'une qui commence ainsi.

A peine eut-il achevé la première période , qu'Ogier l'arrêta tout court , & prenant la parole ; Je reconnois , dit-il , cette Lettre , c'est une réponse , que me fit autresfois un grand Ministre , qui pour se délasser de la plus importante Négociation de l'Europe , avoit choisi cette matière de divertissement ; & je puis dire , continua-t-il , que cet excellent homme qui effaçoit les plus grands Politiques de son tems , avoit encore l'avantage de surpasser les plus beaux esprits dans les exercices des belles Lettres , & de la Galanterie.

E 4

\* Ce sont trois Lettres , où Voiture a fait le plaissant , & s'est joué sur des équivoques & des Proverbes.

terie. Il étoit un des Héros de Voiture, dont vous venez de parler, & quiconque a lû l'éloge que j'ai mis à la tête de mes Ouvrages, n'a pas besoin de chercher son nom. Mais ne vous y trompez pas, ajouta-t-il, s'adressant à Cyrano, ces Lettres ne se faisoient pas tout de bon, c'étoit une irrégularité affectée ; & il en est, à peu près, de ce petit amusement, comme des caprices de ces grands Peintres, qui égayaient leur imagination sur des grotesques, après l'avoir fatiguée sur les grands desseins. J'apprends (car heureusement pour moi je ne vous ai jamais lû) que vous n'en avez pas usé de la sorte ; Les allusions & les équivoques ont toujours fait votre capital, c'étoit vos favorites, & vos bien-aimées, & vous avez crû qu'on ne pouvoit bien écrire sans elles.

Cyrano voulut repliquer, mais Vaugelas, & Malherbe lui arrachèrent ses Lettres, & prononcèrent leur jugement de condamnation.

Du Pelletier parut dans ce même tems avec un Sonnet en main, par lequel il demandoit justice de ces quatre Vers qu'on avoit faits contre lui.

*Tandis que Pelletier croté jusqu'à l'Echine,  
Va mendier son pain de Cuisine en Cuisine,  
Savant dans ce bel Art, si cher aux beaux  
esprits,  
Dont Montmaur antresfois fit leçon dans  
Paris.*

Voici le Sonnet dont je me suis heureusement souvenu.

S O N -

## S O N N E T.

*Vous que le Divin Appollon  
A nommez pour faire justice,  
Et dont la Savante Police,  
Doit régler le Sacré Vallon.*

*Prenez en vos mains tout de bon  
La vengeance d'un Malefice,  
Qui d'une inique cicatrice,  
Ternit, & ma Muse, & mon Nom.*

*On me traite de Parasite,  
Moi, qui plus reclus qu'un Hermite,  
Ne mangeai jamais chez autrui:*

*O fatalité sans seconde ?  
Faut-il qu'on déchire aujourd'hui !  
Celui qui loua tout le monde.*

Il ne s'agit point ici , lui dit Malherbe , de savoir si vous êtes Parasite ou non , mais seulement si vous êtes Auteur , & pour cela voyons ces Papiers que vous tenez sous le bras.

Ce sont , repartit du Pelletier , quelques Lettres Morales , & quatre Centuries de Sonnets , faits en l'honneur de tous les beaux esprits de mon tems.

Malherbe prit les Sonnets , & renvoya les Lettres à Balzac , & à Vaugelas. Il trouva d'abord ; Sonnet pour Monsieur Malingre sur son Histoire Romaine ; Sonnet pour Monsieur du Four sur ses Cantiques Spirituels ;

*Sonnet pour Monsieur Chaumer sur le premier Livre qu'il fera ; Quatorze Sonnets pour les Auteurs qui viendront ; Nota que c'est le reste de quarante que j'avois faits par avance.* Et de grace , continua Malherbe , après avoir tout feuilleté , qui sont ces Auteurs que vous louez tant ; on ne connoît ici ni leurs noms ni leurs Ouvrages , & voici pour le moins quatre cens beaux Esprits de conte fait , dont nous n'avons jamais entendu parler.

Si est-ce pourtant , répondit du Pelletier , qu'on trouvera tous leurs Livres dans mon Cabinet , avec cette inscription , *ex dono Autoris* ; que si par malheur vous n'en connoissez pas un , ce n'est pas à moi que l'on s'en doit prendre ; j'ai fait tout ce que j'ai pû pour les rendre illustres , & il y en a tel d'entr'eux que j'ai honoré de quatre Sonnets pour un même Livre ; tant ma Muse étoit bien-faisante , & libérale d'Eloges.

Votre Muse , interrompit Malherbe , les a mal servies , & si leurs Ouvrages ne valent pas mieux que vos Vers , comme j'y voi beaucoup d'apparence , voici le traitement que nous leur ferons : En disant ces mots il déchira les quatre Centuries de Sonnets , Balzac en fit autant des Lettres Morales , & tous ensemble d'un commun accord , le condamnèrent à un exil perpétuel.

Grenaille qui étoit de ses Amis , demanda grace pour lui : Mais Balzac lui ferma la bouche , & prenant les Livres qu'il tenoit en main ; C'est à vous maintenant , dit-il , à répondre de vos Ouvrages ; puis parcourant

rant tous leurs Tîtres , Bons Dieux ! s'écria-t-il , que *d'honnêtetez* ; Il ne vous manquoit plus après votre *honnête Fille* , *vôtre honnête Garçon* , & *votre honnête Veuve* , que d'avoir encore fait *l'honnête Homme* , & *l'honnête Femme* , & vous nous auriez comblé de toutes les *honnêtetez* du monde. Je ne voi rien ici néanmoins , continua-t-il , qui vous rende digne de marcher à côté de du Bosc & de Faret , & vous vous fussiez bien passé de toucher à des matières que ces Auteurs avoient consommées. Mais il n'y a pas moyen d'empêcher la demangeaison de vous autres Messieurs les Copistes. Qu'un Livre ait quelque air de nouveauté vous le contrefaites aussi-tôt , & croyez mériter beaucoup du Public , quand vous avez fait une méchante copie de quelque excellent Original. Combien *la Rome Ridicule* de Saint Amant , a-t-elle produit de Villes ridicules qu'on ne peut souffrir ? Combien sa *Solitude* en a-t-elle fait que l'on ne lit pas ? Que de misérables Métamorphoses ont succédé à celle des yeux de Philis en Astres ? Que de Temples ont été bâtis sur le Temple de la Mort ? Et n'est-ce pas enfin de la pompe funébre de Voiture , que viennent ces ennuyeuses pompes funébres de Scarron , & de la Calprenede ? Je suis d'avis , continua-t-il , en s'adressant à Malherbe & à Vaugelas , que nous supprimions toutes ces fausses copies , & nous pouvons commencer dès cette heure même par *l'honnête Fille* , *l'honnête Garçon* , & *l'honnête Veuve*. Ensuite parlant à Grenaille , consolez-vous néanmoins , dit-il , on vous laisse votre Sa-

*ge Résolu* en faveur de Pétrarque que nous honorons , & l'on veut bien encore vous laisser votre *Relation de la Revolution du Portugal* , à la charge d'en ôter votre portrait , dont l'inscription est trop fanfaronne pour un Auteur comme vous. Si vous n'y aviez marqué que le lieu de votre naissance , & que vous vous fussiez contenté d'y joindre que vous vous êtes fait Moine à Bordeaux , & que depuis vous jettâtes le froc à Agen , on l'auroit soufferte : Mais vous y ajoutez , que vous vous êtes rendu immortel à Paris ; c'est un article qui n'a rien de la vérité des trois précédens , & sous le bon plaisir d'Apollon il sera rayé.

Passons maintenant aux autres , dit Vaugelas ; en voici beaucoup , continua-t-il , sur qui notre censure n'a à faire que très peu de chose. Nous pouvons nous en décharger dès à présent , & ils se réformeront bien d'eux-mêmes. Alors défilèrent quantité d'Auteurs , entre lesquels je remarquai Régnier , Théophile , Saint Amant , Bardin , Coulomby , Coiffeteau , le Maître , Pascal , Rotrou , Tristan , Malleville , Gombault , Marcaffus , Maynard , Voiture , Sarrazin , Cerisy , Durier , Farret , les deux Ogier , Montfuron , l'Etoile , Bois-Robert , de Lingendes , Racan , Scudery , la Calprenede , Habert , Priezac , de la Menardiere , Scarron , Brebœuf , Giry , la Chambre , Boileau , & je vis l'heure que Maillet , & Gomés , étoient passés , sans Malherbe qui les arrêta , & qui dans le même instant déchira leurs

Vers ,



Vers , qu'il fit voler en lambeaux sur la Montagne. J'atrapai une Epigramme qui s'étoit conservée entière , je pense qu'elle étoit de Gomés , & je la trouvai si plaisante que j'ai crû vous en devoir faire part.

## E P I G R A M M E.

*Plaise au Roi me donner cent livres  
Pour acheter Livres & Vivres,  
De Livres je m'en passerois :  
Mais de Vivres je ne saurois.*

Costar qui se rencontra dans ce débris ; ramassa tout ce qu'il pût de la dépouille de ces Misérables , disant à ceux qui l'en vouloient détourner , que selon le sentiment de Pline le Naturaliste , il n'y avoit point d'Auteur si méchant , qui n'eût quelque chose de bon , & que comme Virgile tiroit des Diamans de la bouë d'Ennius , tout de même un bel Esprit pouvoit trouver de quoi s'enrichir jusques dans les Vers de Maillet , & de Gomés : Mais Balzac le surprenant au pillage , & se ressouvenant d'ailleurs de leur ancienne querelle : C'est aujourd'hui , lui dit-il , qu'il faut rendre ce que vous avez pris : On fait , continua-t-il , que vous n'avez point fait d'autre métier toute votre vie , que de butiner sur les Anciens & sur les Modernes ; Vous les avez mis en pièces dans vos Ouvrages , & je puis dire sans hiperbole , que dans un Volume entier , à peine trouve-t-on une feuille entière qui soit de vous. Pour la défense d'une particule vous fouillez jusques  
dans

dans les Langues Orientales ; Votre avidité n'est point satisfaite , si elle ne passe de Moïse jusques à Malherbe , & quelque éloigné que soit Accurse des Matières que vous traitez , vous tirez sa gloze par les cheveux , & le menez en triomphe dans vos Ouvrages. Costar indigné de se voir traité de la sorte , apella à son secours Voiture , qui n'eut pas plutôt entendu sa voix , qu'il accourut à l'instant même pour le deffendre : Mais il n'auroit jamais sauvé son Apologiste , sans une révolte universelle des autres Auteurs , qui voyant que l'on maltraitoit Costar , crurent qu'il ne pouvoit y avoir de salut pour eux que dans le trouble. Rien ne fut capable d'apaiser cette sédition ; ni les remontrances de Vaugelas , ni la gravité de Balzac , ni la fureur de Malherbe n'en purent venir à bout , & je reconnus dans cette rencontre , que l'emportement des beaux Esprits , est mille fois plus dangereux que celui d'une Populace émue , qui sur la foi de Virgile , se calme ordinairement par les discours d'un homme de considération & d'autorité. Apollon voyant que cette réforme faisoit tant de bruit ; n'en voulut plus entendre parler , il rapella Vaugelas , Malherbe , & Balzac ; il leur dit qu'il étoit plus à propos de laisser les choses comme elles étoient , & leur recommanda seulement d'empêcher à l'avenir que le nombre des mauvais Auteurs ne multipliât , & qu'il n'en fût plus admis aucun sur la Montagne.

Le desordre néanmoins commençoit à s'apaiser , & déjà chacun avoit repris sa place ,  
quand

quand tout à coup on vit voler des papiers brûlez que le vent porta jufques dans les mains d'Apollon. Ce Dieu jettant les yeux du côté d'où ils venoient , aperçût la Sorbonne en Feu , & à peine eût-il annoncé cette funefte nouvelle que tout le Parnaffe en foupira , & parut dans la plus grande confternation qui fut jamais. Le Cardinal de Richelieu fe defefpéroit ; Quoi donc , difoit-il , ce Temple Augufte qui me répondoit de l'immortalité de mon nom ? Quoi cet Ouvrage qui devoit porter ma gloire chez tous les Peuples , & l'étendre jufques à la fin des fiécles , périra fi cruellement ? Plûtôt que tout l'Univers foit renverfé , que tous les Elémens fe confondent , & que la Nature foit anéantie. A ces derniers mots , la douleur lui fuffoqua la parole , & en même tems Ogier pouffant de triftes cris vers le Ciel , fe plaignit de cette manière. Est-il une perte pareille à la mienne. \* Les Palais fe peuvent rétablir quand ils font tombez ; on n'y perd que des pierres fujettes à l'inconftance du monde ; Mais qui pourra jamais faire revivre ces chers écrits qui devoient défier l'injure du tems , & que j'avois regardez toujourns comme un monument plus durable que l'Airain.

Confolez-vous l'un & l'autre , interrompit Apollon , le Feu qui vous allarme eft éteint , les foins d'un Magiftrat † qui nous ho-

\* Le bruit courut que fes écrits étoient brûlez , avec les Livres de Monsieur Boileau le Docteur , à qui il les a laiffez par fon Testament.

† Monsieur de la Reinie.

## 80 LA GUERRE DES, &c.

honore en ont arrêté le cours ; Puis se retournant vers Ogier , tes écrits , continuait-il , sont conservez , & quand même ces précieux restes de tes veilles seroient perdus , ils se trouveroient dans la mémoire de tous les Savans ; Ta gloire ne relève point de l'Empire de la Fortune ; Tant qu'on parlera de Balzac , on admirera son Apo'logie que tu as faite , & tant que l'Eloquence aura des Adorateurs , tes actions publiques auront du crédit. Cependant , ajouta-t-il , voici une belle matière d'Elégie , & je m'en vais inspirer mes Poètes pour y travailler.

Ici , Nicandre , finit mon songe , & je me réveillai , ne m'attendant à rien moins , qu'à me retrouver dans mon Lit.

F I N.



L E  
P A R N A S S E  
R E' F O R M E'.



USSI-TÔT que le Soleil eut repris ses forces , & que l'Hyver eut fait place aux premiers jours du Printems , je résolus de quitter la Ville , qui commençoit à me devenir ennuyeuse , & je m'en allai à la campagne , où la nature renaissante apelloit ma curiosité.

Je me levois tous les jours avant le Soleil ; j'aimois à voir monter ce bel Astre sur notre Horizon ; j'étudiois toutes les beautés de l'Aurore , & repassant en mon esprit les Descriptions que nos Poètes en ont faites , je jouissois tout ensemble des graces de l'Art & de celles de la Nature.

De ce Divertissement dont je regrettois sans cesse le peu de durée , je passois à celui que l'on reçoit à considérer les fleurs. Je me promenois dans un Parterre tout couvert des plus belles & des plus rares , & je remarquois dans la diversité de leurs couleurs , une peinture naïve de

## 2 LE PARNASSE

ce que l'Aurore a de plus charmant.

Quelquefois je prenois plaisir d'aller entretenir mes pensées dans l'obscurité d'un Bois , où le silence n'étoit interrompu que par l'agréable chant des oiseaux ; & souvent je me reposois près d'une fontaine , dont le doux murmure infinuoit un charme secret dans tous mes sens.

Un jour que l'on m'avoit envoyé une Critique sur quelques Livres nouveaux , j'en allai faire la lecture sur le bord de cette fontaine , mais la chute continuelle de ses eaux m'ayant insensiblement assoupi , je m'abandonnai au sommeil.

En cet état je fis un songe conforme aux choses que je venois de lire ; & cette Critique curieuse avoit frappé si agréablement mon imagination , qu'elle donna lieu à une rêverie toute de littérature & de bel esprit.

Je m'imaginai que j'étois dans une campagne riante , au milieu de laquelle s'élevoit une montagne , d'où sans cesse je voyois monter & descendre plusieurs personnes.

A peine eus-je fait quelques pas pour m'en approcher , que tout à coup , & avec un étonnement qui me saisit , j'aperçûs Gombault qui venoit à moi. Il semble , dit-il en m'abordant , que vous ne connoissiez point ces lieux , & que vous soyiez surpris de m'y rencontrer. Vous êtes , poursuivit-il , au País des Muses , & la montagne que vous voyez est le Parnasse.

A ces mots de Muses & de Parnasse tous mes sens se rassurèrent. Je sentis en moi-même une joye secrète de cette heureuse Avanture , & je fus ravi de trouver cette occasion favorable , pour apprendre un País que je n'avois encore vu que dans les Fables & dans les Romans.

Ce

Ce jour-là le Parnasse étoit en desordre ; tous les rangs en étoient troublez , & il paroissoit de loin qu'Apollon étoit occupé à entendre les plaintes de plusieurs personnes qui l'environnoient.

Je priai Gombault de me dire qui étoient ceux qui couvroient toute cette Montagne , & de m'expliquer le sujet de leurs plaintes : Mais comme il me témoigna qu'il étoit bien aise que je lui apprissé auparavant des nouvelles de notre Monde , je lui parlai de cette sorte.

Puis que vous desirez , lui dis-je , que je commence , sachez que tout est bien changé maintenant dans la République des belles Lettres. La guerre est allumée entre les Auteurs ; l'Académie est divisée , le schisme est parmi les beaux esprits , & si Apollon n'a pitié de ses enfans , adieu tous leurs Lauriers & toute leur Gloire.

Un Livre , ou deux tout au plus , sont cause de cette division ; c'est ce qui met aujourd'hui le feu dans les esprits , & deux plumes satiriques taillent de la besogne à toutes les autres.

Alors je l'entretins de quelques Livres nouveaux : Je lui en dis ce que ma mémoire en avoit pû retenir ; & quoi que j'eusse bien souhaité d'en apprendre son sentiment , l'empressement que j'avois de savoir les grandes affaires qui sembloient se remuer sur le Parnasse , ne me permit pas de m'en éclaircir , de sorte que lui-même , s'apercevant de l'impatience où j'étois , rompit tout d'un coup cet entretien ; & après m'avoir remercié d'un air obligeant ; Venez , me dit-il , & je vous placerai en un endroit d'où vous pourrez observer ce qui se doit passer en ces lieux. Apollon a résolu de réformer aujourd'hui tout le Parnasse ; & c'est pour cela

## 4 LE PARNASSE

qu'il a fait assembler tout ce Monde que vous voyez.

A peine fûmes-nous arrivez au pied de cette Montagne , que j'entendis fort distinctement la voix d'un homme , qui se plaignoit du peu de fidélité qu'on avoit apportée à la traduction de ses Ouvrages. J'appris de Gombault que c'étoit Polybe qui parloit pour lui , & pour plusieurs autres Historiens qui l'accompagnoient.

Il disoit qu'afin de consoler l'ignorance de ceux qui ne les pouvoient pas lire dans leurs langues naturelles , on les avoit traduits en François , où non seulement on les rendoit barbares , mais où même on les faisoit paroître tout mutilés. Il ajoûtoit qu'ils regardoient avec moins de déplaisir la ruine d'une partie de leurs Histoires , arrivée par la desolation des Etats , que cette corruption des plus beaux endroits de leurs ouvrages. Qu'il valloit mieux les laisser comme ils étoient , que d'y mettre la main pour les gâter. Qu'ils se feroient bien passez de l'aprobation du vulgaire , & que c'étoit trop peu de chose pour leur être venduë si chèrement. Il est étrange , poursuivoit-il , combien le dernier siècle a produit de ces Traducteurs. On les a vû paroître en foule ; & avec deux mots de Grec & de Latin , qu'ils avoient mal appris , ils nous ont habillez à leur mode , & d'une manière qui nous rend méconnoissables à nous-mêmes. Sans doute que la plûpart de ceux qui se sont jettez dans cet emploi , l'ont regardé comme un moyen de devenir Auteurs à peu de fraix. On nous a assurez qu'ils n'avoient eu recours qu'à de vieilles Traductions qu'ils avoient copiées & accommodées au tems. Ils n'ont pas assez chéri la vérité , pour prendre la peine de l'aller chercher  
jus-



jusques dans les anciens manuscrits , & ils ont mieux aimé errer à la suite d'un mauvais guide , que d'être exacts & corrects en suivant les originaux.

Il est vrai que quelques-uns d'entre nous ont sujet de se consoler. Car s'ils ont été pendant un certain tems défigurez, comme les autres ; il s'est enfin trouvé des plumes savantes qui les ont vangez de ce traitement injurieux.

Je ne sai pas s'il nous en arrivera quelque jour autant ; Mais quoi qu'il en soit , il faut qu'en attendant cette bonne fortune , qui ne nous viendra peut-être jamais , nous languissions cependant avec les playes que l'on nous a faites. Certainement il est de l'honneur des Muses d'arrêter le cours de ce desordre ; Il n'est pas juste que des misérables qui se font un métier de l'art de traduire , corrompent toutes les beautés de nos Livres , & qu'ils cherchent à gagner du pain aux dépens de notre gloire.

Si-tôt que cette remontrance fut finie , il s'éleva un murmure confus sur la Montagne , & j'aperçus plusieurs personnes qui cherchoient à se sauver. Chacun disoit que c'étoit ces mauvais Traducteurs dont Polibe venoit de se plaindre , & l'on remarquoit entr'eux Chappuys , Goulart , Gouget , & plusieurs autres.

Comme j'avois les yeux attachez à les considérer ; Vous voyez-bien , me dit Gombault , tous ces Traducteurs qui s'enfuient , de crainte qu'on ne leur fasse leur procès : Mais vous ne prenez pas garde à certaines gens décontenancez , dont la posture est quelque chose d'assez plaisant. Aussi-tôt il me les fit remarquer , & je reconnus entr'eux Baudoin & Durier , qui délibéroient , comme en tremblant , s'ils de-

## 6 L E P A R N A S S E

voient demeurer davantage sur la Montagne, où s'il ne leur seroit pas plus avantageux de s'enfuir comme les autres.

A voir leur visage pâle & défait, & sur tout celui de Baudoin, on auroit dit qu'ils venoient de faire quelque méchant coup. Mais je lûs de Gombault, que ce changement ne provenoit d'autre chose que de la crainte où ils étoient, qu'on ne les rendît responsables de la négligence de leurs Traductions. Ce sont des gens, poursuivit-il, qui se sont mêlez de traduire des Auteurs Grecs & Latins sur de vieilles versions Françoises : Ils ont été assez crédules pour ne pas douter de la fidélité de ceux qui les ont précédés dans cette entreprise ; & sur cette mauvaise garantie, ils se sont imaginez qu'ils pouvoient bien se dispenser de la lecture des originaux.

Dans le tems que Gombault me disoit ces choses, deux hommes d'une mine avantageuse prirent par la main Baudoin & Durier, & s'efforcèrent en aparence de les retenir. Je demandai à Gombault s'il les connoissoit, il me répondit que c'étoit Cicéron & Davila qui venoient leur offrir leur protection, & qui par une juste reconnoissance de la gloire qu'ils reçoivent des belles traductions qu'ils ont faites de leurs Ouvrages, leur promettoient la rémission de toutes les fautes qu'ils ont faites ailleurs, & d'obtenir leur grace auprès d'Apollon & des Muses.

A l'abord de ces deux grands Hommes, Baudoin & Durier se rassurèrent ; ils eurent une confiance entière en leur parole, & l'on vit en même tems la joye se répandre sur leurs visages. Je voulus m'approcher d'eux pour écouter ce qu'ils

qu'ils disoient ; mais aussi-tôt il s'éleva une voix qui m'empêcha de les entendre.

C'étoit Horace qui parloit pour lui-même, & pour une troupe de Poëtes dont il étoit à la tête. Il se plaignoit , mais d'un ton irrité & plein de dépit , de ce que l'on s'étoit avisé de traduire leurs Poësies en Prose Françoisé. Il faut , disoit-il , avoir une terrible demangeaison d'écrire pour faire des Traductions , si étéroclytes. Si les Peintres , poursuivit-il d'un ton railleur , donnoient la même liberté à leurs pinceaux , que ces Messieurs les Auteurs donnent à leurs plumes , nous aurions de belles copies ? Ils nous représenteroient sans doute Aléxandre à pied , avec l'air d'un simple drille de son Armée , lors qu'il marchoit à la conquête des Perses , & ce portrait passeroit chez eux pour cet Aléxandre vainqueur du monde , dont l'air magnanime & plein d'une fierté noble & généreuse , imprimoit d'un coup d'œil , comme d'un coup de foudre , la terreur dans l'ame de ses ennemis.

Voilà les beaux exploits de cette nouvelle secte de Traducteurs ; ne pouvant s'élever jusques à nous , ils nous abaissent jusques à eux , & nous font ramper comme des misérables ; parce qu'il leur est impossible de suivre notre rapidité qui les entraîne , ils nous estropient ; & par un défaut de jugement ou de vaine poëtique , ils mettent tout en prose jusqu'à nos chansons.

Il vouloit poursuivre son discours , quand tout d'un coup Terence l'interrompit. Ce n'est point , dit-il , pour blâmer vos plaintes que je prens la liberté de vous interrompre , mais seulement pour donner des marques de ma reconnaissance , à ceux qui ont si heureusement tra-

duit trois de mes Comédies. Leur prose est si pure , leurs expressions si fines & si délicates , qu'elles font honneur à mes Vers : Je reçois tant de gloire de leur Traduction , que je suis obligé de parler pour eux en toutes rencontres ; & il est de mon devoir d'empêcher qu'on ne les confonde avec ceux que vous condamnez.

En cet endroit Martial se leva , & prenant la parole assez brusquement : Vous êtes bien-heureux , dit-il à Terence , d'être tombé en de bonnes mains , tout le monde ne vous ressemble pas. Et puis se tournant vers Horace ; Vraiment , poursuivit-il , c'est bien à vous à vous plaindre des Traductions : Hé que diriez-vous si vous étiez en ma place ; ne m'a-t-on pas mis en prose comme vous , & en cela n'a-t-on pas fait plus d'affront à mes Epigrammes qu'on n'en a fait à vos Odes. Y eut-il jamais Poète plus maltraité que je le suis ? Si l'on vous a rendu barbare , si l'on vous a dépouillé de vos beautés : en un mot , si de Poète de la Cour d'Auguste on vous a fait devenir en François un Auteur du Cheval de Bronze , au moins vous a-t-on laissé tout entier. Mais voyez , je vous prie , la cruauté de mon Traducteur ; Il ne s'est pas contenté d'ôter tout le sel de mes Epigrammes , d'étouffer leur délicatesse , de profaner leurs graces , il a même émoussé toutes leurs pointes , il a condamné toutes leurs libertés ; & pour ne rien oublier de ce qui pouvoit me rendre tout à fait difforme , le dirai-je , il a tranché toutes les parties nobles de mes Epigrammes.

Je croyois m'être mis à couvert de ce malheur par l'Epître de mon premier livre , où j'ai fait voir que les expressions licentieuses &

&

& un peu hardies sont le vray langage des Epigrammes. Je m'imaginois que l'exemple de Catulle , de Marfus , de Pedon , de Getulicus , & généralement de tous ceux qui se sont exercés en ce genre de Poësie , donneroit du credit à mes libertez ; & je pensois que n'ayant travaillé que pour la Cour & pour les personnes de belle humeur , les Catons me laisseroient en repos , ou qu'ils entendroient raillerie comme les autres. J'en avois écrit exprès à l'Empereur , & il avoit approuvé ces jeux innocens : Enfin j'avois montré à l'un de mes amis , qui condamnoit ce libertinage , qu'il avoit tort de le reprendre ; que j'avois dû écrire de cette façon pour plaire , & que sans cela mes vers seroient aussi desagréables au Lecteur , qu'un Mari Bertaud seroit odieux à sa femme. Il s'étoit rendu à mes raisons , il m'avoit promis qu'il ne toucheroit point à mes Epigrammes , & il avoit quitté tout exprès cette sévérité qui m'étoit devenue si incommode : Je me croyois donc en sûreté , je n'apprehendois plus rien pour mon Livre , & cependant toutes mes espérances ont été trompées : quinze siècles après ma mort on fait cette injure à mes cendres ; on condamne les délices de la belle Rome , on fait le procès à mes vers , & un mélancholique , par un caprice de sa mauvaise humeur , proscriit dans son cabinet ce que des Empereurs ont estimé digne d'avoir place dans leur mémoire.

Comme Martial achevoit ces mots , Lucien parut accompagné de Petrone & d'Apulée. Consolez-vous , dit-il en regardant Martial , vous avez des compagnons dans votre disgrâce , l'on m'a traduit aussi comme vous , & je vous dirai néanmoins que ce n'est pas en cela que l'on m'a  
fait

fait tort ; j'ai passé par des mains assez délicates , & graces aux soins qu'on a pris à m'ajuster , je ne fais point peur à ceux qui me lisent : Mais mon Traducteur a voulu faire un peu trop le prude : il n'a pû souffrir quelques endroits chatouilleux , & sa plume chaste a supprimé dans mon Livre , ce que vous appelliez tantôt les parties nobles du vôtre.

Quant à moi , interrompit Petrone , on ne m'a point encore traduit , & j'en ai l'obligation aux vers qui m'ont rongé de tous côtez , & qui n'ont laissé de moi que des lambeaux. J'ai oui dire néanmoins qu'on faisoit quelque entreprise sur moi , tout déchiré que je suis ; mais qu'on ne s'avise pas de rien ôter de ce qui me reste : Car certainement ce seroit une cruauté qui criroit vengeance , & pour la punition de laquelle il n'y auroit point de peine assez rigoureuse. Je suis de vôtre avis , poursuivit-il , en jettant les yeux sur Martial , & je consens que l'on châtie la témérité de ces Traducteurs cagots , qui ne peuvent endurer une parole tant soit peu hardie , & qui s'érigeans en réformateurs des mœurs croient mériter beaucoup du public , quand ils ont effacé d'un Livre ce qu'il y avoit de meilleur. Oüi si j'en étois crû , l'on aboliroit ces licences plus mauvaises mille fois que nos libertez , & l'on condamneroit tous ces Traducteurs à nous rendre mille petites hardiesses ; qui font le bien le plus précieux de l'Antiquité galante.

Vous êtes bien délicats , vous autres Messieurs , interrompit Virgile , vous vous allarmez pour peu de chose ; & l'on diroit à vous entendre parler , qu'on vous auroit fait quelque grande injure. Vous murmurez de ce qu'on a retrans-

ché

ché des pages entières dans vos Ouvrages : On a fait pour vous ce que l'honnêteté vous devoit obliger de faire : On vous a purgez de ce que vous deviez supprimer vous-mêmes , & en coupant quelques parties gâtées de votre corps , on a sauvé toutes les autres qui se seroient corrompues par une contagion inévitable. Mais on nous a traittez bien plus indignement Ovide & moi ; on nous a travestis en Burlesque ; on a tourné nôtre sérieux en goguenard ; & parce qu'on n'a pû suivre la majesté de nos vers Latins , on nous a rabaissez jusqu'au stile des Carrefours , & l'on nous a rendus ridicules , ne pouvant nous rendre admirables. Qui peut voir sans indignation les ordures qu'on a pris plaisir de ramasser pour nous défigurer davantage ; tout ce qu'il y a de barbare nous sert d'ornemens , & l'on diroit qu'on ne nous a contrefaits ainsi , que pour épouventer le Lecteur par des expressions bizarres & extraordinaires. Jamais la colere de Junon ne fut si fatale au pieux Enée que les traits de cette Poësie ridicule lui sont injurieux. Quelques traverses qu'il ait eues sur la terre & sur les Mers , il a toujours conservé au milieu de ses infortunes les caractères de son origine toute celeste : Mais à voir comme il parle & comme il agit dans l'Eneïde de Scarron , on le prendroit pour le dernier de tous les hommes. Voyez ce qu'il dit dans la tempête du premier Livre.

*Alors Æneas le pieux  
Regardant tristement les Cieux ,  
Lâcha ces piteuses paroles ,  
Je serai donc mangé des Soles ;  
Cria-t-il pleurant comme un veau.*

## 12 LE PARNASSE

Le plus misérable Artisan de Rome pourroit-il se plaindre plus sottement , & à votre avis , qui est plus veau du Poëte Burlesque , ou du Héros. Mais venons aux complimens qu'il fait à Vénus lors qu'il la rencontre dans un bois.

*O belle à la prunelle bleuë ,  
Belle que je ne puis nommer ,  
Belle qui m'avez pû charmer  
Par je ne sai quelle lumière  
Que vous avez dans la visière.  
Ah par ma foi j'en suis ravi ,  
Maudit soit si jamais je vi  
Face qui m'ait plu davantage ,  
La malepeste quel visage ;  
Et que qui vous regardera  
Sans cligner impudent sera.  
Vous sentez la Dame divine ;  
J'en jurerois sur votre mine ,  
Mon nez ne se trompe jamais  
En ce qui sent bon ou mauvais ,  
Votre gousset & votre haleine  
Ne furent jamais d'Afriquaine.*

Et puis plus bas parlant toujours à Vénus.

*Daignez-moi dire , au nom de Dieu ,  
S'il fait sûr pour nous en ce lieu ,  
Et me faites l'honneur de croire  
Que vous aurez bien de quoi boire.*

Ne voila-t-il pas un compliment bien juste pour être fait par un Héros à une Déesse ; & n'avouërez-vous pas qu'Ænée tourne les choses en galant homme. Que vous dirai-je davantage : Les termes de panse , de dondon , de cocuage , de gaul-



gaultier garguille, & mille autres plus méchans encore, sont les riches expressions de cette sorte de Vers, & c'est un genre d'écrire où l'élégance consiste principalement dans la barbarie. A ce compte il est bien aisé de se faire Auteur: Si l'on n'a pas l'avantage de produire les grandes choses de soi-même, ni d'imiter ceux qui les ont faites; au moins on n'a qu'à barbouiller les bons Livres: Cette maniere d'agir est en usage, & l'on est aujourd'hui réputé pour habile homme, pourvu qu'on ait l'esprit d'être ridicule. Quoi, j'aurai travaillé toute ma vie après un Poème, j'y aurai consommé mes soins & mon industrie, & l'on me viendra berner impunément? On fera de mon Héros un faquin? Et cette Muse agréable & toute divine qui m'animoit, ne sera plus qu'une Muse camarde & contrefaite? Que ne brûloit-on mon Poème, comme je l'avois ordonné par mon Testament, je n'aurois pas reçu cet outrage, je jouirois d'un repos qui ne seroit troublé d'aucune inquietude, & j'aurois la satisfaction de voir qu'on regretteroit la perte de mes Vers, & que la vénération qu'on auroit pour ma mémoire, ne pourroit être affoiblie par les extravagances d'un esprit mal fait.

Sans mentir, interrompit Ovide, vous qui blâmez le juste ressentiment des autres, vous ne pensez guères aux choses dont vous vous plaignez. Quand on vous auroit fait la plus grande injure qu'on se puisse imaginer, vous ne feriez pas plus de bruit; & vous ne prenez pas garde que le style Burlesque qui fait tout mon mal est une partie de votre gloire. Oui, bien loin de fulminer des imprécations contre celui qui vous a travesti, vous avez des actions de grâces à lui, rendre: Il a donné à votre Eneïde dans le genre  
Bur-

Burlesque , le même rang qu'elle tient dans le sublime : C'est par son moyen que vous passez entre les mains du beau sexe qui se plaît à venir rire chez vous ; & stîle pour stîle , il a des graces folâtres & goguenardes qui valent bien vos beautés graves & sérieuses. Je vous en pourrais rapporter les preuves si je n'avois l'esprit troublé d'autre chose : Mais sans entrer dans un détail que nous examinerons quand il vous plaira , je ne croi pas que vous veuilliez pretendre que votre QUOS EGO soit meilleur que le P A R L A M O R T de Scarron. Plût à Dieu que ceux qui m'ont voulu rendre bouffon m'eussent aussi bien traité que vous l'êtes , je n'aurois pas sujet de murmurer ; mais la différence en est si grande , que je n'y saurois penser sans entrer dans une espèce de desespoir. J'ai bien fait des Métamorphoses , & cependant je n'aurois pû m'en imaginer une aussi ridicule que celle que l'on a faite de moi-même ; c'est la seule qui ne seroit jamais tombée dans mon esprit , & Phaëton ne fut pas plus étourdi du coup de sa chute , que je fus surpris de me voir si défiguré. Ne croyez pas néanmoins que je haïsse ce genre d'écrire ; Je sai qu'il a son mérite particulier , & après tout je ne suis pas ennemi de la raillerie. Qu'on rie tant que l'on voudra ; Qu'on fasse le plaisant , à la bonne heure , rien ne me plaît davantage qu'une naïveté ingénieuse ; mais je ne puis souffrir des bouffonneries fades & insipides ; il faut qu'elles soient assaisonnées d'un certain sel qui pique agréablement ; & je veux que la Muse Burlesque anime toutes ses grimaces d'un air railleur qui ne soit aperçû que des beaux esprits. Scarron contre qui vous criez si haut étoit original en cette manière d'écrire ; il n'y a rien de plus naïf , ni de plus plai-

plaisant que ses Vers; il a des rencontres qui feroient rire Minos, & il a fait de vôtre Enée le Héros le plus Burlesque qui sera jamais: Tout le monde est de mon sentiment, & vous-même lui rendriez cette justice, si vous aviez fait comparaison de vôtre Enéide travestie avec ma Métamorphose goguenarde. On a crû que pour me rendre risible, c'étoit assez que je fusse hideux: On s'est persuadé qu'il ne falloit que des imaginations extravagantes dans ce genre de Poësie: On a ramassé tous les quolibets des Haïles comme autant de fleurs; Enfin l'on m'a barbouillé de tous côtez, mais d'une manière qui me rend le plus pitoyable de tous les Poètes.

Vous pénétrez bien peu dans le sujet de mes plaintes, reprit Virgile, & vous fondez les vôtres bien mal. Quoi, parce que les Vers Burlesques de Scarron font rire, vous trouvez qu'il m'a fait honneur: Et dites-moi, s'il vous plaît, ai-je composé un Poëme Epique, pour procurer plutôt des épanouiffemens de ratte, que des transports d'admiration? N'ai-je cherché des expressions nobles & relevées, que pour les voir diffamer par des termes barbares & corrompus? Et les sentimens héroïques que j'ai mis dans la bouche d'Enée, devoient-ils servir de jouet & de marotte aux caprices d'un esprit follet?

Mais après tout, poursuivit-il, je veux que rien ne soit plus agréable que l'Enéide de Scarron: Pensez-vous que ce soit un avantage pour moi? Et ne jugez-vous pas bien au contraire qu'il me dérobe tous les applaudiffemens qu'on lui donne. Si ses Vers étoient froids & languissans comme ceux du Traducteur de vos Métamorphoses, il y a long tems que l'on n'en parleroit plus; ils se seroient détruits d'eux-mêmes; & les

les beurrières m'auroient vengé du tort qu'il me fait : Mais parce qu'ils sont agréables, à ce que vous dites, parce qu'ils sont propres à divertir les chagrins, je cours risque de pourrir dans un coin de Bibliothèque, pendant que Monsieur Scarron fera l'ornement des cabinets, & l'entretien des promenades. Consolerez-vous donc, & rendez grâces au destin qui vous a fait tomber sous la plume d'un Poète crotté ; au moins rien n'empêchera que vous n'ayez les carresses du beau monde ; on ne vous laissera point à la proye des vers & de la poussière, & vous ferez de tous les voyages des honnêtes gens.

Scarron, que la demangeaison de parler avoit pris, se sentant offensé par ce discours : Vous êtes, dit-il, un peu colére, Monsieur Virgile, vous prenez bien vite la chèvre, ou pour mieux dire, car peut-être n'entendez-vous pas ce proverbe, vous avez la tête bien près du bonnet : Il faut pourtant que vous ryiez malgré vos dents ; il ne sera pas dit que vous me ferez toujours la grimace, & foi d'Auteur, je vous réduirai bien à la raison. Je ne suis plus, Dieu merci, cul de jatte : Mon corps qui faisoit autres fois un Z, est maintenant plus droit qu'un I : J'ai toute la liberté de mes membres, & ma Muse pourroit bien donner quelque gourmade à la vôtre, si elle n'est plus reconnoissante de l'honneur que je lui ai fait. Sachez donc, Monsieur le Poète Latin, que je suis Scarron, & si mon nom seul ne vous suffit pas, écoutez seulement ce que je vais dire. Je ne suis ni Philosophe, ni Medecin, ni Jurisconsulte, ni Mathématicien, ni Astrologue, ni Architecte, ni Rheteur, ni Grammairien : Je ne fais par conséquent ni Consultations, ni Campemens, ni Horoscopes, ni Edifices, ni Declamations, ni Syntaxes.

xes ? Que fais-je donc , à vôtre avis , je rien Prose & en Vers , selon que la fantaisie m'en prend : Tantôt je barbouille les amours de Monsieur Destin & de Madame de l'Etoile ; quelquefois je me divertis avec la Rancune : En d'autres rencontres je chante les prouesses de Typhon : Souvent je follastre avec Jodelet ; & quand je ne fais plus que faire , je badine avec votre dondon de Carthage : Voilà comme je passe la vie : Sans moi il y a trente ans qu'on ne riroit plus en France ; & si vous ne voulez rire comme les autres , prenez garde que je ne vienne à la tête de deux cent mille rieurs pour exterminer vôtre chagrin.

Alors Virgile se prit à rire , & tendant les bras à Scarron ils s'embrassèrent si fort qu'ils ne purent quasi se quitter. Mais pendant qu'ils se donnoient réciproquement mille assurances d'une éternelle amitié , j'aperçus Lucain qui composoit son visage comme un homme qui se prépare à parler. J'ai , dit-il , été tourné de toutes les façons. On me lit en Prose ; on me voit en Burlesque ; & l'on me trouve en Vers héroïques. La Prose me tue , le Burlesque me fait rire , & les Vers héroïques me charment. C'est pour leur rendre justice que je me lève : La grace qu'ils donnent à mes pensées exige de moi cette reconnoissance , & je déclare en plein Parnasse , qu'ils ont des beautés qui égalent presque par tout celles de l'Original , & qui les surpassent en bien des endroits ; témoins ces quatre Vers qui donnent une si noble idée de l'Ecriture.

*C'est de lui que nous vient cet Art ingénieux.  
De peindre la parole , & de parler aux yeux ,*  
B Et

*Et par les traits divers des figures tracées,  
Donner de la couleur, & du corps aux pensées.\**

S'il arrivoit donc que l'on condannât aujourd'hui tous les Auteurs qui se sont mêlez du Burlesque , je supplie Apollon & les Muses ses divines Sœurs , d'avoir quelque considération pour Brebeuf. Je suis plus intéressé dans son Burlesque que personne ; mais quand je considère l'honneur qu'il m'a fait d'ailleurs , je n'ose me plaindre d'un petit divertissement qu'il a voulu prendre à mes dépens : Si c'est une faute qu'il a faite , elle est trop légère pour la punir ; Il y auroit de l'injustice de lui vouloir mal pour un Livre de la Pharsale , & sans doute qu'il a crû par cet essai rendre plus merveilleux ses Vers héroïques , & laisser la postérité en doute , si celui qui avoit écrit : *Je chante deux Bourgeois de Rome* , pouvoit être le même qui avoit dit : *Je chante cette Guerre en cruautéz seconde, &c.*

A peine Lucain eut-il achevé ces Vers , que je vis paroître Senéque le Philosophe , dont le front tout échauffé , me fit croire qu'il n'avoit été Stoïque pendant sa vie que par grimace. Je ne viens point , dit-il , en regardant Apollon , pour déclamer contre les Traducteurs de mes Oeuvres , j'en aurois peut-être autant de sujet que pas un de ceux qui ont parlé avant moi : Mais je laisse toutes ces choses qui seroient trop longues à raconter , pour venir à l'entreprise la plus hardie & la plus téméraire qui ait jamais été faite dans l'Empire des belles Lettres. Un homme qui ne fût jamais un mot de Latin , qui n'avoit pas même les premiers Elemens de la Philosophie des Stoïques , un misérable qui avoit mis en trafic le galimatias ; Enfin la

Serre

\* Pharsale III, 220.

Serre a fait mon esprit sans me connoître. Comme il avoit ouï dire que mon nom étoit de quelque considération dans le monde ; que ma Philosophie s'étoit acquise quelque crédit par ses maximes nobles & généreuses ; Il a crû que je lui pouvois valloir quelque chose , il a mis mon nom à l'encan , & sous le titre spécieux *d'esprit de Sénèque* , il a fait passer toutes les extravagances de son imagination déréglée. Cet homme qui ne vivoit que d'Epîtres dédicatoires , & qui se faisoit un revenu des titres trompeurs de ses Livres , a trouvé des Protecteurs & des Libraires ; Ils ont récompensé la fourbe qu'il leur a faite , & dans quatre Volumes qu'il leur a donnez , il n'y a quasi que mon nom qui soit de moi. Cependant, jugez quelles peuvent être les conséquences de cette action , & s'il ne faut pas avoir une ame plus que Stoïque pour n'en être pas touché.

Je ne croyois pas , interrompit Tacite , qu'il y eût aucun exemple du mauvais tour que l'on m'a joué ; mais à ce que je voi , j'ai un compagnon dans ma disgrâce , & nous n'avons tous deux qu'un même Auteur de l'injure qui nous est faite. Oui , ce même la Serre a composé un Livre de mes Maximes Politiques , sans les avoir jamais lûs. Ce Livre se vendoit déjà qu'il ne savoit pas encore si j'avois écrit en Grec ou en Latin , si j'étois Historien , ou Philosophe : Et parce que je passois au bruit commun pour assez bon Politique , il a fait cet Ouvrage à tout hazard , & il a mieux aimé chercher mes pensées dans son esprit que de les tirer de mes Histoires. Depuis que l'on fait des Livres , je ne pense pas qu'on ait ouï parler d'une pareille entreprise. On a bien veu des gens qui

se font faits Auteurs par des pillages; mais voici la première fois qu'un homme a eu la hardiesse de débiter ses méchans écrits sous des noms fameux , & de se rendre l'interprète d'un Auteur qu'il ne connoît pas.

La Serre qui avoit entendu toutes ces plaintes , se résolut d'y répondre , & s'assurant auparavant de la protection de Nerveze & des Escuteaux ses grands amis , il prit la parole de cette sorte.

Il est étrange , dit-il , qu'on me fasse des reproches après ma mort , sur des Livres dont on ne m'a rien dit pendant ma vie ; & je ne comprends pas comment on ose en parler mal , après le bon argent que j'en ai reçu ! Y a-t-il d'autres marques de la bonté d'un ouvrage que le profit qu'en tire l'Auteur , pourvu qu'il soit payé de son Patron & du Libraire aussi avantageusement que je l'ai toujours été , n'est-ce pas une Hérésie que de douter de son mérite ? Et y a-t-il de meilleures pensées , ni qui pèsent plus que celles que l'on récompense au poids de l'or. Pour moi , poursuivit-il , je vous l'avoue , je n'ai presque point travaillé pour l'immortalité de mon nom : j'ai mieux aimé que mes ouvrages me fissent vivre , que de faire vivre mes ouvrages ; & j'ai toujours cru qu'un homme sage devoit préférer les pistoles de son siècle aux vains honneurs de la postérité. C'est pour cela que je ne me suis point mis en peine de garder cette fidélité scrupuleuse , & cette régularité si exacte qui n'apportent tout au plus qu'un peu de gloire. Je n'ai cherché que l'expédition : J'ai laissé aux autres le soin de bien écrire , & je n'ai pris pour moi que celui d'écrire beaucoup : Enfin , dans un tems où j'ai vu qu'on vendoit si bien  
les



les méchans Livres , j'aurois eû tort , ce me semble , d'en faire de bons.

Il eût vrai , continua-t-il , que j'ai fait l'esprit de Sénèque , & les maximes politiques de Tacite , sans avoir eu aucune connoissance de l'un ni de l'autre : Mais bien loin d'en recevoir des reproches , je prétens que j'en mérite des louanges. J'aurois bien pû copier ces deux grands hommes si j'avois voulu ; mais j'ai considéré qu'après tant de Livres faits pour de l'argent , il étoit tems que j'en fîsse quelqu'un pour ma gloire : & dans cette pensée légitime , j'ai cherché sur mes derniers jours une manière de composer toute nouvelle , & qui me pût élever au dessus des Ecrivains de mon siècle. Je n'en ai point trouvé de plus merveilleuse , que de donner l'esprit ou les maximes d'un Auteur qu'on ne connoît pas. Tout le monde peut aisément traduire Sénèque , & recueillir les belles pensées de Tacite , il ne faut pour cela que savoir lire ; mais on n'a vû personne jusques à présent qui ait parlé de leurs Ouvrages sans les avoir lûs , & qui se soit fait leur interprète par divination. Ce secret admirable , & qui passera par tout pour un prodige , m'étoit réservé ; & j'avois si bien résolu d'en profiter , que si le Ciel eût prolongé ma vie de quelques années , j'aurois laissé au public l'esprit universel de toutes les Bibliothèques sans les connoître. N'en déplaît donc à ces Messieurs , ils s'emportent sans raison contre moi , ils ne pensent pas sérieusement à ce qu'ils disent ; car après tout , quand il seroit vrai qu'on ne pourroit trouver aucunes de leurs paroles dans les Livres dont ils se plaignent , je ne voi pas que ce soit un juste sujet de m'accuser . puis qu'on ne leur peut

rien imputer dans un Ouvrage , auquel ils n'ont point contribué de leurs pensées. Mais enfin qu'importe qu'on prenne l'esprit de la Serre pour celui de Sénèque ? N'est-on pas encore trop heureux de me posséder , & me peut-on refuser des actions de grâces pour une tromperie si avantageuse. Je ne prétends point faire ici le vain , je respecte le mérite du Philosophe & de l'Historien qui m'accusent : Mais je ne sais pas encore qui de nous trois le doit céder aux deux autres. Qu'on appelle mon stile galimatias si l'on veut , ce galimatias a eu pour lui la fortune ; il s'est rendu célèbre par toute la France ; il a passé avec honneur chez les Etrangers , & je n'ai point fait gémir de presse qui n'ait enrichi le Libraire. Avec une main de papier que je barbouillois, j'ai triomphé en mille endroits de l'Europe ; j'ai pris pour Duppes tous les Pais-Bas , & le feu Roi de la Grande-Bretagne a récompensé mon travail par des médailles précieuses. Jamais homme eût-il une imagination plus vive qu'étoit la mienne , je composois un Livre en une soirée , auquel je n'avois pas même songé deux heures auparavant : Ma plume toujours volante ne pouvoit suivre la rapidité de ma pensée , & souvent j'ai fait des Ouvrages entiers sur le dos de mon Imprimeur.

Sénèque & Tacite surpris de la réponse de la Serre s'entreregardèrent en souriant , & témoignèrent par leur silence qu'ils avoient pitié de sa folie ; mais la Serre n'en voulut pas demeurer là , & reconnoissant à leur air qu'ils ne l'estimoient pas assez pour lui répondre , il reprit la parole à peu près de cette manière.

Chacun , dit-il , se rend illustre à sa façon. J'ai connu des Auteurs qui n'ont jamais fait aucun

un ouvrage : J'ai vû admirer des Prédicateurs qui n'étoient que des Perroquets en Chaire , leurs Sermons ne leur coûtoient que huit sols & de la mémoire , & moi-même qui vous parle , j'en ai composé de commande pour des Abbés qui faisoient quelque figure dans le Clergé. Je ne suis donc pas , graces aux Muses , de ces malheureux esprits si disgraciez : Cent volumes que j'ai mis au jour ne prouvent que trop bien la fertilité de ma plume , & les différentes impressions qu'on en a faites , sont des marques assurées de leur bonté. J'ai prononcé des harangues qu'on a reçues avec des applaudissemens extraordinaires. J'y citois des Auteurs qui ne furent jamais ; & pour satisfaire le goût des curieux , je rapportois les inscriptions d'Anciennes Médailles que mes Auditeurs ni moi n'avions jamais vûes. Tout cela , je l'avouë , provenoit de la fécondité de mon imagination : Mais qu'importe de quoi l'on se serve ; pourvû qu'on trouve le secret de plaire , on ne doit étudier que pour cela : Et quand on a cet avantage de soi-même , l'étude est une occupation vaine & stérile. J'ai donné au Théâtre plusieurs Tragédies en prose , sans savoir ce que c'étoit que Tragédie. J'ai laissé la lecture de la Poétique d'Aristote & de Scaliger , à ceux qui ne sont pas capables de faire des règles de leur chef , & sans parler du sac de Cartage ni de Sainte Catherine qui ont été représentées avec succès , on fait que Thomas Morus s'est acquis une réputation que toutes les autres Comedies du tems n'avoient jamais eûes. Monsieur le Cardinal de Richelieu qui m'entend , a pleuré dans toutes les représentations qu'il a vûes de cette pièce. Il lui a donné des témoignages publics de son estime ; & toute la Cour

ne lui a pas été moins favorable que son Eminence. Le Palais Roïal étoit trop petit pour contenir ceux que la curiosité attiroit à cette Tragédie. On y suoit au mois de Décembre , & l'on tua quatre Portiers , de compte fait , la première fois qu'elle fut jouée. Voilà ce qu'on appelle de bonnes pièces : Monsieur Corneille n'a point de preuves si puissantes de l'excellence des siennes , & je lui céderai volontiers le pas quand il aura fait tuer cinq Portiers en un seul jour.

Alors Cicéron avec sa gravité de Consul Romain , se tournant vers Apollon prit la parole de cette sorte : Puisque votre Divinité , dit-il , veut réformer tous les abus qui se sont introduits sur le Parnasse , vous devez considérer qu'il n'y en a point de plus grand que celui qui regarde l'Eloquence. Le monde est plein de faiseurs de dissertations , de compositeurs de nouvelles , d'Auteurs de lettres galantes & de billets doux. Voilà l'occupation la plus ordinaire de ceux qui font aujourd'hui profession d'écrire ; Ils abandonnent leurs plumes à des bagatelles , ils travaillent , disent-ils , à des Bijoux ; & avec deux feuilles de papier pleines de *Car enfin* , de *Sans mentir* , & d'*En vérité* ils ont l'orgueil de s'élever au dessus des plus fameux Orateurs. La grande Eloquence les effarouche ; ils ne jurent que sur le badin & l'enjoué , & pourvû qu'ils soient les Héros de quelques ruelles , qu'ils y reçoivent un peu d'encens , ils renoncent aux honneurs publics & aux applaudissemens du Senat. Quand je recherche la cause de ce desordre , je n'en trouve point de plus vrai-semblable , que la liberté qu'on laisse à certains Pedans , de me déchirer impitoyablement dans les Commentaires qu'ils

qu'ils font sur mes Oraisons. Ils donnent de moi des Leçons si ridicules à leurs Disciples , qu'ils ne daignent pas me regarder lors qu'ils sont à la fin de leurs études. Ils parlent de Ciceron comme d'un Livre de basses Classes ; ils ne le croient bon que pour des enfans , & ils pensent avoir donné une belle marque de la solidité de leur jugement , quand ils ont fait quelque raillerie sur moi. Il n'est pas juste que des Oraisons prononcées , ou devant un Peuple Maître de l'Univers , ou dans un Sénat qui déci- doit de la fortune des Rois , ou en la presen- ce d'un Empereur le plus grand qui sera jamais , ne soient lûes que par des enfans qui les regar- dent comme leur supplice , qui ne sont pas mê- me capables de les comprendre , & qui ne les mettent dans leur mémoire que pour les oublier un moment après. Il est temps que l'on me fasse raison de cette injustice ; on n'en sauroit trouver de plus grande dans l'Empire des belles Lettres : Et il est bien raisonnable qu'après tant de mauvais siècles passés dans les Colléges , je respire un air plus pur & plus libre dans les Ca- binets des Savans , & dans les assemblées des beaux esprits.

Le Maître , célèbre Avocat du Parlement de Paris , étoit attentif à la remontrance de Cice- ron , & croyant qu'il y alloit de son intérêt de l'appuyer : Il est vrai , dit-il , que l'Eloquence n'est point si généralement cultivée par les Fran- çois, comme elle l'étoit autrefois par les Romains, Aussi n'y a-t-il point en France de Consulats à donner pour de belles paroles , & toutes les es- pérances d'un bon Orateur ne valent pas le com- merce d'un Marchand , ni les subtilitez d'un homme d'affaire.

## 26 LE PARNASSE.

D'ailleurs, ajouta-t-il, on reçoit de jeunes gens au Barreau encore tout couverts de la poussière des Ecoles, & qui n'ont pas même quitté les puérilités de leurs premières années. On les reçoit, non pas pour écouter seulement, mais on souffre qu'ils parlent, & qu'ils déclament comme s'ils étoient sur les Théâtres de leurs Collèges. On permet qu'ils défendent des causes qu'ils n'entendent pas, & l'on veut bien que la fortune d'une famille soit le jouet d'un enfant. Leurs Pères, qu'une sotte ambition rend encore plus aveugles qu'eux, leur cherchent des causes de tous côtés; Ils en supposent, de peur d'en manquer, ils en achètent mêmes assez souvent, & il n'y a point d'affaire importante où ils ne leur mandient une intervention, quand ce ne seroit que pour avoir le plaisir de leur entendre dire *s'employe*: S'ils ont à prononcer quelque chose davantage, ils prennent un ton de démoniaques, on croit que tout est perdu; Ils mêlent le Ciel, la Terre & les Enfers, ils foudroient, ils tempêtent, ils jettent le feu par les yeux, & ils ne cessent point de crier qu'ils n'ayent désespéré leurs Juges & leurs parties.

Que dirons-nous, ajouta Gautier, de ces Orateurs Praticiens qui ne parlent que forclusion, que debouté de deffenses, que fin de non recevoir, & qui considèrent comme autant de grâces tout ce qu'il y a de barbare dans la chicane? Ce sont des Avocats à griefs & à contredits; Ils ne savent que le Praticien François, ils ne connoissent Cicéron & Aristote que par tradition, & tout leur esprit est dans leur sac. Encore s'ils se contentoient de demander des deffauts ou des rapports de Sentences, & s'ils ne se rencontroient qu'au Bailliage ou à l'Election  
fe-

on feroit grace à leur barbarie; mais ils veulent paroître à la Grand-Chambre, & mettent entre les titres glorieux de leurs familles une Plaidoirie de quatre Audiences, dans laquelle ils auront fatigué leurs Juges de mille dattes embarrassantes, d'un grand nombre de faits inutiles, & du recit ennuyeux d'une longue procédure.

Pourquoi nous venez-vous embarrasser de votre Palais, interrompit Pline, n'avons-nous pas au jourd'hui des affaires plus importantes à régler? n'y-a-t-il pas de bons Présidens pour empêcher le desordre qui vous irrite? & n'ont-ils pas appris à bien interrompre & à faire conclure malgré qu'on en ait? Si quelqu'un a juste sujet de se plaindre, c'est moi. Je croiois que la gloire de mon Panégirique se conserveroit toute entière jusques à la fin des siècles; mais je reconnois, il y a long tems, que le mépris qu'on a conçu pour cette sorte d'ouvrage, a passé jusques au mien. A peine me regarde-t-on maintenant, & le seul nom de Panégirique effarouche d'abord tous les délicats. Ce mépris vient sans doute de ce que ces pièces sont devenues trop communes. Tout le monde en fait, & personne n'en fait faire; & il n'y a point de distillateur de galimatias qui n'ait la vanité de s'ériger en Pline troisième, ne pouvant m'ôter la qualité de second. Ce qui me fâche le plus en cela, c'est que je suis toujours mêlé dans leurs folies, & depuis plus de quinze cent ans, il ne s'est pas fait un méchant Panégirique où l'on ne m'ait mis en morceaux. N'y a-t-il pas moyen, que l'on se défasse à la Cour, de la vanité ridicule de certains grands Seigneurs qui cherchent de l'encens par tout. S'ils étoient bons Juges des Eloges que l'on fait d'eux, & qu'ils eussent l'esprit de

de laisser morfondre leurs Panégyristes, ils n'y retourneroient pas deux fois, mais ils les payent mieux que leurs Créanciers, & ils ne voudroient pas pour cent pistoles que Rangouze les eût oubliez dans ses Lettres. Depuis que les Epîtres dédicatoires sont devenuës des Panégyriques, il n'y a point eu de Fermier des cinq grosses Fermes, point de petit Abbé, point de Conseiller d'Etat de cinq cent livres, point de misérable Financier qui n'en ait acheté quelque-une. Ces amateurs de fumée veulent, du moins une fois en leur vie, être comparez à Hercule. Ils veulent qu'on leur fasse étouffer des monstres dans leur berceau, & ils croient que pour leur argent on ne sauroit leur donner trop de prudence, de générosité & de sagesse. Quelle joye pour eux! quand un Auteur fait querelle à leur modestie, quand il proteste de lever le voile qui cache leurs belles qualitez, & lors qu'animé de la grandeur de son sujet, il enrage de n'avoir pas la liberté de s'étendre sur une si vaste matière, & de se voir enfermé dans les bornes étroites d'une Epître. Ces belles figures les chatouillent jusqu'au fond de l'ame; Ils ne feroient pas alors comparaison avec tous les hommes illustres de Plutarque; Ils s'imaginent que leur gloire va voler par tout l'Univers, & se séparans bien loin du vulgaire, ils renchérissent sur la gravité de Caton.

Il alloit continuer quand Ronfard parut à la tête de Dubellay, de Dubartas, de Bertaud, & de Desportes, & se tournant tout d'un coup vers Appollon, dit que dans l'occasion heureuse d'une réforme générale, il avoit résolu avec ses Confrères de faire une remontrance touchant les abus arrivez dans la Poësie depuis leur siècle.

Nous



Nous avons , dit-il , jusques ici retenu nos plaintes , dans l'espérance que les choses pourroient changer , & se rétablir en leur premier état de perfection : Mais après avoit reconnu avec tout le déplaisir imaginable que la pureté , la force & la dignité des Vers s'altéroient tous les jours de plus en plus , nous aurions crû être coupables de tout le mal qui peut arriver , si nous ne nous estions assemblez pour y donner ordre , & délibérer des remèdes nécessaires pour le détourner.

Il y a , poursuivit-il d'un air grave , des esprits mal faits , qui sans avoir égard à la dignité des Vers , en ont fait les interprètes de leur impiété. Ce langage des Dieux est devenu par leur licence effrenée le langage de la Volupté la plus criminelle : Et c'est de ces Poètes nez pour le feu que sont sortis tant de Vers satyriques , dont la mémoire ne s'effacera jamais tant qu'il y aura du vin & des filles de plaisir. Ils n'ont rien épargné sur la Terre & dans le Ciel : Leur plume a répandu son ancre envenimée sur la vertu la plus pure : Elle a noirci de ses traits infames toutes les Divinitez : C'est elle qui a jetté tant d'ordures sur les amours de Jupiter , qui a fait mille médisances de Junon , qui nous a représenté Vénus comme une coureuse ; Il n'y a rien de sale qu'elle n'ait écrit de l'amour : Elle a placé son Trône dans le centre des impuretez : Elle a attaqué la chasteté des Muses devant qui je parle , elle en a fait des prostituées , & il n'a pas tenu à elle , ajoûta-t-il , en s'adressant à Apollon , que vous n'ayez passé dans le monde pour la terreur de toutes les Verges. Mais que n'a-t elle point dit de Vulcain ? De quelles infamies n'a-t-elle point souillé sa forge ? Son insolence

solence a passé mêmes jusques aux Enfers , elle s'y est divertie de Pluton , & elle a écrit cent contes impies de son mariage avec Proserpine.

Il est vrai , interrompit Dubartas , que ces esprits libertins ont profané la Poésie ; mais le plus grand mal qui lui soit arrivé ne vient point de là , il n'en faut attribuer la cause qu'à certains rimeurs qui font les illustres si-tôt qu'ils ont fait un méchant Madrigal ou quelque froide Epigramme. On ne fait plus , poursuit-il , aujourd'hui ce que c'est que d'expressions Poétiques : Pourvû qu'on soit assez heureux pour rencontrer la rime & la mesure , on se persuade que tout le reste n'est rien ; on appelle faire des Vers aisez & naturels quand ils sont foibles & languissans ; & tel a composé des recueils entiers de Poësies , que si l'on en ôtoit les rimes il n'y resteroit que des termes fades qui ne feroient pas même une bonne Prose. Il n'y a guère de Marquis qui ne se pique de versifier , ces esprits prompts & impatiens veulent faire une Élégie en une demie-heure , & ils aiment mieux un impromptu qui ne vaut rien , qu'une bonne pièce qui leur coûteroit une matinée. Ce sont des faiseurs de Sonnets à outrance ; Ils se jettent à corps perdu dans ce genre de Poésie , & il ne se passe point de jour qu'ils n'en donnent un à leurs amourettes. Sitôt que leur mauvaise veine leur a fourni quelque chose , ils le répandent dans toute la Cour : Deux ou trois coquettes de leur intrigue les apuyent de leurs suffrages , & avec cela ils se font passer pour beaux esprits , & les Libraires viennent leur demander leurs Ouvrages.

Ce que vous dites de ces Marquis à Sonnets & à Madrigaux est bien remarqué , reprit Ronfard

sard , leur galimatias de Cour a corrompu toutes les beautez de nôtre art. Leur stile , qu'ils appellent tendre & coulant , a rendu la Poësie toute molle & efféminée , & au lieu de cette noble fureur qui enfantoit autrefois les grands Ouvrages , on ne voit plus maintenant qu'un emportement ridicule qui ne produit que des bagatelles. Mais ce que je trouve de plus plaisant dans leur boutade , & que vous ne dites pas , c'est qu'ils feroient fâchez de faire de meilleurs Vers , de crainte qu'on ne les crût Poëtes. Voila une étrange politique de se rendre ridicules en craignant de le devenir , & de rejeter la réputation de bon Poëte pour aquerir celle de méchant versificateur. Ecoutez-les , je vous prie , parler ces Messieurs les distilateurs de maximes douces & amoureules , ils n'ont autre chose dans la bouche que ces paroles : *Je me donne au Diable si je suis Poëte , & si je sais seulement ce que c'est qu'entouziafme. Je fais des vers , il est vrai , mais c'est pour tuer le tems , encore ce sont de petits Vers galans que je compose en me peignant , Je laisse aux Poëtes de profession tout ce grand attirail de fictions & de termes emponlez , je m'arrête seulement aux expressions tendres & delicates , & je croi , Dieu me damne , avoir attrapé cet Air de Cour , dont la manière badine dame le pion à la gravité des Savans.*

Ainsi , poursuivit-il , ils ne liment point leurs Vers , ils embrassent tout ce qui tombe d'abord sous leur misérable plume , & ils renoncent au bon sens pour une pensée qui brille & qui éblouit. Leur veine est un filet , elle est trop foible pour les grands desseins , & une Elégie la met bien souvent à sec. Ce sont ceux-là néanmoins dont  
on

on recherche avec plus de curiosité les ouvrages. On admire en eux ce tour Cavalier qui n'est, à vrai dire, qu'une facilité de mal faire, & l'on abandonne la lecture des grands Poètes, chez qui les choses fortes & solides se rencontrent parmi les belles & les agréables. A peine tous tant que nous sommes, avons-nous pu tenir quelque rang dans la Cour de Henri IV. nous y passions déjà pour des Auteurs Gaulois; & la négligence des Ecrivains a si bien secondé la barbarie de ce siècle, que l'on ne connoît plus nos Poésies que par le mépris que l'on en fait.

Ce n'est point, interrompit Malherbe, pour m'opposer à la réforme dont vous parlez, ni pour donner atteinte à votre réputation que j'entreprends maintenant de vous répondre. J'ai une vénération toute particulière pour cette fameuse Pleyade, qui dans le siècle dernier a fait l'honneur des Muses Françaises, & l'ornement de la Cour de deux grands Rois: Mais je ne puis cacher plus long tems ce que j'ai toujours pensé de vous, & je dois à la réforme dont nous parlons, les observations que j'ai faites sur vos Ouvrages. Il faut demeurer d'accord qu'il y a dans vos Poésies, de belles & de grandes fictions, qui les soutiennent encore malgré la rudesse de votre vieux stile: L'invention qui est l'ame des Vers ne manque point dans les vôtres; elle y paroît avec avantage, & l'on ne peut nier que vous n'ayez quelques beautés assez régulières qui feront du goût de tous les siècles: Mais pardonnez-moi, si je dis que l'amour de l'Antiquité vous a perdus, vous avez crû qu'un Poëte devoit paroître savant, & c'est ce qui vous a engagé dans ce mauvais amas de Fables & d'Epitètes

têtes recherchées dont l'intelligence dépend d'une profonde lecture des Livres Grecs & Latins. Vous avez mieux aimé dire *Des sages Gregeois l'honneur Prienien*, que de mettre simplement *Bias*. *L'Ecumiere fille* vous a plu davantage que *Venus*. Vous avez exprimé l'amour par mille circonlocutions obscures, & qui demandent des Commentaires; & vous vous êtes imaginé qu'un habile Poète devoit s'enfoncer dans le labyrinthe des Antiquitez les plus cachées, pour se dérober à la connoissance du Peuple. Pardonnez-moi, je vous le dis encore, vous vous êtes lourdement trompez, il falloit un peu vous humaniser davantage, vous ne deviez pas tant vous enflammer d'Homere ni de Pindare, il valloit mieux songer à plaire à la Cour, & considérer que les Dames qui font la plus belle moitié du monde, & le sujet le plus ordinaire de la Poësie, ne savent ni Latin ni Grec. Combien trouverez-vous, je ne dis pas de Courtisans, mais de gens Doctes qui puissent entendre ce Sonnet.

## S O N N E T.

**H**A qu'à bon droit les Charites d'Homere  
Un fait soudain comparent au penser,  
Qui parmi l'air peut de loin devancer,  
Le Chevalier qui tua la chimère.

*Si-tôt du vent une nef passagere  
Poussée en Mer ne pourroit s'élancer,  
Ni par les Champs ne le sauroit laisser  
Du faux & vrai la prompte messagere.*

*Le vent Borée ignorant le repos,*

C

Con-

# 34 LE PARNASSE

*Conçût le mien de nature dispos ,  
Qui par la Mer & par le Ciel encore ,*

*Et sur les Champs animé de vigueur ,  
Comme un Zetès s'envole après mon cœur  
Qu'une harpie en se joûant devore.*

Avoüez-le franchement , ajoûta-t-il , vous aviez grand besoin de Muret pour attraper votre pensée. Votre sonnet , quoi que rempli d'un beau sens , étoit bien mal sans son Commentaire , & vos Charites d'Homere , votre Chevalier tueur de chimère , votre prompt Messager du faux & du vrai ; en un mot votre Zètes auroit embarrassé bien des Lecteurs sans compter toutes les Lectrices. Vos œuvres me fourniroient mille exemples de cette force ; mais il suffira d'en rapporter encore un qui vous doit convaincre de l'aveuglement de votre siècle.

## S O N N E T.

**J**E ne suis point ma guerrière *Cassandre*  
Ni *Mirmidon* , ni *Dolope* soudart ,  
Ni cet Archer dont l'homicide dart  
Tua ton frere , & mit ta Ville en Cendre.

*Un Camp armé pour Esclave te rendre  
Du port d'Aulide en ma faveur ne part :  
Et tu ne vois au pied de ton rempart  
Pour t'enlever mille barques descendre.*

*Helas je suis ce Corebe insensé ,  
Dont le cœur vit mortellement blessé ,  
Né de la main du Gregeois Penelée.*

*Mais de cent traits qu'un Archerot vainqueur,  
Par une voye en mes yeux recelée ,  
Sans y penser me tira dans le cœur.*

Vous avez passé jusqu'à l'admiration pour ce Sonnet. Les Poètes de votre temps qui avoient le même goût que vous , l'ont aussi regardé comme une merveille : Mais croyez-vous tout de bon que votre Caſſandre pour qui vous l'aviez fait en eût une pensée si avantageuse ; peut-on s'imaginer qu'elle connût ce *Frere* que vous lui donnez ? Pensez-vous que le *Dolope ſondart* , le *Myrmidon* , le *Corebe inſenſé* , & le *Grecois Penelée* lui fuſſent des noms fort intelligibles ? Et n'étoit-ce rien pour une Fille que d'avoir à déchiffrer toutes les Fables du Siège de Troye ?

Voila donc la première obſervation que je fais ſur vos Poëſies ; mais il y en a encore une autre qui ne me ſemble pas moins importante ; elle regarde les licences que vous vous êtes données , & qui ſont ſi fréquentes dans vos Vers. Je ne ſuis point de ces Critiques ſévères qui condamnent juſques aux moindres libertez : Il eſt permis aux grands Poètes de ſ'affranchir quelques fois des règles communes ; mais il y a des licences que je ne ſaurois ſouffrir en qui que ce ſoit , & que le credit d'un Auteur célèbre ne me feroit jamais approuver. La plus-part des votres ſont de cette nature-là ; vous vous êtes attribuez un empire abſolu ſur tous les mots , vous les avez accommodez à tous vos beſoins , vous avez retranché des ſyllabes à ceux dont la longueur vous incommodoit , vous en avez ajoûté à d'autres qui vous paroifſoient trop courts ,

## 36 L E P A R N A S S E

vous y avez même changé des lettres, & souvent vous avez écrit *Nouds* au lieu de *Neuds*, pour ne point mettre votre esprit à la torture dans la recherche d'une rime. Lorsque notre Langue ne vous fournissoit pas les termes que vous desiriez pour exprimer vos pensées, vous n'avez point fait difficulté d'en inventer; c'est de vous, poursuivit-il, en regardant Dubartas, que nous tenons *le flotant Nerée*, & sans doute que vous avez pris pour une découverte heureuse cet autre vers *du Moulin brisegrain la pierre ronde-plate*. D'ailleurs vous vous êtes chargés de mille mots Gascons, Poitevins, Normans, Manceaux, & Lyonnois, que fort peu de personnes entendent; & le jargon des Basques, & du Bas-Breton a trouvé chez-vous un azile qui vous fait plus de tort qu'il ne leur profite. En vérité, si l'on en usoit encore de cette façon, il seroit bien aisé de devenir Poète; on ne manqueroit guère de rime, puisqu'il n'en coûteroit que le changement d'une lettre; on trouveroit toujours sa mesure par le retranchement ou par l'addition d'une syllable, & l'on ne souffriroit point de la pauvreté de la Langue, puis qu'on tiendroit des mots de tous les jargons.

Desportes qui méditoit depuis long-tems de se vanger du mépris que Malherbe a toujours fait de ses Poësies, ne manqua pas de se servir de cette occasion favorable, où le prétexte de la deffense de Ronfard lui donnoit lieu de couvrir son animosité particulière, & le regardant d'un œil fier & dédaigneux: Je sai bien, dit-il, que le Prince des Poètes n'est rien pour vous; ses Ouvrages n'ont pas assez de grace pour vous plaire, votre goût est trop délicat pour sa Poësie savante, & vous n'aviez autrefois acheté ses

œuvres



œuvres que pour les rayer d'un bout à l'autre ,  
comme le Livre du monde le plus méchant.  
Si chacun étoit aussi injuste & capricieux que  
vous , vos Poësies courroient risque d'une fem-  
blable fortune , & l'on ne feroit point graces  
à cent bassesses qui s'y rencontrent. Vous êtes  
bien-heureux d'avoir trouvé de l'indulgence dans  
vôtre siècle , vous en aviez eu tant de besoin  
qu'un autre , & j'ai recherché cent fois dans  
vos Vers , sans le découvrir , ce qui pouvoit  
leur avoir aquis la réputation qui vous a rendu  
si vain. S'il y a quelques mots barbares dans  
Ronsard , s'il a pris des libertez extraordinaires ,  
en récompense de ces choses qui n'étoient pas  
des fautes dans son tems , il a de l'invention ,  
il est plein de fictions agréables , & l'on voit  
régner dans ses Vers cette divine fureur qui fait  
les vrais Poëtes : Mais vos meilleures Pièces ne  
sont le plus souvent que des paroles. S'il s'y  
rencontre quelque belle faillie elle n'est qu'à  
demi poussée , les forces vous manquent dans  
les grands desseins , & même aux petites Pièces  
galantes qui doivent briller par tout , vous faites  
paroître si peu d'esprit , que je baaille encore  
quand il m'en souvient. Que vous semble de ces  
Vers que vous avez faits pour le Ballet de Ma-  
dame ?

*Cette Anne si belle  
Qu'on vante si fort ,  
Pourquoi ne vient-elle ?  
Vraiment elle a tort.*

*Son Louis soupire  
Après ses apas ,*

C 3

*Que*

*Que veut-elle dire  
De ne venir pas ?*

*S'il ne la possède  
Il s'en va mourir,  
Donnons-y remède  
Allons la querir.*

Vous ne pouvez pas vous excuser sur la bassesse du sujet, cela ne se peut pas dire à l'occasion d'une Reine qui n'inspire rien que de grand & de magnifique.

Cependant ces Vers & beaucoup d'autres de même sorte que je pourrois rapporter, n'empêchent pas que vous ne vous donniez de l'encens : Si l'on vous en croit, il n'y eut jamais de plus grand Poète que vous en France : Toutes les Couronnes des Princes qui ne sont point faites de votre main sont perissables : Le plus grand des Rois auroit été malheureux s'il ne vous avoit eu pour témoin de ses Victoires, & afin d'achever votre Eloge par vous-même,

*Ce que Malherbe écrit dure éternellement.*

Vous pouvez demeurer dans cette vaine pensée, ce n'est pas mon dessein de troubler votre chimère, mais vous saurez qu'il y a de plus grands Poètes que vous qui n'ont pas tant présumé de leurs Poésies, & qui n'ont osé dire en faveur de leurs Poèmes Epiques, ce que vous dites de quelques Sonnets communs, & de quelques Odes assez imparfaites.

Cette remontrance de Desportes excita un grand bruit sur le Parnasse; mais à peine commençoit-il à s'apaiser que de l'Etoile prit la parole,

role, & se tournant vers Apollon : Il me semble, dit-il, qu'on a fait assez de remontrances sur les écrits des Poètes ; il est tems de parler de leur conduite, puis que c'est de là que vient tout le mépris que l'on a fait de la Poésie. La plupart de ceux qui se mêlent de ce bel Art sont dans de continuelles rêveries, ils n'ont jamais l'esprit où ils sont ; il y a toujours de l'égarement dans leurs yeux, & au milieu de la plus agréable compagnie, il leur arrive des distractions qui ne vont pas loin de l'extravagance. Ils se laissent tellement posséder par la fureur Poétique, qu'ils font des Poèmes en marchant ; ils grimacent dans les ruës comme dans leur cabinet ; & si par bazarard ils sont abordez par quelque personne de leur connoissance, ils paroissent tout interdits, & l'on diroit qu'ils sortent de quelque profonde méditation, ou qu'ils reviennent d'une grande extase. Leur chévelure en desordre, la salleté de leur linge, & la figure grotesque de leurs habits déchirez les rendent la risée des plus sérieux : Ils donnent des farces au Peuple autant de fois qu'ils s'exposent en public. Leur visage de Poètes est décrié par toutes les ruës, & l'on en fait des peintures sur le Théâtre. Il n'est pas croyable combien cette manière de vivre les rend ridicules ; c'est de là que vient cette grande aversion que beaucoup de gens ont pour les Vers, & l'on ne met plus guère de différence entre un Poète & un extravagant.

Vous vous mettez en peine de peu de chose, dit alors brusquement Tristan, laissez vivre les Poètes à leur fantaisie ? Ne savez-vous pas qu'ils n'aiment point la contrainte ? Et que vous importe-t-il qu'ils soient mal vêtus, pourvû que

leurs Vers soient magnifiques : Ne vous y trompez point, cette grande négligence d'eux-mêmes est la source des plus belles Poësies, ils ne sont ainsi détachés du monde que pour faire leur Cour aux Muses avec plus d'affiduité ; & tandis que leurs yeux vous paroissent égarez, leur imagination cherche des merveilles qui vous ravissent. Plût à Dieu, poursuivit-il, que nos Poëtes de Théâtre n'eussent que ce défaut, je le leur pardonnerois volontiers : Mais tout au contraire de ceux dont vous parlez, ils sont superbes dans leurs habits ; leur mine est relevée de mille sortes d'ajustemens, & leurs Poèmes sont languissans & destituez de conduite. Quand je parle ainsi, j'excepte le fameux Auteur du Cid, qui a porté le Cothurne François aussi haut que celui d'Athènes & de Rome. Ma plainte ne tombe que sur quelques jeunes gens sans connoissance, dont les Comédiens avides de nouveautez prennent tout ce qu'ils leur présentent, & qui mettent leurs noms à des Poèmes, dont ils sont plutôt les héritiers que les Auteurs. Ces Poëtes que révere l'Hôtel de Bourgogne & le Marais, & qui passent pour de grands hommes dans l'esprit des Marchands de la rue St. Denis, ne connoissent pas davantage la Poétique d'Aristote & de Scaliger que le Talmud ; Ils n'ont que des bluettes de feu qui ne durent qu'un moment ; Ils s'embarrassent dans des intrigues qu'on ne fau-  
roit suivre, & qu'ils ne peuvent eux-mêmes dénouër : Les sentimens qu'ils donnent à leurs personnages sont bien souvent contraires à leurs intérêts ; & ils appellent une bonne pièce quand il y a d'un côté un petit mot de tendresse, & ailleurs quelque pensée hardie ou quelque maxime politique, tut-elle dans la bouche d'une soubrette. Ils ont  
remis

remis sur le Theatre toutes les bouffonneries que l'on en avoit chassées ; les Pédans & les Marquis ridicules y tiennent la place des Héros & des Empereurs : Le langage Païsan en a presque banni celui de la Poësie héroïque , & les postures lascives & indécentes y triomphent des gestes graves & majestueux.

Montfleuri parut sur la fin de cette remontrance , & s'étant roulé aux pieds de la montagne : Je croi , dit-il d'un ton à faire peur à tout le Parnasse , que l'on parle ici de la Comédie , & alors ayant découvert Tristan ; Ah ! poursuivit-il , en lui adressant la parole , je trouve admirable que vous vous emportiez si fort contre les plaisanteries du Théâtre ; vous voudriez , je pense , qu'on ne jouât jamais que Mariane , & qu'il mourût toutes les semaines un Mondory à votre service. Plût à Dieu qu'on n'eût jamais fait de Tragédies , je serois encore en état de paroître sur le Théâtre de l'Hôtel , & si je n'avois pas la gloire d'y soutenir de grands rôles , & d'y faire le Héros ; du moins j'aurois la satisfaction d'y folâtrer agréablement , & d'y épanouir ma ratte dans le Comique. J'ai usé tous mes poulmons dans ces violens mouvemens de Jalousie , d'Amour , & d'Ambition. Il a fallu mille fois que j'aye forcé mon tempérament à marquer sur mon visage , plus de passions qu'il n'y en a dans les caractères de la Chambre. Souvent je me suis vû obligé de lancer des regards terribles , de rouler impétueusement les yeux dans la tête comme un furieux , de donner de l'effroi par mes grimaces , d'imprimer sur mon front le feu de l'indignation & du dépit , d'y faire succéder en même tems la pâleur de la crainte & de la surprise , d'ex-

primer les transports de la rage & du desespoir, de crier comme un démoniaque, & par conséquent de démonter tous les ressorts de mon corps, pour le rendre souple à ces différentes impressions. Qui voudra donc savoir de quoi je suis mort, qu'il ne demande point si c'est de la fièvre, de l'hydropisie, ou de la goutte, mais qu'il sache que c'est d'Andromaque. Nous sommes bien fols de nous mettre si avant dans le cœur, des passions qui n'ont été qu'au bout de la plume de Messieurs les Poètes; il vaudroit mieux bouffonner toujours, & crever de rire en divertissant le Bourgeois, que de crever d'orgueil & de dépit pour satisfaire les beaux esprits. Je voudrois que tous ces compositeurs de Pièces tragiques, ces inventeurs de passions à tuer les gens, eussent comme Corneille, un Abbé d'Aubignac sur les bras, ils ne seroient pas si furieux; mais ce qui me fait le plus de dépit, c'est qu'Andromaque va devenir plus célèbre par la circonstance de ma mort, & que désormais il n'y aura plus de Poète qui ne veuille avoir l'honneur de crever un Comédien en sa vie.

Comme Monfieur eut achevé, Voiture parut, & fit une remontrance à peu près de cette sorte. Ce n'est point, dit-il, mon intérêt qui me fait parler, je n'ai point de querelle avec Messieurs les Auteurs, & je ne suis pas d'humeur à tourmenter les misérables. Je me plains seulement de toutes les plaintes que je viens d'entendre; c'est, à mon avis, la réforme à laquelle nous devons penser, & je ne puis comprendre, comment des gens raisonnables, comme ceux qui viennent de paroître avant moi, ne se sont pas avisez de l'inutilité de leurs remontrances. On veut qu'il ne se fasse plus de  
méchans

méchans Livres: On prétend que tous les Traducteurs soient des Vaugelas & des Ablancours; Que tous les Poètes soient des Malherbes & des Corneilles. Hé que deviendrait désormais tout le papier bleu? De quoi les Marchands enveloperoient-ils leurs Marchandises? Et vous autres Messieurs les Auteurs, poursuivait-il, en se tournant du côté des plus fameux, quel avantage auriez-vous si les autres vous ressembloient? L'Empire des belles Lettres a changé comme tous les autres Empires, la différence des Etats s'y est introduite; & quoi qu'il ne fût autrefois gouverné que par des personnes nobles, les incursions des barbares l'ont rempli d'ames roturières qui s'y sont renduës puissantes par la multitude. Non, non, il ne faut point vous flater, la réforme que vous voulez faire n'est rien qu'une belle idée, elle ne peut passer que pour un songe; & si j'en suis crû, nous laisserons gâter du papier aux méchantes plumes tant qu'il leur plaira. Quelques remèdes que nous nous efforcions d'apporter aux desordres qui troublent les lettres, la démangeaison d'écrire qui prend sans cesse à une infinité de gens, les rendra toujours inutiles. Il n'y a pas moyen que le bon sens se répande dans toutes les têtes qui se mêlent de composer: Il est trop rare pour se rendre si commun, & je trouve que puis qu'il est impossible qu'il n'y ait dans le monde des esprits mal-faits, il vaut encore mieux qu'ils s'occupent dans leur cabinet à former de méchans Ouvrages, qui ne peuvent blesser personne, que d'entrer dans les fonctions de la société civile, où le défaut de jugement ne peut produire que des effets dangereux. Tandis que l'un fera de méchants pou-

lets

lets pour sa Margoton, qu'un autre écrira de mauvaises plaisanteries à son Boucher, ils ne feront point d'attentats contre l'Etat. Pendant qu'ils chercheront le galant & l'agréable, qu'ils distilleront tout leur esprit sur un billet doux, ils n'auront point dans la tête l'étude de la pierre philosophale, & la fausse monnoye ne sera point leur occupation ; enfin rien n'empêchera que ces méchans Auteurs ne soient d'honnêtes gens & de bons Citoyens dans leur Republique. Que si l'on croit néanmoins, poursuivit-il, qu'un mauvais Ecrivain soit un si grand mal, & que l'on juge qu'il soit absolument nécessaire d'en purger la France ; j'ai une recepte mille fois meilleure que tous les Edits du Parnasse, & dont la vertu produira des effets tels qu'on les desire. Il faut pulvériser quelques exemplaires des plus excellens Livres qu'il y ait dans tous les genres decrire, & établir des Bureaux par tout le Royaume, où l'on distribuera de cette poudre à tous ceux qui se mêleront de composer. Chaque Auteur portera toujours sur soi sa tabatière de bel esprit : Si c'est un Traducteur il aura du Vaugelas & de l'Ablancour ; si c'est un Avocat, il prendra du Cicéron & du Gauthier ; un Poète, du Malherbe, du Corneille & de la pratique du Théâtre ; un faiseur de Pièces galantes, du Sarrazin & du Voiture ; car il faut bien que je sois pris, puis que je ne suis plus en état de prendre ; un Auteur de Roman, du Dursé, de la Calprenede, & du Scudery purifiez ; & jamais les uns ni les autres n'entreprendront aucun Ouvrage, qu'ils ne le commencent par une prise de la poudre qui sera convenable à leur dessein.

Comme Voiture eût expliqué sa recepte qui  
parut



parut plaifante à Apollon , Balzac fe presenta gravement , & après avoir touffé deux ou trois fois : Il n'a pas tenu à moi , dit-il , que le bon fens ne foit revenu dans le monde ; Je me fuis oppofé plus qu'aucun autre à la corruption du fiécle ; J'ai été le tenant contre tous les méchans Livres , je leur ai fait une guerre mortelle tant qu'il m'a refté une goutte d'ancre , & du fond de ma folitude , j'ai lancé des foudres plus redoutables aux mauvaiſes plumes , que ne l'étoient à la Grece ceux de Pericles : J'ai ouï dire autrefois dans mon voifinage , & l'on me l'a même écrit de delà les Monts , que la France ne devoit qu'à moi de ce qu'elle n'étoit plus barbare.

Tous les favans qui habitoient depuis le Tâge jufques à la Mer glacée , me l'ont juré par mille Lettres , & je le croyois de bonne foi , de crainte de donner un démenti à toute l'Europe. Je reconnois néanmoins qu'il n'eſt pas poſſible que la politefſe d'un ſeul homme détruife des armées entières des Sauvages ; la raifon , je dis même la ſouveraine raifon , n'a que de foibles armes contre l'opiniâtreté de ces têtes fi mal-faites , & j'aimerois autant que l'on m'obligeât à corriger toutes les fautes que fait la Nature ſur les viſages des hommes , que d'entreprendre la réforme de leurs eſprits. Ce qui me conſole dans ce malheur , c'eſt que ſ'il reſte encore quelques belles ames ſur la terre , je leur ai laiffé un azile contre la barbarie ; ils trouveront dans mes Livres de quoi ſe fortifier contre la contagion des mauvais exemples , & ſ'ils ont quelques prétentions à l'Eloquence , je ne leur ferai pas un guide inutile pour les y conduire.

Si l'Eloquence , dit Phylarque , ne conſiſtoit qu'à ſe louer extraordinairement , à ſavoir faire  
des

des hyperboles sur ses maladies, & à s'ériger en hommed'Etat, vous seriez sans contestation le premier Orateur du monde. Jamais tecondité ne fut pareille à celle que vous faites paroître sur ces matières ; & il n'y avoit que vous au monde capable d'en faire un entretien continu de quarante ans. Si je voulois rassembler tous les passages où vous vous louez, & les joindre à ceux où vous parlez de vos maladies, je n'aurois qu'à vous copier tout entier ; mais on vous connoît bien en ces lieux, & j'espère que vous n'y trouverez pas des Apologies si facilement qu'en l'autre monde.

Je ne suis plus en état, reprit Balzac, & moins encore en humeur de faire des relations à Menandre ; je me contente d'une première Apologie, & je ne veux plus toucher à des plaintes qui sont terminées. Ceux qui portent les Couronnes ou qui les espèrent, ceux que les dignitez de l'Eglise ou de l'Etat rendent vénérables, ceux enfin qui sont les souverains maîtres des sciences & des beaux arts, ont prononcé un Arrêt en ma faveur, que doivent respecter tous les siècles, & ce seroit affoiblir la force d'un jugement si célèbre, que de répondre à ceux qui l'attaquent. Je laisse donc les choses comme elles sont ; ce n'est plus à moi à me deffendre, c'est aux Rois, aux Souverains, aux Princes, aux premiers Ministres, aux Cardinaux, aux Magistrats, aux Philosophes, aux Poètes, aux Orateurs, & généralement aux Academies les plus fameuses de l'Europe, à soutenir une cause qu'ils ont jugée, & ne pas permettre que la témérité des Philarques attente à l'Autorité de leurs décisions.

Il y a assez long-tems que j'entens parler les  
au-

autres , dit Giry , il faut que je paroisse à mon tour , & que je contribuë de quelque chose à la réforme à laquelle on veut travailler. On devroit , ce me semble , arrêter les plumes de certains faiseurs de Rhetoriques qui se mêlent de donner des règles pour bien écrire , & qui ne savent faire ni de bonnes règles , ni de bons discours ; on ne voit autre chose que de ces gens qui vous promettent l'art de bien dire , & qui gâtent l'Eloquence en l'enseignant. Tous les Carfours sont tapissés de leurs affiches , & j'en ai vû une qui doit persuader tout le monde de l'extravagance de ces Orateurs en Chambre. Voici comme elle est conçûe.

*Je montrerai par expérience aux honnêtes gens qui me feront l'honneur d'approuver ma méthode.*

I. *Que la Rhétorique n'est pas une entasseuse de lieux communs , une peseuse de périodes : Mais que c'est celle que la nature apprend au Prince des Orateurs Romains Antoine , sans les règles de Tisias , de Corace , ni de Gorgias ( & de vrai est-ce que le Ciel attendoit après eux pour nous l'apprendre ) Que cette Rhétorique est celle qui régnoit vers le Capitole & le Mont Palatin dans le quartier d'Auguste & de Mécenas , & qui n'ayant autrefois pour Trône qu'une chaise de malade & la bouche d'un vieillard , empêcha de signer une Paix desavantageuse : Enfin que la véritable Eloquence n'est autre chose que la puissance de manier l'ame d'autrui comme nous voulons , & de la convertir en la notre par des paroles excellemment significatives , qui sont de fertiles royalissemens d'une raison formée à plaisir par la nature , & cultivée par ses propres réflexions ; c'est à dire que pour discourir*  
*admira-*

*admirablement on n'a que faire des machines de Raymond Lulle ; mais que les sentences & les figures doivent venir comme les bons lots à la blanque , & que pour dire des choses admirables , nous n'avons non plus besoin des Loix d'Hermogene , que des Edits du grand Mogol.*

2. *Que l'imitation des bons Auteurs ne consiste pas à leur tirer les pensées , comme un Laquais tire les bottes à son Maître.*

3. *Que nous ferons buter tout notre travail à traiter magnifiquement la sagesse , à l'enseigner délicieusement , à faire provision d'un minot de sel Attique , pour en jeter jusques sur nos moindres Sillabes , & à ne ressembler pas à ces gens qui cultivent plus leurs Jardins que leurs esprits , qui comptent parmi leurs privilèges l'exemption de bien écrire , & qui m'ont autrefois reproché que j'étois trop poli pour eux , sans que j'aye pû jamais trouver assez d'adresse en moi pour les en desabuser.*

Je ne pense pas qu'il y ait rien de plus plaisant & tout ensemble de plus ridicule que cette affiche : & si l'on y prend garde , l'Eloquence ne fera plus enseignée que par ces debiteurs de galimatias & ces ennemis du sens commun. Mais que dirai-je , ajoûta-t-il , de certains contemplatifs pleins de vanité , qui se persuadant que tout se doit conformer à la règle de leur imagination , font l'esprit de Cour , comme s'ils étoient des Ducs de Guyse ou de S. Aignan. Ils se forment une galanterie Bourgeoise ou Pédantesque , qu'ils produisent comme le modèle de la véritable , & pendant qu'on brûle & qu'on déchire leurs Livres à Paris , ils sont adorez dans les Provinces

ces, & on les apprend par cœur comme des Oracles. Il n'y a point de bel esprit campagnard qui ne les débite tout crus dans ses entretiens; & pourvû que la memoire ne lui manque point, il jureroit de donner le reste aux plus grands Courtisans de France. C'est avec cela qu'on fait tant de conquêtes auprès des Beutez Provinciales, & il n'y en a point entr'elles qui tienne bon contre une periode de quatre membres, & contre un compliment plein de ces grands mots de, *Je meure & d'Assurément.*

Ce qui vient d'être représenté par Giry, dit Gombault, est fort judicieusement remarqué, mais je pense qu'on ne trouvera pas moins raisonnable ce que je vais dire. L'on n'entend plus parler aujourd'hui que de faiseurs de Portraits; toutes les jeunes plumes sont malades de cette furie; Il n'y a point de petit Abbé de deux jours, qui ne débute par là pour faire sa Cour; & pourvû qu'il puisse dire que sa Cloris a les cheveux luisans & déliez, que les amours se jouent sur son front, que son tein est plus vermeil qu'une rose, & plus blanc qu'albâtre, que ses yeux sont noirs & bien fendus, que son nez est d'une grandeur proportionnée à tout le reste de son visage, que sa bouche est petite, que ses lèvres sont d'un rouge plus vif que le coral, que ses dents ont plus de blancheur que l'ivoire, que sa gorge est bien taillée, & qu'elle est soutenue de deux globes animés, qui repoussent fièrement le voile qui les cache, comme s'ils étoient indignes de leur prison : Pourvû enfin qu'ils pillent le

Portrait d'Iris , & qu'ils en ajustent toutes les pensées à leurs Portraits ridicules , ils s'imaginent avoir fait des efforts dignes d'être admirez dans les ruelles les plus galantes.

Il faut , interrompit un Auteur que je ne connoissois pas , il faut , dit-il , pardonner à leur jeunesse ; mais je ne pense pas qu'il soit possible de souffrir la mauvaise affectation de certaines gens , qui font consister toute l'excellence d'un Livre dans le titre , & qui croient beaucoup mériter des Lettres , quand ils ont trompé le Public par cette supercherie. Que veut dire ce titre , *La verité du vuide contre le vuide de la vérité* ; & parce qu'*Amours , Amitiez , Amourettes* , a passé pour un titre assez agréable , s'ensuit-il que *Fleurs , Fleurettes & Passe-tems* soit reçu de même sorte ? Dès que l'on voit quelque chose généralement approuvé ; mille plumes s'efforcent d'en faire de méchantes copies. Que quelques Vers agréables & faits à propos ayent été récompensez par le Roi , il n'en faut pas davantage pour réveiller la veine de tous les Poètes , il n'y a point de misérable Versificateur qui ne mette une Ode sous la presse , pour en accabler sa Majesté , & il ne croiroit pas être satisfait , s'il n'envoyoit son Prince planter ses Pavillons sur les murs de Memphis & de Babylone.

Si je n'y prenois garde , dit Sarrazin , on oublieroit à parler de ces esprits forts , qui dans leurs sublimes spéculations ne se mêlent pas moins que de la conduite des Etats & de la fortune des Peuples. Je voudrois bien qu'il y eût plus de solidité dans les têtes de

ces Politiques , qu'ils ne s'égarassent point tant dans le champ vaste de la vrai-semblance , & que leurs projets s'accommodassent mieux à notre foiblesse: Il leur est aisé de trouver dans leur Cabinet les moyens d'abattre la puissance du Croissant; mais leur Cabinet n'est pas la mer ni la campagne , & ces destructeurs d'Empires vont plus vite la plume à la main , qu'ils ne feroient s'ils étoient à la tête de cent mille hommes. Y a-t-il rien de plus plaissant , que lors qu'ils prétendent établir une Paix générale par tout le monde! N'est-ce pas autant que s'ils disoient , Nous voulons que toute la terre ne parle qu'une même langue , qu'elle n'ait qu'une même loi , qu'elle se gouverne par la Coutume de Paris , & que désormais il n'y ait plus de nuages en l'air. Voilà où vont , à peu près , les raisonnemens de ces grands hommes , & le Peuple étonné de leurs grands desseins , les regarde comme les plus fermes colonnes de la République , pendant que les sages les considèrent comme des Philosophes capitans & visionnaires , qui ne font des conquêtes que par Platon & par Aristote.

Sarrazin n'avoit pas encore achevé ces mots , que j'aperçûs un grand nombre de Héros & d'Héroïnes , qui avoient été mandez par Apollon pour la réforme des Romains. Le premier d'entr'eux qui prit la parole fut Theagene , & son discours le fit d'abord reconnoître.

L'on a décrit , dit-il , mes amours pour la belle Cariclée : elles ont passé chez toutes

les Nations de la terre; on les lit en toutes les Langues, & nos entretiens secrets sont devenus des conversations publiques. Si l'on avoit raporté fidèlement les choses comme elles ont été faites, je n'aurois pas sujet de m'en plaindre, je laisserois mon Romaniste en repos: mais on me dépeint comme un insensible, on m'attribuë une sottise pudeur qui s'offense des moindres libertez, & l'on aime mieux que je donne un soufflet à ma Maîtresse, que de permettre qu'elle me baise.

C'est à moi, interrompit Cariclée, à me plaindre du soufflet dont vous parlez; s'il y a de la honte à l'avoir donné, il y en a plus encore à l'avoir reçu, & la réparation que vous pourriez prétendre contre Héliodore, me regarde toute seule.

Bien loin que je vous doive quelque réparation, dit alors Héliodore, sachez qu'une juste reconnoissance de l'immortalité que je vous ai procurée, vous oblige l'un & l'autre de me respecter. Le soufflet qui vous est si sensible est la preuve de votre pudeur, poursuivit-il, en regardant Théagène, c'est l'effet d'une sagesse qui vous est avantageuse, & par là j'ai conservé cette bien-veillance où m'engageoit la dignité de mon caractère.

Il est vrai, reprit Théagène, que pour un Evêque vous avez bien fait votre personnage en cet endroit; mais vous l'auriez encore mieux représenté, si vous aviez brûlé votre Roman, ou si vous n'aviez jamais eu la pensée de le composer. Les Amans n'ont que faire des vertus Episcopales, & les Evêques ne s'accordent pas bien avec les libertez



libertez des Amans. Une chasteté Vestale sied mal aux Heros, & leur amour doit être détaché de toutes ces formalitez scrupuleuses qui en arrêtent les nobles transports & les emportemens agréables. L'immortalité dont vous prétendez que je vous remercie, est, à le bien prendre, la plus cruelle de vos faveurs; elle fera vivre ma honte dans la mémoire des hommes, & il n'y aura que la fin des siècles qui puisse effacer le soufflet de Cariclée.

Heliodore voyant que sa faute ne se pouvoit excuser, se retira adroitement, & fit place à la belle Astrée, dont les yeux ardens & le visage chargé d'une rougeur plus grande qu'à l'ordinaire, témoignoiient que son ame étoit agitée de quelque passion violente. Apollon qui s'en aperçut lui demanda la cause de ce changement, & voici ce que cette aimable Bergère lui répondit.

Il y a long-tems, dit-elle, que je tiens captif le ressentiment d'une injure que l'on m'a faite. J'ai voulu la dissimuler autant que j'ai pû, mais enfin je me suis persuadée que je trahirois mon honneur, si je n'en poursuivois la vengeance; & si parmi les plaintes de tout le Parnasse je ne mêlois les miennes, qui sont plus légitimes que toutes les autres. C'est vous, poursuivit-elle en jettant les yeux sur Durté, c'est vous qui êtes l'auteur de l'injure dont je me plains, & votre plume téméraire a jetté des traits dans mon Histoire qui me blessent dans la partie de l'ame la plus sensible. Je ne suis pas plus délicate qu'une autre, poursuivit-elle,

j'excuse les emportemens amoureux , lors qu'une passion toute pure les produit , un baiser surpris galamment n'éfaroucha jamais ma pudeur , & je fai qu'il y a de petites privautés que l'amour inspire , & que la raison ne condamne pas. Mais quand je considère que je suis une des trois Bergères que vous présentez à Celadon , toutes nuës , de quel œil puis-je regarder une aventure si injurieuse à ma vie ? Et ne dois-je pas croire , ou que vous avez eu mauvaise opinion de ma pudeur , ou que vous m'avez prise pour une esclave que vous vouliez vendre à ce Berger. Si je ne me flate point dans ma beauté , je croi que mon visage tout seul pouvoit bien faire une conquête ; Il y avoit assez de feu dans mes yeux pour brûler un cœur , & je puis dire , sans présumer trop , que ma nudité n'étoit point de l'essence de ma victoire.

Celadon voulut prendre le parti de Durfé , mais Sylvandré lui déroband la parole : Il ne faut point , dit-il , perdre le tems en des discours inutiles ; ce jour consacré à la reforme ne doit être employé qu'à des remontrances sérieuses ; & ce n'est point ici le lieu d'excuser une nudité , qui ne peut être défendue que par de mauvaises raisons. Oui , poursuivit-il , en se retournant vers Durfé , vous avez bien fait des choses à la légère , & pour ne point sortir de moi-même , n'est-il pas étrange que vous me fassiez quitter la fameuse Ecole des Massiliens pour me travestir en Berger , & me faire debiter , sous cet habit , de grandes leçons Philosophiques capables

bles d'épouventer toutes les Bergères. Avois-je amassé tant de science pour la voir périr dans un Roman ? Mes raisonnemens graves & sérieux devoient-ils se perdre sous les bocages ? Et falloit-il que n'ayant à passer pour habile homme qu'une seule fois en ma vie, je ne le fusse qu'à contre-tems ? N'espérez pas que je vous pardonne jamais cette imprudence, j'en demande justice à Apollon, & je ne suis pas homme à me laisser prendre à l'éclat d'une pannetière de soye & d'une houlette d'argent.

Durfé plein de dépit, de ne savoir que répondre aux remontrances d'Astrée & de Sylvandre, déchargea sa colére contre son continuateur Baro. Quelle fantaisie vous a pris, lui dit-il, de continuer mon Ouvrage, pour corrompre, par une mauvaise conclusion, les beautés d'un commencement qui s'est fait par tout des admirateurs ? Quel droit aviez-vous sur mon dessein & sur mes pensées, pour vous en saisir après ma mort ? Et faut-il qu'une mauvaise pitié que vous témoignez avoir eue, de ce que mon Roman étoit imparfait, vous ait conseillé de l'achever pour le rendre encore plus défectueux ? Vous me direz peut-être que vous ne m'avez point fait de tort, & qu'on ne m'accusera jamais de vos fautes : Si cela étoit ainsi, je vous les pardonnerois volontiers : Mais on croira toujours que vous avez travaillé sur mes Mémoires. On se souviendra que vous avez été mon Secrétaire ; que dans les Conférences que nous avons eues autrefois ensemble, je vous ai découvert tout mon dessein, &

de cette sorte j'aurai la meilleure part dans votre ouvrage, & mon nom recevra tous les reproches qui devroient tomber sur le votre. Je ne veux point entrer dans le détail de toutes les choses qu'on pourroit justement reprendre dans votre continuation, vous les voyez maintenant aussi bien que moi ; vôtre esprit libre & dégagé des vapeurs terrestres qui l'offusquoient, connoît toutes ses erreurs ; mais en vérité je ne puis me taire, de ce dénoûment que vous faites par des clefs, je ne comprends pas quel rapport elles ont avec les amours de vos trois Bergères : Et si vous n'aviez les railleurs de votre côté, qui diront que vous voulez donner à ces filles la clef des champs, il seroit impossible de pénétrer dans les Mistères de ce dénoûment.

Durfé s'alloit emporter plus loin, quand tout d'un coup Poléxandre fendit la presse, & fit remarquer sur son visage tous les caractères d'un homme irrité. On veut, dit-il, que j'aye été l'un des plus célèbres Romains : le bruit commun tâche de me persuader que je faisois autrefois le plaisir de toutes les belles Cours ; & quoi que ma domination ne s'étende que sur les Isles de Canarie, j'apprens néanmoins que j'ai eu une réputation pareille à celle des Césars. Je ne fais pas bien si toutes ces choses sont véritables ; mais quoi qu'il en soit, elles n'empêchent pas qu'on ne m'ait rendu le plus visionnaire de tous les Amans. On me fait aimer la Reine de l'Isle invisible ; Je cours perpétuellement

tuellement après elle , fans favoir où je dois aller pour la réncontrer ; Je paffe la plus grande partie de ma vie à la demander aux arbres , aux oiseaux , aux rochers , & généralement à tout ce qui s'offre à ma vûe , & je pousse à toute heure des soupirs qui ne savent , non plus que moi , où je les envoie. Ce seroit peu néanmoins si j'en demeuroid à des soupirs ; mais mon Romaniste porte ma vision au delà , il me fait embrasser la condition d'un esclave , & c'est dans ce bel état que je voi la Reine de l'Isle invisible , & qu'elle me croit digne de l'épouser. Tant que je suis Roi des Canaries , on se donne bien de garde de me la montrer , cette invisible n'aime point les Rois , & ce sont des *Monstres* effroyables pour elle ; mais lors que je paroiss tout chargé de fers , quand je représente un misérable esclave d'Afrique , alors cette Héroïne veut bien paroître , & son cœur ennemi du Diadème trouve ce qu'il lui faut dans ma servitude. Si l'on appelle héroïque cette manière d'aimer , c'est ce que je laisse à juger aux Muses ; pour moi je ne veux point être Héros à ce prix-là , & je m'étonne comment on est venu déterrer mon nom , jusques dans des lieux détachés du monde , pour se faire Auteur à mes dépens. Je ne pensois pas que la juridiction d'un faiseur de Livres deût s'étendre si avant : Il y avoit ce me semble , assez d'autres Histoires à gâter sans la mienne , & il n'étoit point nécessaire de me tirer de si loin pour me montrer comme un fanatique.

Ne prenez point , je vous prie , interrom-

Pit Almanzor , la qualité de Visionnaire où je suis ; cette Epitète n'appartient qu'à moi , & je défie tous les Héros de Roman d'oser me la contester , après le titre authentique qui me la donne. Je suis le seul qui ai droit de dire qu'Alcidiane est ma chimère ; & vous ne me la sauriez contester sans injustice. Car dites-moi , je vous prie , que pourriez-vous faire davantage pour Alcidiane même , que ce que j'ai fait pour son ombre ; vous savez que je ne l'ai jamais connue qu'en peinture , & l'idée que je puis en avoir eue ne vient que de son portrait que je vous ai dérobé ; cependant, sur cette légère idée, il me prend une frénésie amoureuse qui trouble mes sens , qui renverse mon esprit , qui me fait renoncer à un grand empire , & par une générosité dont j'aurois grande peine à vous rendre une bonne raison , je me tue en original pour cette copie , & j'ordonne qu'après ma mort on porte mon cœur à Alcidiane. Rien n'est égal à l'empressement qu'on me fait avoir pour le bâtiment de mon tombeau , moi-même j'en donne les ordres , & j'aurois pris moins de plaisir à faire construire un Magnifique Palais , où quelque jour j'aurois pû posséder cette Héroïne , que j'en eus à régler toutes les choses de cet appareil lugubre. Voila , ce me semble , gagner une chimère fort réellement , & je ne voi pas que vous y puissiez prétendre , tant que durera la mémoire de cette action.

Il est vrai , ajouta-t-il , que vous faites beaucoup de tours pour trouver l'Isle invincible ; mais ce ne sont que des pas perdus ,  
Alci-

Alcidiane que vous aviez vûë les méritoit bien : Et quant à votre Esclavage, vous auriez tort de vous en plaindre ; puis qu'il vous donne ce que vous cherchiez. Polexandre se rendit à ces raisons , il laissa Almanzor paisible possesseur de sa vision , & il se contenta de la Reine de l'Isle invisible.

Pour moi , dit Ariane , je ne suis point si facile à satisfaire que ces deux Héros , & ce n'est pas une chimère quel'injure quel'on m'a faite. On ne trouve chez moi que des lieux infames ; chaque Livre en fournit un pour le moins , & les Héros du Roman sont si bien accoûtuméz à fréquenter ces endroits , qu'on les prendroit pour des Soldats aux Gardes , ou des Mousquetaires. Me rendre visite , & aller au ( vous m'entendez bien ) n'est plus qu'une même chose : on confond maintenant l'un avec l'autre , & je suis devenuë le repertoire de tous les bons lieux.

Je ne m'étonne point après cela si l'on me fait paroître nuë , il y auroit eu de l'irrégularité d'en avoir usé d'autre sorte ; & puis qu'Astrée , qui n'avoit pas l'avantage du lieu comme moi , se montre à Celadon en cette posture , il étoit d'une nécessité indispensable que j'en fisse autant. Je ne sai pas si mon Auteur a fait cette réflexion ; mais je voudrois bien qu'elle ne fût pas si juste , mon honneur & le sien s'en trouveroient mieux.

Enfin , pour achever l'Histoire de mon Roman , j'épouse un Heros dont le mérite est de bien faire le Comédien , & de donner du divertissement au public par la douceur  
de

## 66 LE PARNASSE

de sa voix , & par le recit de quelques Poësies. On fait du défaut de l'Empereur Neron toute la vertu de Melinthe , on aime mieux le représenter tenant sa partie dans un concert , que signalant sa valeur dans une bataille , & l'on fonde toute sa gloire sur les qualitez de baladin , plutôt que sur celles de Conquérant. C'est en considération de toutes ces choses que l'Empereur lui accorde des privilèges , & des immunités pour la Sicile , & sans doute que mon Auteur , qui n'étoit pas moins sensible que Neron au mérite d'un Comedien , a crû devoir imiter la générosité de ce Prince , en me donnant à Melinthe pour le prix de sa belle voix & de ses recits agréables,

Ce que vous dites , interrompit Melinthe , ne m'est pas plus avantageux qu'à vous ; mais que pouvoit-on attendre , d'un compositeur de Romans qui fait enlever un Pavillon par un Aigle ; croyez-moi , laissez rompre le Pavillon & tout l'équipage de Guerre qu'il renfermoit , ne vous mettez pas en peine d'un Aigle crevé , & riez de mes Comedies comme je ris de vos bons lieux.

Alors l'illustre Bassa se sentant réveillé par la présence de Scudery , qu'il prenoit pour être l'Auteur de son Roman ; Avancez , lui dit-il , Monsieur mon Historien , je vous attendois il y a long-tems , pour vous faire rendre compte de votre ouvrage ? Je pense que , graces à vos soins , on me met au nombre des Héros ; on dit que je marche à côté des Cyrus & des Faramonds , & tout iroit assez bien pour moi , si vous m'aviez fait meilleur



leur Chrétien. Apprenez-moi , je vous prie , si c'est une vertu heroïque de dissimuler sa Religion ? J'avois toujours crû que la feinte ne valloit rien en cela , qu'elle étoit encore plus honteuse aux grands Princes qu'au vulgaire , & qu'il falloit , en cas de foi , se montrer tel au dehors que l'on est véritablement au dedans : Mais je me trompe peut-être , & il se peut faire qu'un habile Theologien comme vous , aura des raisons qui me guériront de ce scrupule. Il vous souvient bien que vous m'avez rendu Turc en apparence , & que vous avez relegué au fond de mon cœur tous les sentimens de ma véritable Religion ; Je ne sai pas même si , pour mieux imposer aux peuples , vous ne m'avez point fait circoncrire , c'étoit une circonstance essentielle à mon déguisement ; mais quoi qu'il en soit , il est certain que toute l'Europe & l'Asie ne m'ont point pris pour ce que j'étois. Deffendez-moi donc de cette dissimulation que l'on me reproche par tout , & faites-moi voir , que ceux qui me traitent de fourbe & d'imposteur sont des ignorans en politique de Roman.

Scudéry voulut s'échaper , mais l'illustre Bassa le retenant par le bras : Si vous ne pouvez , lui dit-il , me satisfaire sur cet article , il faut au moins que vous me rendiez raison d'un autre qui m'est aussi fort important. C'est de mon mariage dont je veux parler , & certes vous êtes inimitable en cet endroit ; car je ne sai point de Héros qu'on fasse cocu plus bonnement que vous me le faites. Si vous aviez aussi bien caché

mes Cornes que ma Religion , il faudroit être assez fin pour les découvrir ; mais vous les avez mises en si beau jour , qu'elles fau- tent aux yeux des plus grossiers ; la Femme que vous me donnez n'est pas novice , Dieu merci , elle a de l'expérience , & trois mois de demeure dans le Serrail , font bien juger que je n'avois rien de nouveau à lui apren- dre. Vous n'ignorez pas qu'il n'y a que les Eunuques qui entrent dans ce lieu pour n'y rien faire , & celui qui le nommoit la Biblio- thèque des pucelages , n'avoit pas rencon- tré si juste que celui qui l'en appelloit l'abi- me ; mais c'est de quoi vous ne vous mettez pas en peine , & il n'y a point de mal , à votre avis , de faire un cocu par écrit. Ce- pendant , à le bien prendre , ce sont les plus malheureux que ceux-là ; les autres trouvent dans la mort la fin de leur deshonneur ; mais quand une fois on est cocu par un Livre , on en a pour jusques à la dernière posterité.

Quelque adresse que vous ayez , il est diffi- cile que vous vous sauviez de ce pas de clerc , & je reconnois à votre mine , que vous aurez autant de peine à vous en ti- rer que des quatre cent lieuës par terre que vous faites faire à ma flotte. Il me semble , si je n'ai point perdu la memoire , avoir ouï dire que vous me faites partir du Port de Con- stantinople , & qu'au bout de trois semaines , ou environ , mes Vaisseaux se trouvent dans la Mer Caspie. Certainement le Navire des Argonautes avec ses aïles n'a jamais fait  
un

un si beau trajet : Les Histoires n'ont point d'exemple d'un si beau saut ; & si par quelque prodige digne de vous , vous ne rendez la terre navigable , il n'y a pas moyen que les Géographes vous pardonnent cette méprise.

Scudéry qui méditoit sa fuite , de crainte de recevoir quelque mauvais traitement de ce Héros , s'échapa subitement de ses mains , & dans le même tems Alexandre se fit faire place avec grand bruit , & s'adressant tout d'un coup à la Calprenede : Si de célèbres Histoires , dit-il , n'avoient décrit la vérité de mes actions héroïques , & si leurs Livres n'eussent conservé toute la gloire que je me suis acquise par les armes , je ferois une belle figure dans votre Cassandre ? Il semble , poursuivit-il , que vous ayez pris plaisir à détruire les vérités les plus éclatantes de ma vie : Vous mêlez toujours quelque disgrâce dans mes combats & dans mes amours , & comme je ne remporte point de Victoire sans recevoir quelque blessure d'Orondate , je n'ai point de Femme ni de Maîtresse qui ne me manque de fidélité , mêmes pour un Scythe. Orondate caché dans une ruelle , ne découvre-t-il pas ses habitudes secrètes avec Statyra ? Que vous semble-t-il de la chute que vous faites faire à ce grand étourdi dans ce bel endroit ? Et à qui croyez-vous de lui ou de moi que le coup en soit plus sensible ? Il tombe un peu trop lourdement pour un Héros , on s'estropie quelquefois à moins ; mais si vous songez que cette chute ne m'arrache d'un profond assoupissement , que pour me présenter l'infidélité de ma

Femme

## 64 L E P A R N A S S E

Femme à mon réveil ! vous confesserez sans doute que je suis plus dangereusement blessé qu'Orondate, & que le contre-coup de sa chute, porte à ma tête une playe que l'art du divin Apollon, devant qui je parle, ne sauroit guérir. Je ne suis point visionnaire ; la jalousie n'a jamais eu assez de force sur mon esprit, pour me donner de fausses allarmes ; mais quand je serois assez bon pour ne rien soupçonner d'Orondate en cette rencontre, les Lecteurs ne feroient pas si indulgens que moi, & je serois le seul qui ne verroit rien de mes cornes.

Voilà pour ce qui regarde Statyra. Quant à Roxane, la chose ne reçoit pas davantage de difficulté, & sa galanterie est assez visible ; son amour pour Orondate n'est point ambigu, elle fait bien tout ce qu'il faut pour l'éclaircir, & ce n'est pas pour rien qu'elle paroît toute unie devant les valets de ce beau galant. Avouez-le de bonne foi, mon honneur ne vous touche guères, pour le prostituer si honteusement ; Il semble qu'une nudité ne soit pour vous qu'une bagatelle : Mais quand vous en faites le spectacle des valets, que voulez-vous que l'on juge en faveur du Maître.

Voyons maintenant si vous me rendez plus heureux en Maîtresse, que je ne le suis en Femmes.

Vous ne pouvez pas disconvenir que Talestris n'ait eu de la tendresse pour moi. Si vous avez bien lû mes Historiens, comme je n'en doute pas, vous avez dû voir que cette Reine des Amasones ne fut point re-  
belle

belle à mes vœux ; & fans me servir de détours, vous savez que j'en ai reçu les dernières faveurs : Cependant vous me dérobez impitoyablement cette conquête amoureuse, vous me refusez le cœur de cette bonne Héroïne , & d'un même trait de plume vous effacez la vérité de l'Histoire , & la beauté de mes amourettes.

Il ne me reste donc plus qu'Hermionne ; mais je vous baise les mains du présent que vous m'en faites : Elle n'est pas , poursuit-il d'un ton railleur, assez mégère pour moi ; elle n'a tué que son mari , vous deviez encore lui faire égorger ses enfans si elle en avoit , & la faire decendre en droite ligne de quelque famille des Antropofages. Les Héros , poursuit-il d'un même ton , aiment le sang, comme vous savez , l'humanité ne les accommode pas , & comme ils sont nez pour porter la terreur & l'épouvante en tous lieux , ils ne sauroient trop s'accoutumer au carnage , & chez eux tout doit être Turc , jusques à leurs Maîtresses.

Pendant qu'Alexandre parloit de la sorte , je jettai les yeux sur la Calprenede , dont le visage triste & défait témoignoît la grandeur de son dépit ; mais aussi-tôt j'aperçûs Cyrus , qui tournant fièrement la vûe sur Scudery , soit , dit-il , que vous ou un autre m'ait travesti en Roman , il est toujours bien certain que vous avez eu part à cet Ouvrage , la voix publique vous l'attribuë même tout entier , & je ne puis me prendre maintenant qu'à vous de toutes les fautes qui s'y rencontrent ; Je n'eus jamais d'autre but de

E

mes

mes Conquêtes que la gloire, c'est pour elle que j'ai affronté les périls, & tant de batailles gagnées ne sont que les effets du noble feu qu'elle m'inspiroit. Cependant vous changez la face des choses, vous m'arrachez ce divin objet de mes victoires, & vous voulez que l'amour soit le principe qui me fait agir, & la machine qui renverse tous les efforts de mes ennemis. Je sais bien que les Héros doivent aimer; mais il ne faut point que l'amour emporte le pas sur la gloire, elle naît dans l'ame des grands hommes toute la première, elle est la fin de toutes leurs entreprises, & les Myrthes ont moins de charmes pour eux que les Lauriers.

Peut-être, ajoûta-t-il, ne demeurerez-vous pas d'accord de cette maxime, vous me répondrez que l'amour est la passion dominante des Romans, & que sans elle tout y languiroit. A la bonne heure si cela est de la sorte; mais au moins vous deviez me rendre amoureux d'une personne, qui fût digne des conquêtes que je lui sacrifie, & il falloit me donner une Héroïne à qui l'on ne pût faire aucuns reproches.

Vous jugez bien sans doute par ce discours que je ne suis pas content de Mandane, & certes que voulez-vous que je pense d'elle après tous les enlèvemens qui lui arrivent? Dois-je croire qu'elle soit bien pure des mains de quatre ravisseurs? & les moins clair-voyans dans ces Mystères peuvent-ils douter que vous ne me donniez le reste des autres? Vous deviez, ce me semble, mettre  
fa

sa pudeur à d'autres épreuves? Celles-là sont un peu trop fortes pour une chose si frêle, & Mandane n'étoit pas une place qui pût résister à tant d'assauts: Peut-être se fût-elle bien tirée d'un premier enlèvement; je veux croire qu'elle auroit eu assez de vertu pour ne se pas rendre tout d'un coup, & son honneur se pouvoit sauver sans miracle de ce mauvais pas: Mais les rechûtes sont mortelles dans ces matières: un second enlèvement ravage tout, & une Heroïne qui n'a plus que les restes d'une fermeté ébranlée, ou peut-être moins encore, ne fait que des efforts inutiles pour sa défense.

J'aurois beaucoup d'autres plaintes à faire contre votre Roman; je pourrois vous demander pourquoi je prête l'oreille à mille petites nouvelles indifférentes, lors même que je suis prêt à combattre, & par quelle raison vous me faites entendre une histoire où je n'ai point de part, en un tems que je suis prisonnier de Tomiris, & que l'indifférence de ma Maîtresse me jette dans le desespoir: Mais tout cela ne vous touche point, & vous passez trop doux sur les enlèvemens de Mandane pour vous arrêter à ces minuties.

Cette remontrance de Cyrus fut suivie de celle de Mariane: On voyoit dans l'air de cette Princesse les marques d'une affliction extraordinaire, & après qu'elle eut lancé plusieurs regards pleins de menaces sur la Calprenede: Ne pouvois-je, lui dit-elle, avoir place dans votre Cléopâtre qu'en y passant pour une coquette? Est-ce que ma cha-

steté vous incommodoit ? Et me trouviez-vous plus héroïne en donnant un baiser à Tiridate, qu'en le lui refusant ? vous avez pris un Empire trop absolu sur mes actions ; Je ne croyois pas qu'on oût jamais se jouer ainsi du sang illustre des Macabées ; je n'appréhendois point de fournir d'entretien aux Fables & aux Romans, après avoir été la merveille des Histoires Saintes, & je ne voyois rien dans ma vie qui pût servir de matière à des Vaudevilles. Vous les savez ces Chançons, dans lesquelles on se raille si insolemment de ma vertu : Ce sont elles qui m'envoyent aux Feuillantines, & qui réveillent la jalousie d'Hérode que plus de mille ans avoient assoupie. Je jouissois dans une agréable tranquillité de la belle réputation que ma mort m'avoit acquise ; Je voyois Hérode à mes pieds me demander pardon de l'aveuglement de sa fureur ; Il condamnoit à tous momens l'injuste soupçon qu'il avoit conçu de ma conduite, & j'avois le Plaisir de recevoir une satisfaction toute entière de l'offense qu'il m'avoit faite. Cependant voici nos vieilles dissensions rallumées, ce Prince est rentré dans les premiers transports de sa jalousie ; je ne puis plus mourir pour le détromper, & il prend pour des vérités indubitables tous les contes que vous faites de moi dans Cléopâtre.

Mariane en auroit dit davantage, mais la douleur qui la suffoquoit ne lui permettant pas d'achever, Césarion prit la parole, & s'adressant à la Calprenede : Vous voyez bien,



bien, dit-il, maintenant l'état où vous réduisez cette Princesse; mais vous ne vous ressouvenez plus peut-être de celui où vous m'avez mis. Vous faites un miracle pour moi qui me met au desespoir: J'étois mort jeune, comme vous savez, Auguste ne trouva pas à propos que je vécuſſe, & il me chassa du monde presque aussi-tôt que j'y fus entré. S'il me fit plaisir ou non par une mort si avancée, c'est ce que je ne saurois dire; mais je ſai bien que ſa cruauté fut moins facheuſe, que la charité que vous avez eue de me reſſuſciter. Je ne ſaurois, continua-t-il, parler autrement, quand je me remets dans l'eſprit Candace pour qui vous me faites revivre. Elle avoit la peau noire & toute brûlée, ſes yeux agars effarouchoient tous les regardans, ſon nez étalloit deux amples narines touſjours enflées comme les voiles d'un Navire, ſa bouche ſe joignoit à ſes oreilles, ſes lèvres étoient un charbon, ſa gorge de couleur de ſuye étoit ſoutenuë de deux globes qui reſſembloient à peu près à deux boulets de canon quand ils reviennent de la mêlée, & ſur tout cela un air d'Archer ſe répandoit ſur ſon viſage, & animoit toutes ſes démarches. Voilà ſa véritable figure, & quoi que vous la repréſentiez autrement, je ſuis ſûr que mon portrait eſt plus fidèle que le votre; puis que non ſeulement elle étoit d'Ethiopie; mais encore la Reine des Ethiopiennes. Sans mentir on ne pouvoit pas me reſſuſciter plus mal à propos, & pour me faire épouſer un monſtre, il ne ſaloit pas me retirer des Enfers.

Faramond poussé d'un sentiment de reconnaissance envers la Calprenede, voulut rendre à la beauté de son Roman les Eloges qui lui sont dûs. Je viens d'entendre, dit-il, plusieurs plaintes contre mon Romaniste, je ne sai si elles sont justes ou non, peut-être n'a-t-il pas tant de tort que l'on veut le persuader; mais quoi qu'il en soit, je prétens que ce qu'il a fait pour moi doit excuser toutes ses fautes. N'est-ce pas assez, poursuivit-il, d'avoir fait un bel Ouvrage? Si l'on en pouvoit dire autant de tous les Auteurs, il n'y auroit pas aujourd'hui tant de bruit sur le Parnasse, & même quand ce bon ouvrage est le dernier, ne justifie-il pas tous les autres qui doivent être réputez comme ses préludes. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque chose à reprendre dans mon Roman; mais où m'en trouvera-t-on un qui soit parfait. Pour un Auteur Cavalier, comme la Calprenede; c'est beaucoup que de savoir parler bon François; s'il étoit si juste par tout, il ne sentiroit pas assez son homme de Cour, & il en est de même d'un bel esprit, comme d'un galant homme à qui une exacte régularité seroit un défaut. Jeme déclare donc tout entier en sa faveur; Je le défendrai généreusement contre la colère d'Alexandre, de Mariane, & de Cesarion: Mais je jure en plein Parnasse que si le continuateur de ce grand Ouvrage ne se soutient dans la force des premiers Tomes, il n'y aura point de quartier pour lui; Car on ne fauroit punir trop sévèrement la témérité d'une plume qui défigure l'Ouvrage d'un

d'un autre. Je ne suis pas mal satisfait de son travail, je voudrois bien seulement qu'il n'eût pas fait un volume entier de l'Histoire de Constantin, elle languit un peu trop, & sans la beauté de son langage qui réveille le Lecteur, elle seroit ennuyeuse. Il l'a bien aperçû lui-même; car il s'en est corrigé aux Tomes suivans, & ce qui fait que je tire un bon augure pour tout le reste, c'est qu'il a toujours augmenté les forces en avançant, & qu'il marche à cette heure d'un pas ferme & assuré dans les traces de son illustre Prédecesseur. Mais je veux qu'il sache que je l'attens à la conclusion; c'est-là qu'il faut qu'il soit juste, je le perdrai d'honneur s'il ne répond bien à mon attente; & afin qu'il ne s'y trompe pas, je lui envoie exprès le génie de la Calprenede sous le bon plaisir des Muses & d'Apollon.

Alors parut un gros de Héros & d'Héroïnes, entre lesquels on reconnoissoit Orazie, Prazimene, Clytie, Berenice, Hermiogene, Scanderberg, Laodice Cytherée, Scipion, Tarsis, Rodogune, & Macarise. Apollon étant effrayé du nombre les remit à une autre fois; mais Clelie, qui se sentoit aussi maltraitée que pas un de ceux qui avoient paru avant elle, voulut faire éclater son ressentiment, & après avoir salué ce Dieu & les neuf Muses ses Sœurs; De graces, dit-elle, qu'il me soit permis de me plaindre comme les autres, puis que j'en ai plus de sujet que personne. Il y a, poursuivit-elle, quelques années qu'il court un Roman sous mon nom; on en a parlé dans le monde

comme d'un Ouvrage admirable, & la cabale lui a fait acquérir une réputation dont je foudraiterois qu'il fût digne. La relation que l'on m'en a faite répond, en quelque chose, à cette grande estime qu'on en a conçue : On y remarque plusieurs beaux endroits ; les conversations y sont belles, il y brille de tems en tems des traits de la galanterie la plus délicate. Mais quand j'examine de près le Héros de ce Roman, je ne puis trouver des termes pour exprimer sa bassesse, & je n'ai jamais oui parler de cadet de Normandie, qui laissent une moindre idée de sa personne & de sa vertu. Représentez-vous un homme dont la fortune n'a point d'établissement certain, qui se rend à charge à tous ses Amis, qui dîne aujourd'hui chez l'un & demain chez l'autre, qui n'a ni train, ni équipage, qui porte toujours un vieux buffle gras, qui ne change de cravate que tous les huit jours, enfin un coureur d'Auberges qui loge à une troisième Chambre ; voilà le portrait d'Aronce, c'est là à peu près comme on le conçoit, & parce qu'il est Fils de Porfenna Roi des Etruriens qui n'avoit pas dix mille livres de rente, & qui pouvoit d'un coup de chiflet appeler tous ses sujets, on me fait devenir sa conquête. S'il en coûtoit quelque chose à un Auteur pour bien habiller son Héros, pour lui donner des équipages magnifiques, pour le loger dans un superbe Palais, & pour lui entretenir une table somptueuse ; je pourrois croire qu'on n'auroit pas voulu se mettre en si grands frais pour Aronce ; mais quand je considère que cette dépense n'est

n'est que d'imagination, je ne comprends pas comment on a refusé si peu de chose à mon Héros, si ce n'est pour étouffer sous tant d'indignitez la qualité d'Heroïne que j'ai si justement méritée.

Apollon eut pitié, de cette illustre Romaine, & lui ayant fait un signe de tête obligeant, il se leva de sa place, rassembla autour de soi les Muses & les principaux du Parnasse, pour délibérer sur les remèdes nécessaires à ces desordres, & ce fut dans cette célèbre journée qu'il fit l'Ordonnance que voici.

**A**POLLON, PAR LA GRACE DE JUPITER, ROI DU PARNASSE ET DE L'HELICON: A tous présens & à venir, SCIENCE GALANTE. Comme il n'y a rien de plus détestable que les méchans Livres, qu'ils font le fleau de l'esprit, le suplice des oreilles, la profanation des Presses, la ruine des Libraires, la rouille des belles Lettres, &c. Nous avons toujours eu soin de les combattre comme les plus grands ennemis de la politesse & du bon goût. C'est pourquoi ayant appris par les plaintes de plusieurs personnes d'une délicatesse singulière, qu'il y a des gens qui jurent sur leur cornet & sur leur ancre, de persécuter toute leur vie le bon sens & la raison, & de gâter du papier & des plumes tant qu'ils feront à bon marché; ce qui causeroit des desordres plus que Gotiques dans toute l'étendue de notre Empire; Nous avons jugé nécessaire d'y pourvoir par une réforme générale. A CES CAUSES, de

## 74 L E P A R N A S S E

l'avis de notre Conseil, & de notre certaine science, pleine puissance & autorité Divine, Nous avons dit, déclaré & ordonné, disons, déclarons, ordonnons & Nous plaît ce qui s'ensuit.

### ARTICLE I.

**V**oulons que les Traducteurs aient recours aux Originaux des Livres qu'ils traduiront; qu'à cet effet toutes Bibliothèques leur soient ouvertes pour en feuilleter les Manuscrits; qu'ils fassent, s'il est nécessaire, des voyages au Vatican, & que dans les difficultez qui les arrêteront, ils importunent tous les Savans de leur siècle pour s'en éclaircir.

### ARTICLE II.

Confisquons toutes Epigrammes, Satyres, Epopées, Odes, Tragédies qui se trouveront en Prose, comme Marchandise de contrebande.

### ARTICLE III.

Entendons que les Traducteurs rendent Martial sain & entier, & leur enjoignons de ne rien ôter à Petrone si l'envie leur prend d'y toucher.

### ARTICLE IV.

Voulons que dans la salle des Grottesques  
il

il soit érigé une statuë en l'honneur de Scarron.

ARTICLE V.

Bannissons des Terres de notre Obéissance le style vulgairement apellé de Nerveze & Des Escuteaux, & ordonnons que la Serre fera Amende-honorable à Seneque & à Tacite.

ARTICLE VI.

Interdisons tous Avocats Citateurs, Clabaudiers, & Declamateurs.

ARTICLE VII.

N'entendons que les Pédans fassent lecture de Cicéron dans leurs Classes, supprimons tous leurs Commentaires sur ses Oraisons, & deffendons de lire leurs Gloses.

ARTICLE VIII.

Enjoignons à tous les Poètes d'avoir de l'esprit; leur permettons de s'habiller à leur fantaisie; ordonnons néanmoins qu'ils peigneront tous les jours leurs Perruques, qu'ils changeront deux fois de linge par semaine, & qu'ils feront décroter leurs chausses.

ARTICLE IX.

Deffendons au galimatias de monter sur le Théâtre, & condamnons à vingt pieds parisis

## 76 L E P A R N A S S E

parifis de honte tous ceux qui feront le brouhaha mal à propos.

### ARTICLE X.

Deffendons de mentir dans les Epîtres Dédicatoires.

### ARTICLE XI.

Suprimons tous les Panégyriques à la Montorron, & à la d'Aymery.

### ARTICLE XII.

Deffendons à tous Marquis, de quelque condition qu'ils soient, de faire des Sonnets & des Madrigaux en se peignant, & voulons que les Poètes poussent fortement les grandes passions, quand tous les Comédiens en devroient crever.

### ARTICLE XIII.

Ordonnons que tous les Auteurs prendront de la poudre de bel esprit, dans les Bureaux qui seront par nous établis pour en debiter.

### ARTICLE XIV.

Voulons que l'Académie Françoise punisse comme criminels de Leze-Majesté Apollinaire, ceux qui corrompent la pureté de la langue.

AR-



## ARTICLE XV.

Etabliffons , en titre d'Office, un Contrôleur-Général de tous les titres des Livres.

## ARTICLE XVI.

Ordonnons que tous les Politiques Visionnaires laiffent le Turc en repos, & deffense à eux, fur peine de n'être pas lûs, de le battre dans leur Cabinet.

## ARTICLE XVII.

Deffendons à tous faiseurs d'Odes & de Poëmes en l'honneur du Roi, d'envoyer Sa Majesté fur les murs de Memphis & de Babylone.

## ARTICLE XVIII.

Ne voulons que les compositeurs de Romans fassent donner des soufflets à leurs Héroïnes, & abrogeons toutes sortes de nuditez.

## ARTICLE XIX.

Déclarons que nous ne reconnoiffons point pour Héros tous ceux qui feront cocus, ni pour Héroïnes toutes les femmes qui auront été enlevées plus d'une fois.

## ARTICLE XX.

Suprimons de l'Ariane tous les mauvais lieux, & entendons que l'Histoire de Mari-  
ane soit réformée.

## ARTICLE XXI.

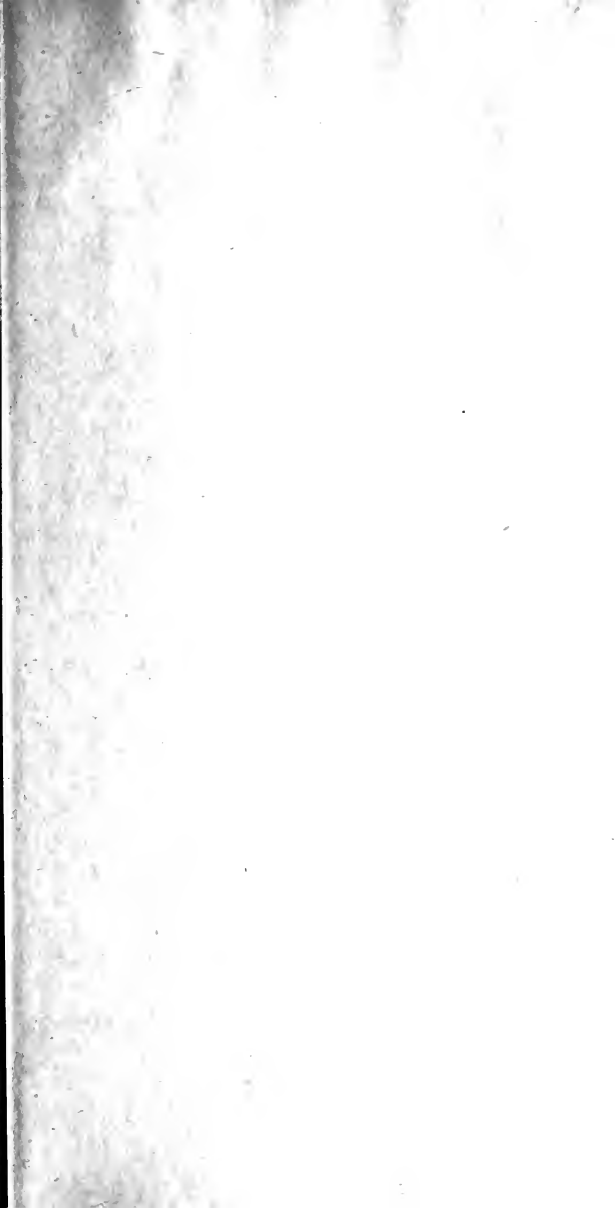
Ordonnons que tous les Héros feroient  
meilleurs Chrétiens que Bassa, voulons qu'ils  
ayent au moins dix mille livres de rente, &  
condamnons les Auteurs à leur donner de  
grands équipages, & des habits magnifiques.

Voilà, Nicandre un compte exact de mon  
songe; si vous trouvez que je rêve bien,  
je vous ferai part de tous les autres qui  
m'arriveront, & dans peu de tems vous  
aurez l'Histoire de toutes mes nuits.

F I N,



1566 143



**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003



009588285b

PQ

1799

C78A67

1723